This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 06818642 2

Bequest of
THOMAS ALLIBONE JANVIER
AND OF
CATHARINE ANN JANVIER
HIS WIFE

TO THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
1914

Denis

ZBIK

CHRONIQUES PROVENÇALES.

735

CHRONIQUES

ET

TRADITIONS

PROVENÇALES

PUBLIÉES

PAR M. A. DENIS,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

ET LITTÉRAIRES.

TOULON.

DUPLESSIS OLLIVAULT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE LA MISÉRICORDE, N.° 6.

1831.

M10°3

566736

A

Augustin Thierry,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

HOMMAGE

DE VIEILLE AMITIÉ ET DE VIVE ADMIRATION.

ALPHONSE DENIS.

DISCOURS

INTRODUCTIF

SUR LES RESSOURCES QU'OFFRENT LES ANNALES DE PROVENCE AUX POÈTES, AUX PEINTRES ET AUX ROMANCIERS.

S'IL est vrai, comme l'ont voulu prouver quelques auteurs, que les sensations et que les sentimens ou affections de l'âme soient plus prononcés chez les peuples qui habitent le Midi, que chez ceux qui demeurent vers le Nord; si les produits de l'imagination y portent davantage l'empreinte de passions énergiques ou même exagérées; si étranger à tous les calculs de formes ou de convenances littéraires, l'esprit s'y livre à des écarts piquans et inattendus, certes, voilà de puissans motifs pour que l'histoire d'une nation qui aura vécu sous de telles influences, présente des pages rappelant de nobles actions, des tableaux rehaussés d'un brillant coloris, des scènes de la vie privée pleines de verve et d'originalité.

En effet, plus une race d'hommes aura été disposée de sa nature à se laisser aller au choc des impressions extérieures, plus elle se complaira dans le désordre plein de vie, de ses passions toujours chaudes de haine ou d'amitié.

Dominée avec orgueil par ses souvenirs nationaux, elle conservera mieux et plus long-temps son caractère typique.

Seulement alors, elle sera digne aussi d'être offerte comme objet d'étude aux méditations du philosophe, aux regards de l'artiste, à l'esprit créateur du poète.

Dans le développement de cette pensée, il faut partir d'une base sur laquelle s'appuie un singulier, mais incontestable raisonnement; c'est que les âges que nous appelons barbares ont cela de particulier, que considérés de loin comme de près, ils semblent aux yeux de tous, pleins de mystère, de jeunesse et de religion; et quoi de plus poétique, de plus capable de produire une profonde impression que cet ensemble qui préside aux destins des sociétés naissantes!

Ce n'est pas que la religion y soit sage et éclairée; la jeunesse toujours parée des qualités qui lui sont propres, le mystère impénétrable; mais c'est que du mélange de la superstition aux croyances vraies; c'est que de l'alliance bizarre de la rudesse des formes avec la candeur de l'esprit; c'est enfin que des difficultés sans nombre qu'on éprouve à lever le rideau qui cache les moteurs de tout ordre social, naissent et se développent des idées étranges sur le sort de l'homme. On eût dit à voir la lenteur de ses premiers mouvemens, vers un meilleur ordre de choses, qu'il était irrévocablement condamné à désirer, sans jamais l'obtenir, son affranchissement sur la terre ainsi que dans le ciel.

Toutefois dans la vie de ces grands individus politiques, qu'on appelle nations, les progrès, pour être lents, ne sont pas imperceptibles.

L'esprit humain n'a pas toujours été comme à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, c'est-à-dire inquiet de l'avenir et travaillant sans relâche et avec connaissance de cause au bien-être des races futures.

Aujourd'hui tout s'efface dans l'immense tâche entreprise en commun.

Autrefois la vie était toute individuelle, elle déterminait dans chaque caste, dans chaque famille, un égoïsme de bonne foi, qui a bien son côté piquant pour l'historien, et s'il m'est permis d'emprunter à nos voisins d'outre-mer une expression qui peint d'une manière précise les résultats de l'isolement moral de quelques grandes figures historiques, elle laissait à certains caractères toute leur excentricité.

L'énergie que déployait les uns dans les moyens de conservation, offrait un digne contraste avec celle que mettait en œuvre les autres, possédés qu'ils étaient par la manie de conquête et de domination.

Au moyen âge surtout, la lutte se manifesta plus sanglante et plus animée.

Personne n'eût pu dire dans ce bouleversement des têtes et des lieux, que la société tentait de se reconstituer.

Dans la plupart des provinces reculées du royaume de France, la nature d'un aspect sauvage, sombre, désolée, se trouvait singulièrement en harmonie avec les passions des hommes qui foulaient le sol. On pouvait s'en rapporter aux partis, qui de nuit comme de jour cherchaient à s'inquiéter et à se surprendre, sur le choix à faire des lieux où devaient se commettre d'épouvantables crimes, suivis toujours de représailles, et en cela, les traditions populaires sont merveilleusement d'accord avec les récits historiques; elles ne racontent que meurtres, rapts et incendies.

Les châteaux ensevelis au milieu des immenses forêts de sapins qui couvraient l'Alsace et la Lorraine, les chapelles expiatoires, les croix jetées au milieu des solitudes de la Bretagne et de l'Anjou, les tours qui se voyaient ça et là assises sur quelques roches escarpées du Vivarais, les riches abbayes dévastées de la Normandie, les ruines des villes détruites ou abandonnées qui se dessinent encore sous le ciel grisâtre de l'Auvergne et du Dauphiné, attestent à tout jamais que les populations de ces provinces vivaient sous un empire continuel de violence et d'agression.

On conçoit que la poésie qui n'aurait d'autres faits à célébrer que ceux réveillés par de pareils souvenirs, serait cruellement monotone; que des tableaux peints d'après d'aussi sanglantes scènes, n'offriraient toujours et partout que la couleur du sang; que la vie des camps, racontée par une voix même éloquente, fatiguerait l'auditoire condamné à supporter d'éternelles descriptions et d'habitudes féroces et de jours sans repos.

Il n'en est pas de même dans la topographie historique de Provence; ici le peuple marchait le premier en tête de la civilisation européenne; les arts, doux fruit des inspirations d'un beau ciel, florissaient protégés par les princes et le goût général. Le sol était cultivé et productif, les fleurs, les arbrisseaux odoriférans croissaient sur cette terre comme par magie; une mer semblable le plus souvent à un beau et immense lac, semblait avoir été placée là comme à dessein pour embellir le fond d'un délicieux paysage; si donc le mauvais génie des siècles barbares agitait quelquefois sa torche au milieu de ces contrées favorisées, au moins est-il vrai que se présentait alors une opposition frappante entre les faits et les lieux. Si nous ne devons pas taire les égaremens du fanatisme, les coups de poignards portés et reçus malgré la foi des traités; si nous ne prétendons pas cacher d'amères humiliations, des fléaux hideux, nous dirons qu'aidée par sa bonne nature, l'humanité finissait toujours par réclamer ses droits au sein d'une société vraiment policée, eu égard au reste de l'Europe.

Qui la composait en grande partie cette société, au sein de laquelle on venait étudier de toutes parts les doux préceptes de la galanterie, les généreux usages à faire de la richesse, et les traditions scientifiques et littéraires de l'ancienne Grèce, de Rome et de la Gaule, tant bien que mal conservées ?

Les élémens en étaient si distincts et si tranchés, que peu de mots serviront à les faire connaître.

On trouvait, en assez grand nombre, de nobles hommes qui n'attachaient point de honte au risque de montrer quelque peu du savoir des clercs; s'ils cherchaient à paraître guerroyeurs et indépendans, ce n'était pas par dédain des affections privées et faute de savoir goûter les charmes de la paix.

Les femmes, habituées de bonne heure à une espèce de culte tout à la fois respectueux et passionné, se montraient, quand l'occasion s'en présentait, sensibles à la véritable gloire, fortes de dévouement et disposées à protéger tout ce qui portait l'apparence du bon et du beau.

C'étaient aussi des moines ayant conservé un goût prononcé pour les choses de la terre et faisant un étrange amalgame des pieuses coutumes du cloître et des habitudes moins rigoureuses des laïques.

Enfin dans la classe du peuple, chaque jour voyait naître de nouvelles corporations, des confréries, des affiliations secrètes, établies plus qu'on ne pense par le besoin de liberté qui germait en silence dans tous les esprits.

La variété des costumes, des bannières, des armures, des différens cris de guerre étourdissaient l'imagination et la disposaient aux fêtes, aux tournois, aux combats véritables; fêtes aussi pour la jeunesse du pays de Provence, la jeunesse dans qui reposait tout l'avenir de l'état.

Quelles étaient donc les leçons qu'elle recevait cette jeunesse du pays de Provence? Éclairé du flambeau d'une saine critique, on peut tirer de manuscrits oubliés depuis long-temps, d'anciens fabliaux, de vieilles légendes, de chansons premiers essais de nos premiers poètes, des notions exactes sur l'état des mœurs à cette époque de transition pour l'ordre social. Ces compositions tout informes qu'elles peuvent nous paraître, portent cependant l'empreinte d'un cachet particulier et déterminent d'une manière assez précise le degré de civilisation où étaient parvenues les différentes classes de la société aux jours dont nous parlons. Sans elles nous n'aurions encore que des idées inexactes sur les phases de cette civilisation. On trouve donc dans la lecture de ces ouvrages futiles en apparence, un enseignement historique sans aridité et sans sécheresse: raconter soit en vers, soit en prose, les hauts faits et les gestes de nos valeureux chevaliers, dit Nostradamus, voilà quels étaient les sujets ordinairement

traités par les troubadours, le même auteur nous apprend encore que ces récits où l'art commençait à se faire sentir, étaient écrits sur des registres en forme de roman et que chaque maison avait le sien.

Ces dépôts sacrés de l'honneur des familles étaient ainsi des foyers perpétuels d'inspirations héroïques; la jeunesse y puisait son éducation dans de grands souvenirs; elle parcourait la vie dans l'espoir d'en laisser un jour de semblables à l'admiration de la postérité; leçons de vaillance et de vertu s'y trouvaient à chaque page. Ceux qui avaient failli dans la carrière, n'osaient plus prétendre à l'insigne faveur d'y voir leurs noms inscrits; elle était refusée à ces chevaliers qui végétaient dans une honteuse obscurité, comme si cette exclusion morale du sein de leurs familles était une conséquence nécessaire de leurs jours perdus pour la gloire.

Les femmes, ainsi que je l'ai dit plus haut, prêtaient une oreille attentive à ces brillantes traditions; leur imagination impressionable saisissait facilement ces grands traits qui élèvent l'ame; pleines de cette confiance que leur donnait une influence dont elles se montraient dignes, elles imprimèrent à ce siècle un caractère d'exaltation qui servit merveilleusement à développer au cœur des jeunes hommes les plus nobles facultés; car il faut le dire, à cette époque un zèle louable s'était emparé en Provence de la haute classe de la société, qui seule avait des loisirs quand elle n'était pas livrée toute entière aux occupations de la guerre, et donna naissance à la chevalerie et aux cours d'amour. Les élémens d'existence de ces deux singulières institutions furent les chances aventureuses de la guerre et de l'amour. Alors s'opéra comme d'elle-même une importante révolution dans les manières et dans les mœurs, alors et pour le temps furent montés au plus haut degré, tous les ressorts de la vie morale et physique.

La société s'améliorait visiblement; le culte des femmes donnant de l'élégance et de la variété à la vie, étendait la sphère de la conversation et de l'urbanité; la protection constante qui leur était accordée fit une habitude de la bienveillance qui n'était guère qu'accidentelle; si chaque chevalier se trouvait

naturellement disposé à faire agréer ses soins à la beauté qui l'avait enflammé; s'il se croyait dans la nécessité d'élever l'objet de ses affections au-dessus des beautés rivales ; s'il fit souvent résonner la harpe des troubadours aussi facilement qu'il s'était servi du glaive , (par la raison que l'amour est peut-être encore plus poète qu'il n'est poétique); si le titre d'esclave ou de serviteur de la beauté devint un titre d'honneur qui ne pût être acheté par trop d'exploits en tout genre , au moins la beauté ne fut-elle plus alors l'objet unique de la protection. L'esprit de justice commençait à se faire jour, et la lance et le bouclier furent plus d'une fois soulevés pour couvrir ou défendre les faibles et les opprimés.

Et puis les institutions politiques ayant pris enfin une direction plus protectrice des intérêts de tous, le besoin et le partage des nobles amusemens qui leur étaient offerts, rassemblèrent dans les cours souveraines ces seigneurs qui naguère vivaient isolés et retirés au fond de leurs châteaux ; les classes inférieures , comme il arrive fréquemment, suivirent l'impulsion donnée par les grands, et c'est ainsi que guidés par les troubadours de l'Occitanie, tous les peuples de l'Europe s'avancèrent à grands pas vers la civilisation. Je dis tous les peuples, car ce n'était pas seulement dans les provinces méridionales de la France que leurs chants étaient écoutés, leurs ouvrages transcrits et répandus; mais presque toutes les cours européennes ayant adopté leur langage, elles reçurent leur part des bienfaits opérés par son harmonieuse et douce influence.

D'un autre côté, qui n'a pas remarqué qu'il existait une étrange corrélation entre les mœurs de ces siècles poétiques et les modes et les coutumes de ces mêmes époques? En Provence , plus que partout ailleurs et malgré la mobilité du caractère Gallo ou Celto-ligure, on peut déterminer ces révolutions d'habits , d'armes , de langage , qui semblent peu importantes dans le grand cadre de l'histoire générale , mais qui n'en sont pas moins d'un très-vif intérêt et d'un bon enseignement pour tous les hommes qui s'occupent des arts.

Laissant de côté les temps antiques de la fondation de Marseille

par les Grecs et de l'occupation des deux Narbonnaises par les Romains, si nous arrivons aux siècles de fer du Bas-Empire, nous voyons la Provence envahie par les nations Gothiques ou Bourguignonnes; et lorsqu'en 455 Théodoric fit élire empereur Avitus son maître et son vainqueur, et que des populations entières venues des Alpes, des Pyrennées, des bords du Rhin et des côtes de la Méditerranée, proclamèrent dans Arles le nouvel empereur d'Occident, celui-ci n'eût pour trône qu'un siége de gazon, pour couronne qu'un collier militaire et pour courtisans que des hommes revêtus du harnais de combat ou de la dépouille des bêtes fauves du Nord. Plus tard, après que les cités de Marseille, d'Aix, etc. etc. eurent été annexées au royaume d'Austrasie, le costume changea et redevint une imitation roide et grossière de celui des Romains, hommes que les Francs méprisaient, mais cherchaient à copier. Alors c'est seulement dans le vêtement de guerre qu'on retrouve l'analogie avec le caractère farouche, impétueux et téméraire des premiers Gaulois et des Francs leurs vainqueurs, les uns et les autres étaient remarquables dans la bataille par leur longue barbe et leurs cheveux flottans. Les habits de guerre étaient justes et serrés, propres à l'attaque et à la course. Au rapport de Procope, racontant l'expédition de Théodebert, leurs armes défensives étaient rares et grossières; peu d'entre eux portaient casques et cuirasses. La hache était leur arme de prédilection, car elle les forçait à attaquer leur ennemi corps à corps; manière de combattre qui décida souvent la victoire en leur faveur: car chez eux la vigueur était jointe au courage et à l'adresse. Quant aux habitans de la Provence proprement dits, l'état de leurs manufactures et de leur commerce en ouvrages de laine, brodés d'or et d'argent, annonce déjà une civilisation plus vieille et où le besoin du luxe se fait sentir. Les tuniques, les manteaux, les capuces ou capuchons surtout étaient portés par toutes les classes de la société. Les ordres religieux et les monastères, qui se multiplièrent à mesure que le christianisme poussait de plus profondes racines, ayant adopté unanimement cette dernière

partie du costume, nous l'ont conservé presqu'intact dans sa forme jusqu'à nos jours.

Sous les Carlovingiens, les provençaux qui avaient suivis Hugues en Lombardie, reprirent le goût des pelleteries qui les avait dominé, sous les princes de race Gothique; mais le caractère national, inconstance et bizarrerie, perça toujours dans ces emprunts faits aux étrangers. Leurs habits étaient bariolés de toutes sortes de raies de couleurs éclatantes, la pourpre y dominait; des peaux de différente nature étaient cousues par longues bandes et servaient de doublure à leurs manteaux. Ils portaient le haut-de-chausse fort étroit ainsi que le pourpoint; les premiers, je crois, ils parurent à la cour en bottes allant jusqu'à mi-jambe. Au reste, lors du mariage de Constance avec Robert de France, ils eurent l'honneur de faire adopter leurs modes parmi les courtisans du Monarque Français. Puis vint le premier siècle de la Chevalerie, où le costume reprit une sévérité et une simplicité en harmonie avec cette institution toute militaire, mais qui perdit de sa rudesse quand les femmes se trouvèrent admises au rang qu'elles devaient occuper dans l'échelle sociale. Le ton et les manières reçurent alors un vernis de décence et de grace qui se répandit imperceptiblement sur toute l'habitude du style et de la pensée. Plus tard, quand la nécessité d'une protection réelle et efficace envers les femmes eut cessé, que l'autorité de la justice eut repris son cours, l'esprit de galanterie auquel on était accoutumé subsistant toujours, on appela cette teinte d'exaltation répandue sur le commerce de la vie et poussé à l'excès, esprit chevaleresque; et la dénomination est d'une grande justesse, car dès-lors la tête plus que le cœur reçut et rendit les impressions. L'amour, il faut l'avouer, perdit de son énergie, il ne fut plus qu'une flamme phosphorique qui brûlait sans consumer : à ses accens passionnés succéda un jargon métaphorique qui, dans les compositions littéraires, annonça l'affaiblissement des idées. Son éloquence concise et entraînante fut remplacée par une fade et ridicule logique, le langage mystique de la dévotion devint celui de l'amour; l'amour enfin fut de l'esprit et rien que de l'esprit : or s'il m'est permis de me

servir de ces expressions, ce siècle fut tour-à-tour celui du dévergondage ou celui de la pruderie de l'imagination.

Aussi c'est le temps des habits mi-parti, des juste-au-corps blasonnés, c'est le temps des toques, des pompons, des panaches, des oripaux de toute espèce; c'est une époque futile, licentieuse, misérable, et c'est dans nos annales l'époque tout à la fois la plus piquante et la plus triste à étudier. Les jeunes gens de famille, car de ceux du peuple on n'en parle pas, commençaient leur carrière par un singulier apprentissage, celui de la pagerie; c'est-à-dire qu'ils étaient divisés en pages nobles et pages communs. Les premiers, fils, pour la plupart de comtes ou marquis, ne servaient que chez les princes et les grands suserains; les pages communs étaient issus de gentilshommes sans titres et passaient leur jeunesse au service des hauts barons ou seigneurs bannerets; c'était d'ordinaire à l'âge de quinze à seize ans qu'ils devenaient écuyers; quand commença la décadence de la chevalerie, il est fait mention de pages ayant plus de vingt ans.

Destinés à la carrière des armes, ils recevaient au manoir seigneurial une éducation qu'on croyait conforme à leur naissance et au noble métier qu'ils devaient embrasser; admis souvent dans la confiance et la familiarité de leur maître ou de leur maîtresse, on conçoit que peu de secrets échappassent à leurs yeux, aussi voit-on dans la plupart de nos fabliaux, grand nombre de maris, à leur retour des lointaines expéditions, interroger leurs pages. En France on chercherait, je crois, vainement au-dessous du règne de S.t Louis, des détails précis sur l'habillement ou plutôt sur la livrée des pages; Réné d'Anjou, comte de Provence, est même le seul qui nous en fournisse une description exacte : les pages, comme je l'ai indiqué plus haut, jouent pourtant un si grand rôle dans l'histoire de la vie domestique de ces temps-là, que le lecteur sans doute ne sera pas fâché d'entendre quelques mots de plus sur ces jouvençeaux dont les fonctions et la conduite ont toujours passé pour fort équivoques. Qui ne se rappelle ces vers du vieux d'Assoucy?

S'il est beau le fils de Climène,
Quoiqu'elle ait un homme assez laid,
Cela n'a rien qui me surprenne,
Son page est un garçon bien fait.

D'anciennes peintures sur émail et sur vélin, mais qui ne sont pas d'une date plus ancienne que celle indiquée ci-dessus, nous les représentent comme portant le pourpoint de drap, couleur du fond des armes de leur seigneur et maître, les grégues de chamois, les bottines de cuir fauve, l'éperon de fer à large molette, le bonnet de laine de diverses couleurs, à peu près semblable pour la forme à celui que portent les Grecs modernes; une ceinture de soie serrait leur taille, lorsqu'ils ne chevauchaient point, ils marchaient chaussés à la poulaine, espèce de souliers d'une longueur démesurée et dans la pointe duquel se trouvait une charnière qui servait à la redresser. Comme on le voit, aux poulaines près, ce costume ne manque ni de grace, ni d'élégance: le caractère national revenait à ses bonnes traditions.

Mais c'est l'homme des temps passés que nous voulons faire connaître, bien mieux que les vêtemens qui le couvraient. Pour cela cependant ne le dépouillons point pièce à pièce, ne le mettons pas à nud, ne l'examinons pas surtout en cet état sous le faux jour ou quelques historiens se plaisent à le reproduire. Si nous regardons comme nécessaire de le suivre dans sa triple vie, physique, morale et intellectuelle, prenons-le à ce point déjà assez élevé où ces trois vies sont distinctes chez lui.

Car c'est seulement alors que des observations sur l'homme peuvent intéresser et plaire.

Au contraire de lui prêter nos pensées, essayons de penser comme lui et d'après lui, au lieu d'interroger trop scrupuleusement les motifs de sa conduite, bornons-nous à le voir agir; l'enseignement à déduire de cette méthode viendra de lui-même et en temps opportun.

Que si l'on me demande quel sera le fruit à recueillir d'un tel travail et de ces études préliminaires auxquelles il faut se livrer pour se plaire à la question que nous avons agitée, je répondrai que semblable au prisonnier qui exerce sa vue au jour sombre

de son cachot, celui qui par goût ou par nécessité s'occupe de recherches historiques s'habituera non-seulement ainsi à voir clair dans les ténèbres de la vie du moyen âge; mais encore qu'il finira par adopter comme à son insu des mœurs et des coutumes qui lui auront d'abord paru grossières et bizarres, et tellement que ce ne sera qu'à grande peine qu'il consentira à se détourner de cette attachante fantasmagorie.

En effet, elle aura pour lui presque le charme de la réalité, sans qu'il soit jamais froissé, par ce que cette réalité vue de près offre d'âpre, de rude et de décevant.

Et qu'on ne croie pas ici la tâche tout à fait achevée, c'est peu d'avoir démêlé la vérité quand elle s'est offerte sous des formes attrayantes, telles que celles des faits historiques, et que les difficultés pour y parvenir ont été médiocres; l'important est de se tirer d'une route hérissée d'obstacles, aride en apparence et fatigante au possible. Je veux parler de l'étude des institutions féodales et de l'examen approfondi des lois et priviléges de nos premières municipalités du comté de Provence.

En me voyant aborder ces matières on pense peut-être que je me suis éloigné du cercle de la littérature et des beaux-arts, et cependant toute la poésie possible pour notre époque se rencontre là. Les élémens du poème moderne capables de nous intéresser, sont épars au sein de ce cahos; le merveilleux même s'y trouve; le merveilleux, moyen obligé de l'épopée, s'il faut en croire nos rhéteurs; le merveilleux, dis-je, domine dans certains sujets puisés aux sources pures de l'histoire.

N'y a-t-il pas en effet du prodige dans ce puissant effort du génie de l'homme qui se réveille de son sommeil de tant de siècles, et qui brise tout d'un coup ses fers, que l'ignorance, l'astuce et la force, geoliers par excellence, croient avoir rivés pour l'éternité. N'y a-t-il pas du mouvement et de la vie dans les chances de cette lutte; que la poésie s'empare de quelques-uns de ces épisodes, qu'elle nous montre nos intérêts les plus chers engagés, nos vieilles franchises refusées ou méconnues, de nobles champions du peuple s'élevant du dernier étage de la

société pour réclamer ses droits, la noblesse triomphante au combat, mais vaincue par les institutions : poètes personnifiez, idéalisez à votre gré; mais faites-nous voir par-dessus tout, l'intervention de la providence qui obtint, non sans peine, que la victoire demeurà définitivement à la sainte cause de l'humanité. De tant de faits intéressans qui pourraient se plier au développement du poème historique tel que je le conçois, c'est-à-dire débarrassé de l'entourage usé de l'ancienne mythologie ou de ces personnifications allégoriques de vices et de vertus, agens factices dont l'introduction dans l'épopée n'est plus gratié de nos jours. Je n'en veux indiquer que quelques-uns. Ce sera d'abord le récit des combats, des succès, des revers du premier des Bozons, pour acquérir et fonder le trône de Provence; ce sera comme morceaux détachés, le siége de Vienne défendue par sa femme Hermengarde contre les forces réunies des enfans de Louis-le-Bègue et de Charles-le-Gros; ce sera l'épisode de l'impératrice Angelberge dirigeant tant de graves évènemens du fond d'un cloître de Bresse, et cette femme enlevée à ses intrigues et destinée à périr prisonnière au fond de l'Allemagne; ce sera enfin ce même Bozon, dont la vie fut si agitée, qui meurt tranquillement dans Vienne après avoir reconquis toutes les provinces dont il avait constitué ses états.

C'est encore les déprédations et l'anéantissement des Sarrasins au 9.e siècle et la conquête de Naples et de la Sicile au 12.e

Il m'a semblé aussi parmi tant d'autres, qu'un évènement plus rapproché de nos jours, l'invasion de Charles-Quint en Provence et les funestes suites qu'elle eut pour l'agresseur, pouvait être chanté autrement qu'en vers macaroniques.

Le second sujet formerait, si je ne me trompe, une belle contre-partie de la composition de Tasse. Le manque de documens bien précis laisserait un champ libre à l'imagination. N'est-ce point une aventure étrange que ce premier débarquement d'une vingtaine de maures, poussés par la tempête dans le golfe Sambracitain et dont l'établissement au fraxinet eut de si désastreuses conséquences pour le pays.

N'est-ce point un caractère sans égal que celui de ce Berald, vice-roi de Provence, toujours disposé dans la sincérité de son affection, à faire hommage de ses trophées et de sa gloire à son jeune et indolent souverain, sa vie aventureuse et si bien racontée par Nostradamus, qui ne puise pas malheureusement à des sources bien pures, ne le rend-elle pas propre au rôle de héros d'un poème national, des combats sur mer, des chevaliers bataillant à cheval sur les sommets rocailleux de la chaîne de montagnes appelée chaîne des Maures, *Musa*, chef des Sarrasins, vieux et intrépide soldat occupant la Corse et la Sardaigne, ne se lassant point d'être toujours vaincu et sans cesse menaçant les côtes de la riche contrée qu'il convoite; et après une entière défaite, Musa, parvenu au comble de l'infortune, éprouvant une dernière joie, celle de survivre à son vainqueur, que le chagrin de voir ses intentions méconnues par son souverain, entraîne vers la tombe à l'âge où il eût pu se reposer avec gloire de ses grands travaux; ne voilà-t-il des alimens pour le génie créateur.

Rappeler d'autre part l'expédition de Charles-d'Anjou; indiquer rapidement le parti qu'on pourrait tirer de l'opposition des mœurs italiennes et du caractère français; raconter Manfred et les musulmans ses auxiliaires; déplorer en le rappelant le moment de vertige où fut résolue la mort de Conradin; laisser soupçonner de poignans remords, que ne purent sans doute jamais étouffer les conseils de la nécessité politique; rapporter l'enivrement de la victoire, les excès des vainqueurs, le silence menaçant des vaincus, et le lecteur pressentira de lui-même la péripétie, je ne dirai pas de ce poème, mais de cette suite de poèmes dont les chroniques ont presque déjà fait tous les frais, tant leurs narrations sont chaudes, vives et dramatiques.

Par exemple je ne conseillerais jamais l'essai d'une épopée sur la fondation de Marseille, par les raisons que j'ai laissé entrevoir plus haut, c'est-à-dire parce que le fond autant que les accessoires, ne serait pour nous que d'un intérêt factice. Nous restons froids aujourd'hui à ces rêveries renouvelées des Grecs, ou

sans sympathie pour des évènemens par trop éloignés de notre âge.

Je ne dis pas que tout ce qui se rapporte à cette époque doive demeurer désormais dans l'oubli; ce qui nous plairait peu, comme sujet de poème, pourrait appeler nos regards s'il était fixé sur la toile, et quelques momens carresser notre imagination, comme on se surprend par fois, d'indicibles et soudaines émotions dans la contemplation d'un vieux tableau de famille. J'ai trouvé par exemple dans l'histoire des Gaulois de M. Amédée Thyerri, une naïve narration de ces temps, dépouillée heureusement de toute fiction mythologique; c'est de l'histoire primitive dans toute sa simplicité. On me saura peut-être quelque gré de la rappeler ici. Chacun sentira, sans être artiste lui-même, que c'est tout un tableau gracieusement ordonné, une composition pleine de fraîcheur et de vie. Tout sujet de peinture ne se rencontre pas sous les longues voûtes de nos cloîtres gothiques; toute expression bonne à rendre peut se trouver ailleurs que sur ces physionomies que cachent le plus souvent la visière du haume; toute grace ne s'admire pas dans la taille emprisonnée, ou sous le corset et les épaisses étoffes que portaient nos ayeules; et quelque prédilection que je me sente pour les naïves portraitures du temps de la renaissance, je ne saurais être exclusif au point de demeurer impassible à la vue de ces premiers voyageurs venus du fond de l'antique Grèce, revêtus de longues robes ou de tuniques légères, drapés de manteaux à plis ondoyants, eux qu'on voyait en un festin la tête ornée de chapeaux, de fleurs ou de blanches bandelettes, nobles dans leur attitude, et nobles dans leur physionomie; mais qu'on écoute l'auteur que je me plais à citer, et puis après chacun évoquera à son gré les images de ces Phocéens arrivant sur les rivages des Gaulois et accueillis avec une si touchante hospitalité.

« Ce fut l'an 600 avant Jésus-Christ, que le premier vaisseau de cette nation jeta l'ancre sur la côte à l'est du Rhône.

» Il était conduit par un marchand nommé Euxène. Le golfe où il aborda dépendait du territoire des Ségobriges, une des tribus Galliques qui s'étaient maintenues libres au milieu de la

population Lygurienne; le chef ou le roi des Ségobriges, que les historiens appellent Nann, accueillit avec amitié ces étrangers et les emmena dans sa maison où un grand repas était préparé, car ce jour-là il mariait sa fille. Mêlés parmi les prétendans Galls et Lygures, les Grecs prirent place au festin qui se composait selon l'usage de venaisons et d'herbes cuites.

« La jeune fille nommée Gyptis suivant les uns, Petta selon les autres, ne parut point pendant le repas; la coutume Ibérienne conservée chez les Lygures et adoptée par les Ségobriges, voulait qu'elle ne se montra qu'à la fin portant à la main un vase rempli de quelque boisson, et celui à qui elle présentait à boire devait être réputé l'époux de son choix. Au moment où le festin s'achevait, elle entra donc et soit hasard, soit autre cause, elle s'arrêta en face d'Euxène et lui tendit la coupe..... » Ici je m'arrête, qu'ajouter à cette narration? Quel peintre ne verrait quel parti l'on peut tirer d'une pareille scène? la surprise générale, modifiée par une foule de sentimens individuels; la joie des uns, le dépit des autres, le calme d'innocence et de candeur de la jeune fille qui d'un geste a déterminé l'essort de mille passions diverses, et le regard favorable du vieux monarque qui, dans l'action de Gyptis, lit un ordre des Dieux.

Mais à quoi bon tracer moi-même le tableau, au lieu de le rappeler? Descendants des Phocéens, donnez ce sujet à traiter à Paulin Guérin, votre habile compatriote, et vous verrez si la toile est muette; dessin, correction, couleur, expression, tout vous prouvera que de tels souvenirs peuvent encore être vraiment inspirateurs. Et cette touchante histoire de Zénothémis et Cydimachée, racontée avec tant de charmes par le même auteur, et terminée par une aventure qu'on écrirait sur la toile d'une manière plus frappante que sur le papier. « Ménécrate accusé d'avoir rendu une sentence inique, les six cents qui formaient la véritable magistrature de Marseille dans les temps antiques, le jugèrent et le reconnurent coupable. Déclaré infâme, on le dégrada et on le dépouilla de ses biens; c'était le châtiment dont on punissait les

juges corrompus. Ménécrate déplorait sa condamnation, surtout parce qu'il entraînait dans sa misère une fille déjà nubile, puisqu'elle touchait à ses dix-huit ans. A peine au temps de sa prospérité avait-il espéré de lui faire épouser quelque homme bien né, quoique pauvre, car elle était hideuse à voir. Zénothémis, touché de la pénible situation de Ménécrate, qui avait été son ami, le reçut chez lui, épousa sa fille, et cette femme si laide lui donna le plus beau des fils ». — Il n'y a pas long-temps, dit Lucien, dont ce morceau est si élégamment traduit, il n'y a pas long-temps que le père prenant ce bel enfant dans ses bras l'apporta au milieu du conseil des six cents, il l'avait couronné de branches d'olivier et enveloppé d'un vêtement noir, afin d'inspirer pour l'ayeul une commisération plus vive. Le petit suppliant souriait à ses juges et leur battait des mains; l'assemblée toute entière fut émue, et levant la sentence qui pesait sur Ménécrate, elle lui rendit sa dignité et sa fortune.

Pour rendre cette action plus instantanée et par conséquent plus propre à la peinture, il suffit que Ménécrate soit présent à la scène et accueilli seulement de quelques regards bienveillants de la part de ses anciens juges. Quelques personnages plus austères et d'un caractère plus rigide s'éloigneront momentanément de cet homme dont la rougeur et les larmes rappelleront la honte, le repentir et la joie de la réintégration.

Franchissant d'un bond rapide l'intervalle des siècles et pour ne point multiplier les citations, j'arrive à une époque féconde de l'histoire, le temps des croisades et de la fondation des ordres religieux et militaires, chacun sait que les Provençaux ne furent pas les derniers à débarquer en terre sainte, et que beaucoup s'y firent connaître par des faits brillants : c'était un chevalier de la noble comté, ce Gozon se dévouant à Rhodes à un combat d'un nouveau genre, contre un reptile monstrueux, combat dont la durée ne fut pas sans périls et l'issue sans gloire. Peindrais-je aussi les Templiers recevant dans les somptueux réfectoires de leur commanderie de Marseille, un solennel et prophétique aver-

tissement, la figure pâle et amaigrie par les veilles et les jeûnes du frère Hugues de Digne, son regard égaré dans les profondeurs de l'avenir, les narrines gonflées du crisiaque, son geste annonçant pour des jours prochains, l'entier anéantissement de l'ordre devenu une puissance politique, ne présentent-ils pas un pittoresque contraste avec la face insouciante ou le rire moqueur des chevaliers du temple.

Si même le témoignage des chroniques n'est point trop inexact, si beaucoup de faits racontés n'ont point été chargés outre mesure, ne pourrait-on pas donner à plusieurs de ces physionomies une expression approchant de celle que prend le dédain et l'impiété. Mais j'en voudrais voir quelques-uns dans ce grand nombre rappelés tout-à-coup à eux-mêmes et disposés déjà à racheter par un noble repentir, les fautes dont la voix publique les accuse et dont, malgré l'assertion de Raynouard, beaucoup étaient coupables. Avant d'abandonner entièrement ce sujet, disons un mot des accessoires qu'il comporte : ce sont de glorieux trophées appendus aux murailles, des coupes et des vases d'or, des esclaves Maures ou Abyssins, de riches tapis, le vin coulant à flots, les parfums brûlant dans d'élégantes cassolettes ; en vérité, plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'il faudrait un Paul Véronèse pour remplir cette vaste toile.

Le domaine de la peinture est si entraînant que je ne saurais résister au désir d'indiquer encore une page de nos annales où se rencontre un sujet non moins intéressant, je veux parler de la dame de Moans, femme forte selon l'écriture et selon le monde, arrêtant elle-même le duc de Savoie à la tête de ses troupes, et le rappelant à la foi des traités. Il devra certainement y avoir de la bienveillance dans l'étonnement de toutes les figures guerrières qui se grouppent et se dessinent autour du prince, car le courage se plaît à admirer le courage. L'argentier du duc de Savoie aura compris le signe de son maître, Suzanne de Villeneuve tendra noblement la main, car cet argent est bien acquis, de l'autre elle ne craindra pas de montrer les ruines noircies de son château qu'elle a su défendre pendant trois jours contre les efforts de toute une armée.

En ce pays il existe de vieux usages, de simples cérémonies villageoises, de religieuses coutumes dont la peinture dite de genre pourrait tirer profit. Qui n'a assisté par exemple le jour de S.t Pons à la bénédiction des bestiaux. Par un ciel pur, sur une place publique ordinairement spacieuse et d'où la vue peut s'étendre au loin dans la campagne, un prêtre se tient gravement et debout à l'ombre de quelque vieil ormeau, près de lui et non moins grave, les cheveux retenus sous la calotte rouge, un enfant de chœur lui présente l'eau lustrale que contient un vase d'argent ciselé et de forme gothique. Conduits par leurs bouviers parés comme aux plus grands jours de fête, les vaches, le génisses, les bœufs, s'avancent à pas pesant, leur énorme tête est ornée de couronnes de fleurs, des guirlandes de vert feuillage qui viennent se nouer devant leur poitrail et dessinent leurs larges flancs, ils passent devant l'homme de Dieu qui, comme à toute créature vivante, leur départit la bénédiction d'en haut; des femmes, des vieillards, des enfans assistent à cette pompe simple et touchante qui rappelle les beaux et premiers jours du christianisme. On aurait à ce tableau un pendant gracieux d'autant mieux qu'il semble se rattacher par la tradition aux fêtes du paganisme, je veux parler de ces enfans qu'on voit au premier jour de mai célébrer, sans qu'ils s'en doutent, la fête du printemps. Couvertes de haillons et de fleurs, gueuses parfumées, comme la contrée qu'elles habitent, si le proverbe est vrai, les jeunes prêtresses couchées devant une table parsemée de feuilles de rose et de jasmin, attendent la rétribution des passans ou la sollicitent de leurs regards, de leurs gestes, de leurs prières. Je pourrais facilement trouver et citer d'autres sujets, tous les jours l'étude de l'histoire et celle des mœurs me met à même d'en découvrir de nouveaux; ils valent bien ceux que pourraient fournir l'imagination, et ils ont cela de bon et de particulier qu'ils nous reportent à la vie de nos pères.

S'enchaînant aux destins de son héros et vivant de sa vie, le romancier plus que le poète peut-être et que le peintre aussi, a besoin de ces études fortes et sérieuses dont j'ai parlé dans les premières lignes de cet essai.

Il doit joindre à un haut degré celles non moins engageantes des variations du cœur humain; il peut rappeler un monde effacé, quelquefois idéal, mais en ce cas, il faut qu'il le rende frappant de réalité; de simples usages de la vie intérieure ajoutent souvent un puissant intérêt à l'action du roman historique; mais que l'auteur se garde d'être trop savant dans ces sortes de choses, car il ne sera plus à la portée de tous, et c'est là le défaut des imitateurs français du genre de W. Scott; aussi chez eux on a pu le remarquer, le dialogue semble-t-il souvent confus et surchargé. L'auteur écossais au contraire est doué d'un tact si parfait, que peu à peu et sans effort il vous initie aux mystères de la science historique; aussi profond que Montesquieu par une phrase incidente et amenée à propos, il éclaircit plus d'un doute; plus adroit que Voltaire, il enveloppe d'un voile de décence et de grace le tableau de certains usages féodaux et de mœurs passablement licencieuses, qu'on ne pourrait mettre tout crument sous les yeux d'un grand nombre de lecteurs.

L'histoire de Provence, je crois l'avoir déjà dit, plus que celle de tout autre province, offre les vrais élémens du roman historique tel que nous l'entendons de nos jours. Je dirai mieux, je dirai que c'est là qu'est né ce genre aujourd'hui si goûté, qu'on me permette d'indiquer à la curiosité des lecteurs un petit livre imprimé en 1556 et qui malheureusement n'est point un roman.

Il est intitulé Histoire mémorable de la Persécution et Saccagement du peuple de Merindol, Cabrières et autres circonvoisins et porte pour épigraphe, car cela non plus n'est pas chose nouvelle, cette apostrophe tirée d'une vieille tragédie ou mystère:

Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?

Le début en est fort remarquable. Nombre de personnes invitées à un banquet qui se donne en la ville d'Aix un jour de l'année 1540, s'entretiennent des affaires du temps et surtout de l'arrêt dit de Mérindol. Les uns soutiennent qu'il est juste et nécessaire. Cette proscription étendue jusqu'aux femmes et aux en-

fans, répugne à de plus nobles caractères ; la conversation s'anime, la replique ne se fait jamais atttendre, le trait s'y fait sentir, les inquiétudes des affections privées, l'emportement de parti, les paroles mielleuses des gens à conciliation donnent à cette scène un naturel qu'on ne rencontre nulle part, pas même dans les ouvrages de W. Scott. Joignez à cela l'intrigue que fournissent l'histoire et les débats de ce procès fameux, c'est-à-dire Meynier d'Oppède, persécuteur au nom de la plus sainte et de la plus inoffensive des religions, poussé au mal par une passion toute humaine, le désir de se venger de la dame de Cental qui avait refusé l'alliance de son fils pour une de ses filles ; et dites si l'imagination inventerait mieux. Si continuant la lecture de ce volume, je trouvais au milieu de cette population qui n'a de courage que pour subir le martyre quelques hommes prêchant enfin la résistance et défendant avec énergie le culte qu'ils ont adopté, la dame de Cental faisant retentir et la cour, et la ville et les tribunaux de ses plaintes légitimes. Le baron de la garde, le capitaine Poulin, soldat consciencieux, égorgeur sans pitié, d'abord récompensé et puis puni par ceux qui le payent et l'envoyent. En vérité, n'aurais-je pas un digne pendant des puritains d'Écosse.

Pour faire connaître la manière de l'auteur qui évidemment est protestant, j'en citerai quelques pages que maître Rabelais de joyeuse mémoire n'aurait point désavouées.

« Et mesme dix ou douze jours après que ledit arrest fut donné, fut fait un festin en la ville d'Aix, auquel estait le président M. Barthélemi Chassanée, et plusieurs Conseillers et autres personnages nobles et d'autorité. Aussi y estayent l'Archeuesque d'Arles et l'Euesque d'Aix, avec des dames et damoiselles : entre lesquelles y en avait une qui estait, selon le bruit et commune renommée, estimée p..... de l'Euesque d'Aix. Icelle au commencement du banquet commença à dire : Monsieur le Président, ne voulez-vous point faire exécuter l'arrest qui a esté donné ces iours passez contre ces luthériens de Merindol ? Et le Président ne répondit rien, feignant qu'il n'eust entendu ce qu'elle disait, et un gentilhomme demanda quel arrest il y auait contre ceux

du Merindol. Et la damoiselle le récita à la forme et manière qu'il auait esté donné, sans rien oublier, comme si de long-temps elle l'eust bien recordé. Et tous ceux du banquet l'escoutoyent bien diligemment, sans dire mot, jusqu'à ce qu'elle eust du tout acheué son propos. Et alors le seigneur d'Alenc, homme craignant Dieu et de grand savoir, lui dit : Mademoiselle, vous avez apprins ce conte de quelcun qui voudrait qu'il fust ainsi : ou bien c'est un arrest qui a esté donné par la cour du parlement des femmes. Et M. de Senas, ancien conseiller, dit : non, non, M. d'Alenc, ce n'est pas un conte, ne fable ce que vous auez ouy de ceste damoiselle, mais un arrest de la cour. Et ne faudrait pas parler comme vous auez fait, sinon que vous veuillez appeler la cour de Provence, le parlement des femmes. Lors le seigneur d'Alenc commença à s'excuser, auec protestation qu'il ne voudrait dire chose au monde pour blasmer l'autorité d'une cour souveraine; toutefois qu'il ne pourrait croire du tout ce que par ceste damoiselle auait esté proposé : assauoir, que par arrest de la cour du parlement de Provence, ayent esté condamné à mort tous les manans et habitans de Merindol : et mesme les femmes et les petits enfans, et le village à estre du tout rasé, pour la faute de dix ou douze personnes qui ne s'étoient présentées à ladite cour, au jour à eux assigné. Et le seigneur de Beaujeu dit, aussi ne croy-je pas que la cour ait baillé un tel arrest : ce serait chose déraisonnable, et que les turcs et les hommes les plus cruels du monde, jugeront chose inhumaine et détestable; aussi i'ay de long-temps cognu plusieurs de Merindol qui me semblent être de bonne prudhommie. Et M. le Président dirait bien de cest affaire ce qui en est : car il ne faut plus s'arrêter au dit des femmes. La damoiselle qui avait récité l'arrest, n'attendit pas que le président répondit; mais soudainement en regardant l'Euesque d'Aix : — Je seroye bien esmerueillée, s'il ne se fust trouvé quelcun en ceste compagnie qui défendit ces malheureux, et leuant les yeux au ciel, dit en courroux féminin, que pleust à Dieu, que tous les luthériens qui sont en Provence, voire en France, eus-

cent cornes au front ! on verroit beaucoup de cornus. Et le seigneur de Bau-ieu respondit soudainement : que pleust à Dieu que toutes les p..... des prêtres parlassent comme oyes ! Et la damoiselle dit : ah ! M. de Bau-ieu, ne faut pas ainsi parler contre nostre mère saincte église, jamais chien n'aboya contre le crucifix qu'il n'enrageast. Alors l'Euesque d'Aix commença à rire, et dire, en frappant sur l'épaule de la damoiselle : — Par mes saintes ordres, ma mignonne, vous m'avez fait bien plaisir, elle a bien parlé à vous, M. de Bau-ieu ; apprenez bien la leçon qu'elle vous baille. Le seigneur de Bau-ieu dit en courroux : je n'ai que faire d'aller à son escole, et à la vostre ; et ne sauroye apprendre d'elle ne de vous, ne bien, ny honneur. Or quand ie diroye bien que la pluspart des Evesques et Prêtres sont débauchés, adultères, aueugles, idolâtres, trompeurs, larrons, séducteurs, je ne parleroye contre la saincte église, mais contre un troupeau de loups, de chiens et de pourceaux abominables : et en disant cela, je ne penseroye point enrasger, sinon qu'on enrasge pour dire la vérité. Lors l'Archevesque répondit furieusement : -- Vous parlez mal, M. de Bau-ieu, et vous faudra rendre compte en temps et lieu des propos que vous tenez de gens de l'église. Et le seigneur de Bau-ieu dit : ie voudroye que ce fust dès aujourd'hui, et je me submettroye à prouver plus d'abus et de méchancetez des prêtres, que ie n'ai encore dit. Lors le président Chassanée dit : laissons le moustier là où il est, M. de Bau-ieu, vivons comme nos pères, et maintenons leur honneur. Le seigneur de Bau-ieu dit tout courroucé : -- Je ne suis pas fils de prêtre, pour maintenir leurs abus et méchancetez. Puis dit : je veux bien honorer tous vrais pasteurs de l'église qui montrent bon exemple et en doctrine et en vie, et tels ne voudroye blasmer. Mais je vous demande M. d'Arles, et vous pareillement M. d'Aix, quand les sacrificateurs et prêtres de Jérusalem ont esté appelés par Nostre Seigneur Jésus-Christ, hypocrites, aueugles, séducteurs et brigands, leur a-t-il fait outrage ? Et ils dirent non : car la pluspart estoit tels. Aussi

de ce que i'ai dit des Euesques et Prestres (dit alors le seigneur de Bau-ieu) la pluspart sont tels, et pires; et ay si grande horreur de leur vie dissolue et abominable, que ie n'oseroye dire la moitié de ce que j'en say. A cette cause, en disant la vérité, pour abaisser le caquet d'une p..... de, ie ne leur fay point d'outrage. Et M. de Senas, ancien conseiller, dit : laissons ces propos facheux, nous sommes ici assemblez pour faire bonne chère. Après dit : M. de Bau-ieu, pour l'amitié que je vous porte, ie vous aduiseray de trois choses, que si vous les faites vous vous en trouverez bien : la première est que vous ne baillez jamais aide, ni de fait, ne parole à ceux desquels vous auez ouy dire qu'ils sont luthériens; la seconde c'est que vous ne vous mêliez de reprendre publiquement les dames de leurs menus plaisirs; la troisième, ne trouviez iamais à redire à la vie des prêtres, pour méchante qu'elle soit : *juxtos illud, nollite tangere christos meos.* Le seigneur de Bau-ieu répondit : quant au premier, ie ne cognoy point de luthériens, et je ne say que c'est de luthérie, sinon que vous appeliez luthériens, ceux qui prêchent la doctrine de l'évangile. Toutefois ie n'approuveray jamais un arrêt, qui aura esté donné à mort contre gens, qui n'auront esté ouys, ny appelez : même contre les femmes et les petits enfans; et ie suis asseuré qu'il n'y aura cour ne parlement de France qui approuve tel arrest; et quant à ce que dites, de ne reprendre les dames, si ie say qu'une mienne parente s'abandonne ny à prestre, ny à clerc, fust-il bien cardinal ou éuesque, ie ne luy feray pas l'honneur de la reprendre, mais ie luy copperay le nez pour le moins. Et au regard des prestres, je suis content de ne me mesler de leurs affaires; mais aussi qu'ils ne se mesient point des miennes, pour venir dorénauant en ma maison : car à ceux que i'y trouveray, ie leur feray la couronne si près des épaules qu'ils n'auront besoin d'un chapperon à gorge. Autant en dit le président Chassanée. Mais la bien-aimée de l'éuesque d'Aix (qui avait commencé la querelle) dit : je ne seray pas bien à mon aise, si je ne dis encore un mot à M. de Bau-ieu : — Et pensez-vous, dit-elle à M. de

Bau-ieu, que tous les cardinaux et évesques, tous les abbez et prestres, et ces saintes gens de religion qui vont souuent aux maisons des gentilshommes, voire qui entrent familièrement et hantent aux chateaux et palais des princes, qu'ils aillent pour faire mal? M. de Bau-ieu, si vous vouliez soustenir ces propos ie ne cesseroye de vous accuser du crime de leze-majesté divine et humaine; mais il y a bien personnages en cette compagnie qui vous en feront bien rendre compte. Elle n'eut pas achevé son propos, que M. de Bau-ieu luy dit: allez, Mad. Herodias, paillarde déshonneste et effrontée, devriez-vous ouvrir la bouche pour parler en ceste compagnie? Savez-vous bien que c'est, que crime de lèze-majesté divine et humaine? Ne vous devrait-il pas suffire, sans désirer et solliciter que le sang innocent soit répandu? Et à ces paroles la damoiselle fut un peu étounée. Et pensait-on que le propos aurait fin, et chacun taschait d'inventer propos facétieux, pour empêcher que de ceste affaire ne fust plus parlé. Toutefois ladite damoiselle s'aduisa, qu'elle estait par trop outragée, de dire qu'elle sollicitait de faire répansdre le sang innocent. Et rompît tous les propos, disant à haute voix; M. de Bau-ieu, si i'étoye aussi bien homme que femme, ie vous présenteroye le combat, pour vous maintenir que je ne suis point telle que vous dites, que je désire de faire répandre le sang innocent. Appelez-vous le sang de ces méchants de Merindol le sang iunocent? Il est bien vrai que je désire et m'offre de tout mon pouvoir que ces méchants de Merindol et leurs semblables soyent défaits, et destruits depuis le plus grand jusqu'au plus petit; et pour voir ce chef-d'œuvre, i'ai employé tout mon crédit, et tous mes amis: et n'espargne ni corps, ni biens pour faire faire la ruine de ces gens, et en faire perdre la mémoire d'entre les hommes. Et, dea M. de Bau-ieu, appelez-vous la tuerie des luthériens, l'effusion du sang innocent? Et vous avez beau dire, je ne me garderai pour homme vivant d'aller et de jour et de nuit, aux maisons des euesques, en tout bien et tout honneur, et pour le devoir que i'ay à notre mère saincte église et aussi je recevray en ma maison toutes gens d'église pour

consulter et aduiser les moyens de faire mourir ces malheureux luthériens. Le seigneur de Bau-ieu ne fit plus compte des propos de ceste damoiselle. Aussi tous les assistans la mépriserent et estoyent fachés de ses fols propos. Toutefois il y eut un jeune gentilhomme qui, en se gaudissant, dit aussi : — Il faut bien, mademoiselle, que les méchantes gens auxquels vous voulez mal mortel, vous ayent fait quelque grand déplaisir. Et la demoiselle dit : — Je pourroye bien faire serment, que de ces misérables gens, ie ne cognois pas un et n'en vy onques un que je sache : et aimeroye mieux rencontrer dix diables, qu'un de ces méchants; car leurs propos sont tant détestables, que bienheureux sont ceux qui n'en ont jamais ouy parler. Et fut bien mal aduisée quand par curiosité voyant que M. l'éuesque d'Aix était fasché et troublé, qu'il perdoit le boire et le manger, le priay et le contraignis à me dire la cause de sa fascherie. Lors il me déclara une partie de ceste affaire, assavoir, qu'il y avait par le monde une manière de gens hérétiques, parlant contre notre mère saincte église. Après tels propos frivoles, il eut grand trouble et débat et plusieurs menaces qui seroyent trop longues à décrire ». Qu'on me permette encore une citation. « Et pour parvenir, ledit Meynier, à ses vengeances, non pas seulement contre ceux de Cabrières, mais de plusieurs autres lieux, a forgé une mentetie qu'il a écrite au roi, lui faisant entendre que ceux dudit Merindol et d'autres lieux leurs voisins, jusqu'au nombre de douze ou quinze mille hommes s'étoient mis aux champs l'enseigne déployée, en délibération de prendre d'emblée la ville de Marseille et d'en faire un canton de suisses ; et pour remédier à leur entreprise, il fallait exécuter ledit arrêt *manu militari*. Je vous laisse à penser si c'est une ville aisée à prendre d'emblée et sans mitaines ; l'empereur et Mgr. de Bourbon par deux fois y ont mené leurs troupes par mer et par terre où elles n'ont gagné que force horions ».

Et puis plus loin : « Le tambourin résonne par toute la Provence; le samedi 11 avril, à l'aube du jour, le président d'Oppède, accoutré d'armes de guerre, écharpé de taffetas blanc au col, monté sur un grand cheval, et devant lui faisant porter son

haume au bout d'un garrot, commença à faire marcher son armée ordonnée en avant-garde de bataille et arrière garde; mais à quelques jours de là, abandonné par le capitaine Paulin et les vieilles bandes piémontaises qui allaient l'attendre à Pertuis; de nouveau il monte à cheval bien armé jusqu'aux jambes, et à la tête, bien démontrant que ce n'était pas son métier que de la guerre. Aux deux côtés dudit capitaine président, pour renforcer sa magnificence, étoient les seigneurs de Pourriers et de Lauris, ses gendres qui lui servaient de conseillers et qui ressemblaient pas mal à compagnons pour vaincre flacons et bouteilles.

» Après marchait le juge d'Aix, maître Jean Meram, capitaine des enfans de la ville, lequel au lieu d'un bon coursier, était monté sur une mule noire, il était si fort chargé que sa mule ne le pouvait porter, et était en outre si fort empêché qu'il n'eût su tuer un ciron; et en la troupe des pionniers, Nicolas Thibaud, marchand de cresson, marchait en bon ordre, capitaine bien expérimenté faisant avant-garde et arrière-garde des pionniers en l'art de tavernerie; et ledit juge étant vers la porte de ladite ville d'Aix pour voir l'ordre et l'équipage dudit président, un messager vint au-devant de lui qui lui présenta une lettre, et en ouvrant icelle sa mule ayant ouï le bruit du papier, hausse la queue, baïsse les oreilles et fit une ruade, se déchargeant de son maître, qui reçut un si grand saut qu'on pensait qu'il fût mort; qui lui fut un mauvais augure, comme on le verra ci-après, etc. etc. » Je ne ferai point remarquer ce que cette description offre de naif et de piquant; il est des choses qu'il convient de faire sentir, plutôt que les démontrer rigoureusement.

On veut maintenant des scènes historiques. Que de plaisantes et mémorables à retracer, si l'on consent à se rappeler le siége d'Avignon par Arnaud de Servoles, ce conquérant d'indulgence à main armée, faisant peu de cas du titre d'archiprêtre, mais beaucoup de celui de receveur des revenus de l'église. Qu'on se figure cette cour de prélats, sans un homme de guerre que lui inspire le projet de faire servir la population de la ville à sa dé-

feuse, essayant timidement des excommunications, arme faible contre de tels garnemens, dit un chroniqueur, et finissant par traiter avec le chef des grandes compagnies, à la suite d'un repas où probablement le vin et la flatterie plus énivrante encore ne lui furent pas épargnés.

Nombre de familles possédent en Provence, j'en suis certain, des documens précieux sur les guerres civiles et religieuses de 1559 à 1590. Les seigneurs de Mauvans, d'Ampus, de Vins, le comte de Tende, le capitaine Boyer du lieu d'Ollioules, ne sont-ils pas dans leur vie aventureuse des hommes singulièrement propres à entrer dans le cadre du roman historique. Au temps de la ligue, le vieux château d'Hyères, défendu par le fils, attaqué par le père; au dedans, une garnison dévouée à la maison de Lorraine; au dehors et au sein de la ville même, toute une population disposée à reconnaître le souverain légitime. L'influence de la dame de Sault, à Marseille, son alliance avec le duc de Savoie et avec des personnages secondaires, tels que Louis d'Aix et Casaulx; que d'incidens variés, quelles sources d'émotions diverses, quel mélange de gravité et de bouffonerie, de hardiesse et de politique, de sagacité et d'inexpérience des hommes et des choses. Eh bien, toutes ces richesses sont encore à mettre en œuvre; elles attendent un esprit qui saura les faire valoir et les mettre en circulation. Je ne terminerai pas ce morceau sans offrir à M. Rey Dusseuil un tribut d'éloges qu'il me semble mériter, non que sa chronique marseillaise soit parfaite et ne prête en aucune façon à la critique, même sous le rapport de la connaissance du caractère national; mais, de même que l'auteur de Lionnel, il a ouvert la mine, et s'il a mis moins de vérité dans la description des scènes de la nature et le tableau des mœurs de la haute classe du temps, il nous a semblé qu'il avait plus de franchise dans le style, plus de trait et de vivacité dans la répartie, et quelquefois enfin plus de hardiesse dans la charpente dramatique de l'ouvrage.

A tout ce que j'ai dit sur les ressources qu'offrent les annales

de Provence au poète, au peintre et au romancier, j'ajouterai quelques considérations dernières. C'est qu'il peut quelquefois arriver que le même sujet convienne à tous les trois. L'un s'attachera davantage à ce qu'on peut nommer l'idéal des faits; l'autre à la partie dramatique et toute d'action; le troisième aux causes, aux détails, aux conséquences. Le premier plane au-dessus du sujet, le voit de haut et de loin; aussi son imagination est-elle par fois obligée de suppléer à ce qu'une telle position offre de vague et de confus. Le peintre examine de plus près et choisit un moment, et comme ce moment est fugitif comme la pensée, il en résulte de sa part un travail pénible et de puissants efforts de souvenir. Si un tableau pouvait être fixé sur la toile à l'instant où il vient d'être conçu, nul doute qu'il ne parut sur le champ avec toute la perfection qui semble lui manquer plus tard. L'idée première est toujours pleine de lucidité, d'harmonie et de justesse. Malgré sa rapidité, l'artiste assiste, pour ainsi dire, au spectacle d'une admirable et nouvelle création de quelque grand maître inconnu. Ce tableau fantastique porte alors son cachet particulier; ce n'est que plus tard, avec l'aide presque toujours malencontreux d'un travail pénible et de la réflexion, que l'œuvre prend quelque chose de la manière de l'école et de l'esprit d'atelier. Le peintre le plus heureux est donc selon moi celui qui est doué de la mémoire la plus vive et des mains les plus rapides.

Pour le romancier, quoiqu'on en ait dit, son rôle n'est pas aussi facile qu'on le croit généralement.

Il faut absolument que sa tête renferme quelque chose du génie du poète, non sous le rapport des formes, mais sous celui du fond; voyez ceux qui ont le mieux réussi, voyez W. Scott et Manzoni. N'ont-ils pas été poètes avant d'être romanciers ?

Eh bien! ce n'est pas tout, le romancier a besoin du coup d'œil exercé du peintre; et de plus, à la gravité de l'historien il doit mêler de l'abandon, de la naïveté, de la disposition à se mettre à nu de l'homme qui prétend à écrire des mémoires.

Ce n'est pas qu'on lui demande toutes ces qualités avec une

grande rigueur et comme une dette forcée envers le lecteur; mais on exige assez, pour que, sous peine de délaissement et d'oubli, il se conforme aux besoins de l'époque.

Si donc il a la sagesse de se maintenir dans les limites où le vraisemblable conserve encore quelque chose de vrai, il pourra glorieusement marcher dans la carrière. Ce ne sont que les portes et les barrières qui sont encombrées par la foule, sur la véritable route, où s'avancent à l'aise peu d'auteurs qui s'y distinguent encore.

On a dit, et les feuilles périodiques et littéraires commencent à répéter qu'on avait à satiété goûté de la couleur locale, que l'exactitude était fade ou ennuyeuse, que le foyer domestique du braconnier ou du bucheron était une scène trop restreinte, que les convives rassemblés autour de la table de chêne grossièrement sculptée, étaient aussi par trop grossiers eux-mêmes, que les vitraux gothiques à travers leurs mille couleurs reflétaient un jour faux et fatigant. On a dit toutes ces choses et bien d'autres encore, mais on n'a pas voulu voir que les reproches s'adressaient directement aux défauts du genre plutôt qu'au genre lui-même. Pour les auteurs qui n'ont encore rien produit, mais qui peuvent faire un jour, c'est encourir le blâme avant que de l'avoir mérité, c'est la loi des suspects ou celle de tendance introduite dans la littérature et dans les arts. Pour ceux qui ont marché les premiers, c'est l'arrêt absurde de cette commission militaire qui priva l'armée de ses plus braves soldats, parce qu'ils avaient dépassé le but qu'il fallait atteindre. Pour moi je m'arrête, et chacun concevra que ce n'est point faute de matériaux; mais pour ne point faire d'une notice, un ouvrage trop volumineux, j'ai indiqué les sources où l'on pouvait puiser; j'ai prouvé qu'elles étaient riches, abondantes, nombreuses : j'ai rempli mon but.

FIN DU DISCOURS INTRODUCTIF.

L'ABBAYE

DE

SAINT-PIERRE

D'ALMANARE.

Poëme-Nouvelle.

L'ABBAYE

DE

SAINT-PIERRE

D'ALMANARE.

I.

Sur les ruines d'une cité romaine[1], au milieu des débris amoncelés d'un quai superbe où venaient se briser les flots d'or de la Méditerranée, et que couvre à présent la vague envahissante, s'élevaient autrefois les murs d'un monastère consacré par les Chrétiens au Prince des Apôtres. Ses arceaux gothiques, la nef imposante de son église, ses pilastres lourds et grossièrement sculptés, mais qui semblaient indestructibles, les images révérées des Saints

et de la Vierge, brisées par la main du temps ou celle des hommes, sont aujourd'hui confondues avec les restes profanes des temples et des divinités de l'antique *Pomponiana*. Une terre sabloneuse, quelques pins maritimes courbés par les orages, des ronces serrées et les ceps peu nombreux d'une vigne que le vent de mer appauvrit et dessèche, recouvrent les derniers vestiges de ces constructions de deux âges si différens. L'antiquaire savant et laborieux a dit ce que fut Pomponiana. Mais pourquoi les chants sacrés ne se font plus entendre dans la chapelle du monastère? Pourquoi la cloche de la tour sainte n'ébranle plus les airs? Pourquoi les voûtes du cloître ne reçoivent plus les plaintives confidences des Vierges du Seigneur? C'est ce que je vais essayer de raconter.

II.

Pendant ces nuits pluvieuses et froides de notre hiver méridional, à l'heure où, s'enve-

loppant dans ses voiles sombres, la lune répand sur la terre, et seulement par intervalles, sa douteuse clarté, il est arrivé que des pêcheurs de la côte, forcés de chercher un asyle sur cette plage peu fréquentée, ont cru voir.... ont vu.... la figure pâle et inanimée d'une femme; sa taille est élevée, sa démarche noble et imposante, sa robe de laine blanche frôle le sol aride qu'elle semble effleurer, comme ces nuages légers qui cheminent en glissant sur le flanc des montagnes. Un bandeau de lin couvre son front; son voile noir flotte en écharpe au gré de la tempête. Sur son sein brille une large croix d'or; elle s'appuie sur une crosse de même métal, semblable à celle que portent nos Évêques aux jours les plus pompeux de nos cérémonies saintes. Si son œil n'était pas fixe et sa paupière immobile, on la croirait inquiète et agitée, tant sa course et ses gestes précipités peignent le trouble et l'angoisse. Tantôt elle écoute le froissement des vagues, tantôt on dirait qu'elle prête l'oreille à ces bruits étran-

ges et confus qui, par fois, s'élèvent des profondeurs des forêts, et troublent le silence des nuits. Puis, avant que l'aurore vienne à poindre, le fantôme s'approche de la grève; sa physionomie impassible se contracte; trois cris perçans et douloureux s'échappent de sa poitrine. Alors l'œil le cherche en vain : il a disparu sans laisser de traces. En vérité la faute de cette femme fut celle d'un enfant; mais ses effroyables suites appelèrent sur sa tête le courroux du Ciel; bien des siècles sont passés depuis qu'elle vivait, et sa pénitence n'est point encore accomplie.

III.

Le récit en est tout à la fois plaisant et lamentable : jeunes filles, il peut amener le sourire sur des lèvres vermeilles; mais aussi et à coup sûr, il provoquera des larmes et des frémissemens. Ne resserrez point encore votre joli cercle, curieux d'émotions nouvelles, avide d'écouter les choses d'autrefois, car il n'est

point de contes de ce temps-là, sans amours constans, sans paladins valeureux, sans pages, messagers discrets d'une passion plus discrète encore; et quelle pensée de femme ne s'est prise à rêver paladins, tendres billets, et surtout flamme constante. Je ne saurais suivre ces routes frayées; mon héros n'était peut-être qu'un pâtre descendu des Basses-Alpes, bien qu'il eût la tournure et le courage d'un chevalier; d'ailleurs Béatrix de Baux elle-même ne se trouvait-elle point consacrée au culte d'un Dieu sévère? Et puis elle descendait d'une si haute et si puissante maison, que ce serait vraiment chose hardie, de publier qu'un peu d'amour aussi, se trouve au fond de cette histoire.

IV.

Fière de ce qu'un sang royal coulait dans ses veines[2], Béatrix aimait à se faire raconter la longue guerre qui jadis avait divisé la noblesse de Provence, quand Estevenette, son aïeule et de la race des Bozons, revendiqua ses droits

sur la couronne, contre les Princes Catalans. Elle aimait à se faire dire pourquoi l'étoile à seize rayons d'argent brillait dans ses armes[1]. Elle s'égarait avec complaisance dans le labyrinthe des traditions fabuleuses. Béatrix assurait avec orgueil que sa maison, qui n'avait pas besoin de cette fausse illustration pour être illustre, descendait de Balthazar, ce Roi Mage qu'un astre miraculeux guida jusqu'à Bethléem auprès de la crèche berceau d'un Dieu naissant.

V.

Au milieu de la cour de son père, la brune Béatrix semblait ignorer qu'à elle seule s'adressaient mille regards d'amour et d'admiration; ou si, dans sa malicieuse gaîté, elle feignait d'écouter les aveux embarrassés de quelque bon chevalier, c'était pour en amuser celle de ses compagnes qu'elle daignait élever à son intimité; c'était aussi par un regard plein de fierté qu'elle repoussait des hommages qu'elle jugeait

indignes d'elle; d'autres fois elle les éloignait par des railleries fines et piquantes. En vain le puissant baron lui-même avait sollicité sa fille en faveur de l'héritier des Adhemars : un sourire moqueur, des larmes de dépit, une caresse insidieuse venaient tour à tour à son aide, et quelquefois ensemble, désarmer son père, et lui donner à elle-même la conviction de son empire.

VI.

Et avec tous ces défauts qu'enfantait une pitoyable vanité, Béatrix était pieuse envers l'Église et charitable aux pauvres. Priant avec ferveur et componction, on la voyait souvent aux pieds des Autels : spectacle agréable à Dieu! Cette ame altière s'offrait à lui subjuguée et contrite! Cette tête charmante qu'animait habituellement une seule passion, l'orgueil, était là baissée sous une invisible puissance, et là seulement elle entendait une voix qui ne

la flattait pas, celle de sa conscience : aussi, quand, sa prière achevée, elle quittait la froide pierre sur laquelle fléchissaient ses genoux ; sa physionomie offrait tout à coup une image nouvelle; elle était belle de la beauté des Anges, tant ses traits paraissaient purs et calmes, tant ses yeux brillaient du feu céleste de la charité et de la miséricorde; c'est alors que, s'enveloppant dans son voile, dont sa main sévère pour elle-même multipliait les plis, elle marchait, simple de cœur et ignorée de tous, vers la demeure des indigens et des lépreux.... Mais hélas! de retour au palais paternel, Béatrix se retrouvait la fille des Rois d'Arles, des Princes d'Orange, des Empereurs de Constantinople.

VII.

Soit donc dédain pour toute alliance qui ne devait point jeter un plus grand éclat sur cette race à triple couronne, soit désir d'être plus

souvent en paix avec elle-même, soit encore pour n'avoir plus à se défendre contre les paternelles instances, la noble vierge jeta les yeux sur un époux céleste, et au sein des fêtes et des plaisirs, elle apprit à s'affermir dans ses saintes résolutions. La lutte fut bientôt terminée, le combat peu pénible; car jusque là Béatrix s'était montrée indifférente aux récits des peines du cœur, jusque là elle avait paru méprisant ses tempêtes. L'amour divin qui l'avait embrâsée, n'ayant eu à combattre que des passions enfantines, il crut les avoir domptées. Béatrix, subjuguée par les pompes et les grandeurs touchantes de la Religion, courut au-devant d'un sacrifice, qui satisfaisait à la fois son orgueil et son cœur.

VIII.

Ce fut un magnifique spectacle en la ville d'Aix, que celui de cette imposante cérémonie[4], où se dépouillant des grandeurs humaines

et d'un long avenir d'hommages et d'adulations, une si gracieuse et si noble fille vint, d'une main ferme, attacher ce voile qui devait pour jamais la cacher au monde. De hauts barons, des comtes, des chevaliers remplissaient la nef de la vaste chapelle de Notre-Dame de Nazareth; Béatrix sortie d'un long recueillement, promena un moment ses regards sur l'auguste assemblée. Non bien loin d'elle, un homme d'une haute stature se tenait immobile. Sa noire chevelure flottait en désordre sur ses épaules; ses yeux bleus, naturellement tendres, étaient empreints du caractère d'une profonde tristesse, bien qu'il ne pleurât point comme quelques-uns s'y surprirent. Sa bouche entr'ouverte laissait échapper un souffle brûlant; son attitude était celle de la stupéfaction et de la douleur. Les yeux de la fille des Rois s'égarèrent un moment sur cette figure si expressive et ils se baissèrent aussitôt. Elle se surprit une effroyable pensée; il y avait là sans doute une tentation de l'enfer, car avant de prononcer la formule qui consommait le sacrifice, son

regard, comme à l'insu de son ame, suivit de nouveau une étrange direction..... Le chevalier avait disparu.

IX.

Interdite, effrayée de la sensation nouvelle qui maîtrisait son ame, elle eut cependant la force d'invoquer l'aide du Ciel. Sept fois elle fit le signe de la croix du Sauveur, neuf fois elle humilia son front dans la poussière[5]. Sept et neuf était le nombre mystérieux qui présidait aux destins de l'antique famille de Baux. Moins agitée, après avoir accompli ces actes extérieurs de la religion de ses pères, Béatrix livre sa longue chevelure aux impitoyables ciseaux, et à mesure que la cérémonie prend un caractère plus sombre et plus sévère, la royale novice oublie l'insidieux prestige qui l'avait pour quelques momens troublée; et quand, morte au monde, mais vivante pour Dieu, le prêtre, après les hymnes funèbres, leva le linceul qui la couvrait, pour la remettre aux

mains de ses compagnes..... sans doute qu'il la leur livra pure et sans tache.

X.

Deux années s'écoulèrent dans le calme de la vie religieuse et les naïfs et monotones plaisirs du monastère. Béatrix exila de son esprit le chevalier dont le regard avait failli renverser l'édifice, trop fragile peut-être, de sa vocation. Si par fois son image apparaissait encore à l'appel involontaire d'un cœur jeune et passionné, c'était seulement dans le silence des nuits, et comme ces rêves qui, s'attachant de bonne heure à notre destinée, passent et reviennent à certains intervalles pour nous avertir qu'il est des impressions que l'ame ne peut, ni ne doit tout à fait oublier.

XI.

Et deux autres années encore s'étaient détachées de son existence, et la noble et pieuse

fille avait retrouvé toute quiétude et tout repos. La plupart des hommes croient, et c'est à tort, que le temps n'est rapide que pour ces cœurs en proie aux passions du monde, ou dévorés par de vastes projets. Ceux-ci, dit-on, usent leurs jours, mais se sentent vivre : au fond du cloître, on ne fait que passer à travers la vie. Maxime fausse. Les heures données aux prières et à la méditation s'écoulent peut-être plus vite que celles qui fuient avec les frivoles plaisirs du monde.

XII.

Et d'ailleurs, à cette remarquable époque, ce n'était pas tout à fait une triste existence que celle menée par les nones[6]. Aux saints cantiques succédaient aussi les chansons légères et mordantes des troubadours en renom. On voyait plus d'un page aux brillantes couleurs causer le matin avec la jeune et bienveillante tourière, et glisser dans ses mains discrètes des tablettes qui n'y devaient pas rester. Les repas austères

étaient devenus de splendides festins. A la grille se rendaient souvent maints chevaliers qui, sous les titres privilégiés de frères et de cousins, parlaient tendresse et étaient écoutés mieux qu'un clerc qui eût dicté un livre de piété. L'on dit même que, par un singulier mélange de l'esprit religieux et de celui du monde, le confessionnal ne retentissait chaque jour que des naïfs aveux de ces vierges qui s'accusaient, sans détour, d'avoir trouvé un séduisant intérêt aux plaisirs du parloir. Au-dessus des noires médisances occasionnées par ces irrégularités et ces scandales, la seule Béatrix promena son indifférence et son enjouement, de Notre-Dame de Nazareth à l'antique Abbaye de la Celle, de la Celle à Saint-Pons de Gémenos, monastère situé dans une ravissante contrée.

XIII.

Voilà qu'une noble abbesse vint à quitter la maison terrestre de Saint-Pierre qu'elle

avait gouvernée saintement pendant de longues années, pour vivre avec les élus du Ciel, et partager pendant une éternité leurs ineffables joies. Des douleurs véritables suivirent son cercueil, les pensées pieuses des délaissées accompagnèrent son ame jusqu'aux parvis célestes, et là s'arrêtèrent; car s'il est permis aux yeux de l'esprit de percer jusqu'à cette immensité, il leur est défendu de voir au-delà de cette redoutable enceinte. Et puis les choses d'ici-bas réclamaient impérieusement, de la part des chastes sœurs, les secours de l'attention et de la prudence. Laquelle de ces filles de Saint Benoît se croirait digne de succéder à tant de vertus, et saurait montrer assez de résignation pour consentir à se charger d'une administration toute temporelle, au détriment de la grande affaire du salut? Le démon de la vanité et les envieuses passions qui marchent à sa suite assiégèrent, pour quelques instans, non le cœur, mais l'esprit des saintes femmes. Avant qu'elles pussent succomber..... le se-

cours arriva. Un ordre de Cîteaux et la volonté du Comte de Provence avaient désigné Béatrix de Baux comme Abbesse de Saint Pierre d'Almanare.

XIV.

Montée sur une mule docile et richement caparaçonnée, et seulement accompagnée de deux vassaux et serviteurs du couvent, la fille du puissant Seigneur de Baux se mit en marche. C'était par une belle matinée d'automne, le soleil s'était levé, projetant dans tout leur éclat ses gerbes d'or. Pas un de ces nuages pourprés, enfant matinal des vapeurs de la terre, n'errait dans l'étendue du Ciel. L'impétueux mistral balayait devant la voyageuse les feuilles desséchées de ces grands arbres qui, dans une contrée aride et rocheuse d'où jaillissent mille sources, font de Gémenos un séjour délicieux. Béatrix s'aperçut peu de la beauté des scènes de la nature ; elle rêvait, en marchant, à la grave dignité dont les Chefs

de l'Eglise venaient d'honorer son jeune âge ; elle souriait à l'idée de s'entendre appeler Mère par ces saintes filles, flétries dans les austères exercices de la dévotion, et qui appelaient de leurs vœux et de leurs prières une réforme que les plus jeunes redoutaient. Elle songeait avec une joie encore enfantine, au branle des cloches du monastère, quand la tourière, si curieuse d'apercevoir la première la noble Abbesse, signalerait son arrivée ; et si, sur la longue route qu'elle parcourait, quelques voyageurs passaient près d'elle en s'inclinant, Béatrix oubliait ses rêves pour leur rendre le salut d'une façon pleine de grace et d'aisance, mais aussi d'un air gravité qui cadrait mal avec les idées vaines et légères qui l'occupaient.

XV.

Mais alors que Béatrix et sa suite se furent enfoncées dans les gorges d'Ollioules, un sentiment involontaire de terreur et de tristesse se manifesta dans son esprit, et ses pensées

prirent une direction plus en harmonie avec ses devoirs et la responsabilité qui allait peser sur sa tête. Il est donc vrai que les objets extérieurs ont sur notre ame une influence tout à la fois impérieuse et indéfinissable qui la surprend et l'entraîne. Dans ces temps-là, au lieu d'une route large et tracée avec art, un étroit sentier serpentait coupé par cent ravins; d'énormes quartiers d'une lave dure, noire et scoriée, qui s'étaient séparés de la masse volcanique sur laquelle est bâti *Évenos*[8], étaient jetés çà et là comme pour obstruer la route et la rendre encore plus impraticable. Par intervalles, et comme on le voit encore aujourd'hui, des blocs d'un marbre grossier se détachaient du flanc de la montagne avec d'épouvantables craquemens, et venaient se briser non loin du voyageur, et le couvrir, non sans danger, d'éclats et de poussière. Cétait donc là d'assez puissans motifs pour que la nouvelle Abbesse se recommanda à Dieu, et se pénétra de graves pensées à l'aspect de ces roches si élevées et si

menaçantes, de ce vallon sans autre végétation que l'olivier sauvage et les pins, dont les racines à découvert semblent de longs serpens qui attendent sur la roche, où ils se sont endormis, les bienfaisans effets de la chaleur du soleil.

XVI.

Fatiguée de la pénible route qu'elle venait de suivre, l'Abbesse, dont les regards et les idées se reposent maintenant avec complaisance sur une riche plaine, renfermée dans une enceinte de collines cultivées, ou de montagnes couvertes de bois, la noble Abbesse veut continuer sa marche. Impatiente qu'elle est de se trouver au milieu du troupeau confié à ses soins, elle traverse, sans s'y arrêter, Toulon, non moins fière alors qu'elle ne l'est aujourd'hui de son port et ses arsenaux [9], de son port le plus vaste et le plus sûr de tous ceux où viennent dormir les flots de la Méditerranée. Un guide envoyé par la touchante solli-

citude des Religieuses d'Almanare, conduisit Béatrix par un chemin peu fréquenté, et après de longs détours, ils arrivèrent au pied du rocher sur lequel est bâti l'ancien château d'Hyères[11]. Ses tours crevassées indiquent qu'il a déjà soutenu plus d'un siége. En lui faisant prendre ces chemins peu connus, on avait voulu lui faire éviter la rencontre des gens de guerre grossiers et insolens qui, dans ces temps de trouble[12], parcouraient et dévastaient les campagnes. Le voyage se termina donc sans fâcheuses aventures; cependant un homme d'une haute taille, couvert d'une cape de laine brune, semblable à celles que portent nos pâtres, s'était fait voir dans la profondeur des bois; il semblait épier la marche de la faible caravane; on le reconnut, comme il traversait une clairière, pour le même homme qui le matin, au départ de Gémenos, s'était enquis d'un air indifférent de la destination de la jeune abbesse, et toutefois avait témoigné quelque surprise de ce qu'une Dame de si haut parage, voyageât sans une imposante escorte. Puis,

marchant d'un pas rapide, il s'était éloigné sans que depuis on l'eût revu.

XVII.

Le jour était sur son déclin, alors que Béatrix se présenta aux portes de cette heureuse ville dont l'écusson offre une tour sur un champ d'azur et trois besans d'argent, emblêmes de l'importance de sa forteresse et de la richesse de son sol. Hyères, qui jadis appartint à des Princes de la Maison de Baux [11], avait passé dans le domaine des Comtes de Provence, en conservant, comme l'opulente Marseille, ses franchises et ses priviléges. Elle était régie par des Consuls choisis au sein des plus illustres familles. Un D'Arcussia, un D'Albi, noms célèbres dans les fastes de l'histoire, étaient alors revêtus de cette importante dignité; suivis de vingt Gentilshommes de Sang et de nom, possédant tous fiefs et hauberts, et précédés de la foule du peuple, ils marchèrent à la rencontre de la noble voya-

geuse, qui les prévint en s'écriant : courtois Seigneurs, et vous descendans des généreux défenseurs d'Amelin de Fos, une femme qui ne vous est point tout-à-fait étrangère, vient vous demander l'hospitalité! et disant ces mots avec une grace et une adresse inexprimable, elle descendit de sa mule et salua le peuple qui l'accueillait avec de grandes acclamations.

XVIII.

Le lendemain, ce fut un nouvel enchantement. En grande pompe la royale Abbesse quitta la ville pour se rendre au monastère. Alors on lui fit traverser ces délicieux jardins que de hautes murailles ne bornaient point encore, et qui n'étaient défendus que par des haies épaisses de myrtes, de grenadiers et de lauriers-roses ; là, ses yeux parcouraient à la fois cent allées de hauts orangers plantés en quinconce. Ils étaient chargés de fruits, et à cette riante époque de l'année, une teinte

légèrement dorée, annonce leur prochaine maturité et remplit d'espérance l'inquiet possesseur. Plus loin, elle admirait tour à tour l'élégant palmier, le platane du Bosphore, et le carroubier d'Ibérie; et puis, au milieu de ces bosquets nouveaux pour elle, les fleurs brillantes et suaves de l'Asie et de l'Afrique étalaient leurs couleurs ou prodiguaient leurs parfums. Les pluies abondantes de septembre avaient revivifié les prairies brûlées par le soleil d'été. Le vert argenté des oliviers se prolongeait au levant, sur la base des montagnes que venait baigner la mer immense. Leurs sommets étaient couronnés de pins verdoyans, ou de ces chênes qui ne perdent jamais leur luisant feuillage. Des galères, des bateaux pêcheurs, des tartanes marchandes se croisaient, s'approchaient, sillonnaient la rade en tous sens, et animaient ce magique tableau. A son aspect, Béatrix se prit un moment, et pour la première fois, à regretter sa liberté; mais quand on lui dit qu'il suffisait d'un souffle d'hiver pour anéantir cette riche végétation,

que, pendant le règne du soleil, ce lac paisible et profond d'où s'élevaient des milliers d'oiseaux aquatiques de formes et de plumages variés, n'était plus qu'un marais empesté [13], et que ces vaisseaux dont elle se plaisait à suivre les majestueuses évolutions, vomissaient quelquefois sur la côte de cruels et impies Sarrasins, ou le pirate Catalan, Béatrix s'attrista des fléaux dont la nature ou l'homme désolaient ce délicieux séjour. Surtout ce ne fut pas sans effroi qu'elle apprit que le couvent de Saint Pierre, qu'on supposait renfermer de grandes richesses, avait plus d'une fois tenté la cupidité des Musulmans, et qu'eux-mêmes ils avaient imposé le nom d'Almanare à la longue plage qui des anciens jardins de l'Abbaye s'étend jusqu'à cette presqu'île, le point le plus méridional de la terre de Provence.

XIX.

La jeune abbesse se tournant vers l'un des deux Consuls qui l'accompagnaient, lui fit

promettre et obtint l'assurance que, si jamais descentes de Barbares venaient troubler les filles du Seigneur dans leurs pieux exercices et menacer leurs jours, elles pourraient compter sur une prompte et généreuse assistance. Un regard doux et suppliant de la fière, mais craintive Béatrix, suivit sa prière; il fallait moins pour enflammer le vieux D'Arcussia d'une ardeur jeune et chevaleresque. Il s'écrie donc que lui, ainsi que son noble et grave collègue, s'empresseront de voler au lieu du danger; qu'il suffira que l'air ébranlé leur apporte les tintemens d'alarmes de la cloche du couvent, pour faire courir aux armes une population trop heureuse de se sacrifier en faveur d'une si haute, si belle et si puissante Dame. Un nouveau regard, sans doute involontairement plus aimable et plus séduisant que le premier, remercie le Consul de son enthousiasme; la brune Béatrix dirigea rapidement, et sans détourner la tête, ses noires et vives prunelles vers le second des hauts dignitaires de la ville,

comme pour lui demander si seul il demeurait impassible à l'appel de la grace et de la beauté. Le Consul, qui jusque là n'avait point élevé la voix, se contentant d'approuver par signes les discours de D'Arcussia, le Consul, pour la première fois de sa vie, se sentit ému, et il promit aussi, mais lentement et à voix basse, qu'aux jours du danger, on le verrait à cheval; chose qui depuis vingt ans ne lui était arrivée.

XX.

Satisfaite de s'être acquise des protecteurs si dévoués et d'un âge et d'une gravité tels qu'ils lui semblaient au-dessus des traits de la médisance, Béatrix, chemin faisant, oublia ses regrets et les craintes que lui inspiraient les Sarrasins, et comme elle s'attachait à fortifier son ame, passant au pied de la colline sur laquelle est situé le couvent des Récollets et la chapelle dédiée à la Mère du Sauveur [14], l'abbesse s'arrêta, se recueillit et commença une

dévotieuse oraison ; elle lève avec ferveur les yeux vers la sainte demeure de la Consolatrice des affligés ; ses yeux restent attachés... A cent pieds au-dessus d'elle, sur une roche mousseuse, était assis un pâtre..... Les traits de l'habitant des montagnes avaient attiré son attention ; ils ne lui étaient pas inconnus ; mille idées sans suite vinrent subitement l'assaillir et mêler à sa prière les souvenirs profanes d'un monde pour qui, dès long-temps, elle n'existait plus. Mécontente d'elle-même, la Religieuse se relève ; on ne sait si elle acheva la prière commencée ; mais, sans prononcer une parole, elle se remet en marche. Arrivée aux portes de l'Abbaye, elle salue gravement son escorte respectueuse. Les portes s'ouvrent et avec fracas se referment sur elle.

XXI.

Je tairai la pompeuse cérémonie de l'installation ; les secrets du cloître, je ne les dirai

point. A quoi bon révéler les dépits, les intrigues, les rivalités, les jalousies qu'entraînent toujours les faveurs ou les antipathies d'une nouvelle abbesse? Toutefois il faut qu'on sache que pendant les deux premiers mois de son séjour à Saint Pierre, Béatrix récita neuf fois par jour les Sept Psaumes de la Pénitence. Pourquoi elle s'infligea cette peine? C'est vraiment ce qu'on ignore. Peut-être se reprochait-elle comme une faute grave le léger sentiment de coquetterie auquel elle s'était abandonnée en invoquant la bienveillance des nobles Consuls; d'autres veulent qu'elle témoignât ainsi son repentir des impatiences qui lui étaient échappées, lorsque, le jour même de son arrivée, elle voulut soumettre à des réglemens nouveaux quelques parties du costume des anciennes Religieuses, et qu'elle éprouva de leur part opposition et même résistance; enfin je ne sache pas qu'on ait jamais dit autre chose au sujet de ses mystérieuses austérités, et je suis prêt à m'inscrire en faux contre toute interprétation qui s'éloignerait de celles que je

viens de donner. Quoi qu'il en soit, l'ordre et l'harmonie finirent par renaître au couvent ; les passions calmées en apparence permirent l'introduction de sages réformes. L'Abbaye de Saint-Pierre d'Almanare fut bientôt citée comme digne de servir de modèle aux communautés rentrées dans la sainte voie ; et des lettres flatteuses de Cîteaux vinrent récompenser la jeune abbesse de son zèle et de son dévouement.

XXII

Solitairement située au milieu d'une contrée inculte et séparée d'Hyères par un sentier impraticable dans la saison d'hiver, l'Abbaye était déjà peu fréquentée ; elle le devint moins encore. Nul n'était plus admis au parloir, devenu tout-à-fait désert sans témoignages de parenté ; nul, excepté les deux Consuls et le Viguier, dont on voulait sagement se ménager l'appui. De plus en plus séduits par l'esprit et

les graces de l'illustre Abbesse, le vieux D'Arcussia et son collègue multipliaient leurs visites, et, en présence de Béatrix, se plaisaient à renouveler l'assurance d'un dévouement sans bornes et d'un servage sans amoureux retour. L'abbesse souriait en écoutant leurs héroïques propos, et quand par hasard elle se prenait à détailler la tournure cassée ou pesante de ses futurs défenseurs, souvent elle se permettait plus qu'un simple sourire. Un jour, jour fatal! ils en vinrent à souhaiter que leur antique courage fût bientôt mis à l'épreuve. Tout à coup une folle idée, oui, à coup sûr bien folle, une idée, inspirée par quelque malicieux farfadet, se glissa dans son esprit, sans que son ange gardien, quelque peine qu'il y prît, parvînt à l'en chasser.

XXIII.

Peu de temps s'était écoulé depuis ce jour où les Consuls avaient articulé leur impru-

dent souhait. Voilà que par une nuit obscure et humide, l'air vient à retentir de sons inaccoutumés. Bientôt le tintement distinct des cloches du couvent de Saint-Pierre, répété par celles des Récollets, instruit le peuple d'Hyères et ses magistrats qu'un péril pressant réclame un prompt secours. Les Consuls sont debout; tandis que le conseil s'assemble et délibère, un trompette s'en va sonnant à travers les rues et les carrefours; il appelle aux armes tous ceux qui se sentent en état de les porter. Chacun sort de sa demeure et se précipite vers la place. Les femmes s'attachent aux pas de leurs maris et pleurent; les enfans suivent leurs mères et crient; les vieillards donnent des avis que personne n'écoute; le monotone et effrayant tocsin sonne et sonne sans relâche; la population entière, dans l'inquiétude et l'effroi, encombre les portes de l'Hôtel-de-Ville, durable monument de l'existence des chevaliers du Temple : mille voix s'écrient et demandent où est le danger; D'Arcussia, qui vient de

donner des ordres pour la sûreté de la forteresse, s'avance avec dignité; ses yeux, ordinairement éteints, brillent d'un feu nouveau; il annonce que le Sarrasin impitoyable a pris terre à Saint-Pierre d'Almanare et menace la riche et royale Abbaye. Le Sarrasin!... A ce mot, écrit en caractère de sang, dans les traditions anciennes et dans les souvenirs récens des habitans de la contrée, une terreur soudaine glace les esprits; le vieux et bouillant D'Arcussia reprend la parole : Enfans, dit-il d'une voix qui, aux jours de sa jeunesse, eût été semblable à celle du tonnerre, mais qui n'était plus que rauque et chevrotante, enfans, bénissons le Ciel de ce qu'il nous offre aujourd'hui l'occasion de nous venger de nos malheurs passés, et de réparer les affronts de nos pères; puis chassant avec invectives les femmes, les enfans et les vieillards, il flatte, sollicite, gourmande, et finit par gagner la population armée. Cinq cents hommes brandissant de longues pertuisanes, ou la halle-

barde suisse, défilent lentement sous la herse, et plus lentement encore vont se ranger en ordre de bataille sous les murs de la ville.

XXIV.

D'Arcussia avait été dans son temps un vaillant homme de guerre; mais le second des Consuls et le Viguier paraissaient peu propres à commander des gens qui marchaient au combat. Le Viguier surtout, joyeux compagnon à table et grand chasseur de lièvres, le Viguier, arraché à un souper délicieux et à un cercle de nobles Dames qu'il amusait de ses saillies, s'indignait en secret d'être obligé de courir les champs à pareille heure; il se permit de répéter tout haut, que vingt fois les Sarrasins étaient descendus sur la côte, sans qu'on s'en inquiétât, comme on le faisait alors; et il ajouta, qu'il fallait que les yeux de l'illustre Abbesse eussent bien du pouvoir sur certains esprits chevaleresques, puisqu'on for-

çait de paisibles habitans qui n'avaient rien à craindre à l'abri de leurs murailles, à courir au-devant d'un péril imminent. Le vieux D'Arcussia sentit le trait, il rougit de colère et peut-être un peu de la justesse du reproche. — Le Viguier n'a que faire parmi des braves, s'écrie-t-il; ses fonctions doivent le retenir dans la ville, les portes devant lui sont prêtes à se rouvrir. C'est un aiguillon qui ne s'émousse jamais que la crainte de la honte: le Viguier s'obstine à demeurer et à réclamer un commandement.

XXV.

Un temps précieux s'écoulait en vains débats. Par intervalles, balancées dans les airs avec plus de force, les cloches des deux couvents envoyaient vers la ville des sons lugubres semblables à ceux qui proclament l'agonie d'un chrétien au lit de mort; il s'en élevait aussi comme une voix qui appelait à l'aide,

et qui accusait de lenteur la troupe tardive et indocile. Enfin, divisée en trois bandes qui, par trois chemins différens, doivent se rendre au même but, elle s'ébranle. Le bouillant D'Arcussia commande la première, il doit longer les collines qui s'étendent jusqu'à la mer, et de là revenant sur ses pas, se diriger vers le couvent, et commencer l'attaque. De son côté, l'autre Consul fondant comme un aigle du haut de la montagne qui domine Almanare, complètera la victoire. Le Viguier, à la tête d'une troupe moins nombreuse et moins aguerrie, fait un long détour, reconnaît Saint-Vincent de Carqueiranne, s'avance ensuite vers le lieu du débarquement par un étroit sentier qui dessine les sinuosités du rivage. Il ne servira qu'à ramasser les fuyards qui, dans leur effroi, ne sauraient suivre d'autre route.

XXVI.

J'ai dit que la troupe s'était ébranlée et marchait dans les trois directions que je viens

d'indiquer ; déjà du haut des remparts, l'œil inquiet des épouses et des mères n'apercevait plus les dernières files de la colonne commandée par D'Albi ; déjà la lueur des torches et des fallots qui servaient à éclairer ses pas, ne jetait plus qu'une faible clarté au-dessus de la colline que la troupe descendait avec précaution, quand soudain elle s'arrête sans que l'ordre en soit donné. Un bruit étrange d'hommes et d'armes s'était fait entendre sur ses derrières. De la part de l'ennemi, l'attaque n'avait point été prévue, le Consul, embarrassé, ne sait s'il doit continuer sa marche, ou bien attendre, qui ? Peut-être les Sarrasins car selon son calcul il va bientôt les joindre; donc il consulte les siens, et chacun se trouve d'accord qu'il n'est d'autre ressource que de leur fermer le passage, par une barrière de lances et d'épées. Sans doute cet avis n'était pas celui du chef ; car on assure qu'il se prit à regretter amèrement et son sommeil interrompu et sa couche moëlleuse, et surtout cette précieuse

moitié de la cuirasse qui garantit le dos et les épaules, nobles parties du corps que l'accroissement de son embonpoint l'avait forcé de laisser à découvert. D'ailleurs à cause de sa pesanteur, la brillante armure, forgée à Milan pour un de ses ancêtres, compagnon intrépide de Simon de Montfort, ne pouvait convenir à un homme plus accoutumé à commenter les lois qu'à manier le glaive.

XXVII.

Quelque pénible que fût l'embarras et la crainte du triste Consul, pour un spectateur habitué aux puissantes émotions de la guerre, cet état de crise ne pouvait long-temps durer. L'ennemi s'avançait à grands pas et dans les ténèbres. D'Albi donne impérieusement, pour la première fois de sa vie, l'ordre d'éteindre les torches, probablement pour n'avoir sur ces mécréans d'autre avantage que celui de la valeur. Etait-ce présence d'esprit, plutôt que

générosité? C'est ce que je n'ose me permettre de décider. — S'ils n'attaquent point, peut-être ferait-on bien de laisser passer cette race qu'attend bientôt l'enfer, murmura dans l'obscurité une voix bien connue : ce n'était ni un ordre, ni une prière, mais une simple réflexion ; aussi personne n'en tint compte, et chacun baissant sa hallebarde, pensa à défendre chèrement sa vie. Ce silence, qui précède toujours le moment du combat, et pendant lequel le guerrier se recueille et achève intérieurement le sacrifice d'une vie que tout haut il a juré de perdre ; ce silence solennel, ce silence de mort, règne pendant quelques momens. Il ne fut interrompu que par les sons bien connus de l'idiome provençal que laissaient échapper des voix joyeuses et insouciantes. C'était une bande de hardis braconniers des montagnes des Maures ; ils avaient entendu le glas des cloches qui leur promettait une fête selon leur goût, et comme une troupe de faucons, ils accouraient à la curée.

XXVIII.

Leur costume est aussi sauvage que la vie qu'ils mènent : de longues bottines de cuir fauve, lacées sur le côté, serrent leurs jambes nerveuses, un épais tablier de peau de chèvre les garantit des douloureuses atteintes du houx épineux, ou des pointes aigues du genêt des montagnes; un feutre épais et blanc, sans forme prononcée, défend leur tête des ardeurs du soleil; ils courent plutôt qu'ils ne marchent, la main armée d'une légère arbalète, dont la flèche atteint, tour à tour, la rapide perdrix, ou la pesante bécasse; une hache meurtrière pend à leur ceinture, arme redoutable qui leur sert à attaquer le sanglier dans sa bauge, ou à se défendre de la louve qui, pendant la nuit, vient roder autour du toît de branchage sous lequel ils reposent leurs membres fatigués. Ces enfans de la liberté ne reconnaissent aucun chef; le plus brave et le plus adroit les

guide aux plaisirs de la chasse comme aux dangers de la guerre. Cette vie aventureuse plaît à leur ame indépendante, comme le matelot chérit son bord assailli par la tourmente. Mélange singulier d'audace impudente et de vertus héroïques, aujourd'hui le hardi chasseur pillera sans remords le compatriote qu'il va défendre : un siècle plus tard il s'ennoblira en arrêtant l'armée de Charles-Quint.

XXIX.

D'Albi, satisfait de marcher accompagné d'un pareil renfort, les fait passer en avant; ils connaissent l'ennemi qu'ils auront à combattre; ils calculent déjà le gain de leur dépouille; dans peu d'instans ils seront en présence; le champ de bataille est là; ils le devinent plutôt qu'ils ne le voient; le cœur de l'enfant des forêts bat, non de crainte, mais d'espoir; une seule chose le surprend. Aux sons des cloches, qui ne cessent de se

faire entendre, ne se mêlent point ces cris de guerre sauvages et bizarres que poussent les Maures au moment d'en venir aux mains. D'Albi craint une embûche; le prudent consul ne s'avance qu'avec une extrême précaution; il fait faire halte. Quelques hommes détachés par son ordre, se glissent le long des murailles du couvent jusqu'aux portes épaisses qui en défendent l'entrée. Ils y trouvent D'Arcussia et sa troupe. Le vieux chevalier a d'abord volé vers le lieu du débarquement. Pas un navire aux larges flancs ne pesait sur l'onde; pas un bateau pêcheur ne se balançait sur la mobile surface. C'est alors qu'inquiet et rêveur, D'Arcussia s'est dirigé vers l'Abbaye. A son approche, le bruit des cloches qu'ébranlait depuis long-temps un bras fatigué, retentit avec une nouvelle force. Le Consul frappait en vain aux portes, quand son pesant collègue, qui venait non pas de fondre comme un aigle, mais de rouler comme un rocher du flanc de la colline, se présente avec les siens

qui l'avaient suivi dans son mouvement involontaire. — Ces femmes sont possédées de l'esprit du démon, s'écria l'impétueux vieillard, en chassant le marteau de la porte avec une nouvelle violence ; cette fois la porte s'ouvrit.

XXX.

La jeune Abbesse s'avance dans tout l'éclat de sa parure pontificale. Jamais elle n'avait paru si belle aux regards émerveillés des Consuls, dont la colère et l'indignation se turent pour un moment : deux nones, au riant visage, aux joues vermeilles, aux doigts potelés, l'accompagnaient tenant d'épais flambeaux de cire blanche dont la lueur vacillante donnait à ses traits réguliers une piquante mobilité. L'inquiétude et, je le crois aussi, un commencement de reproche faisaient palpiter son sein virginal ; sa voix était plus douce ; elle semblait vouloir être plus persuasive que de coutume. — « Nobles et diligens Seigneurs,

» dit-elle, que d'actions de graces n'ai-je point » à vous rendre ! Si jusques ici j'avais beaucoup espéré de vos promesses, par l'épreuve » de cette nuit, mes chastes compagnes et moi » nous demeurons certaines de voir tôt ou » tard accourir à notre aide de zélés et vaillans défenseurs. Que Dieu nous prête donc » le courage nécessaire pour attendre le secours, et il arrivera. Honneur à lui ! Il » peut, quand il le veut, prêter la force de » Samson au bras de la vierge timide et, s'il » le veut encore, la Crosse pastorale suffira » pour renverser le Philistin impie. Honneur » à lui, honneur à Dieu tout-puissant ! hosanna ! hosanna ! » Et une harmonie toute céleste se fit entendre, et l'écho des voûtes du cloître renvoya des sons ravissans : c'étaient les voix mélodieuses des vierges du Seigneur qui s'unissaient pour redire l'hymne sainte, remercîment des vainqueurs au Dieu qui donne la victoire.

XXXI.

Les chants avaient cessé; la troupe demeurée muette d'étonnement, attendait l'issue de cette singulière scène. Les chefs décidés à faire entendre la voix sévère de la plainte et du reproche, n'osaient pourtant interrompre le calme religieux qui vint succéder au sacré concert. L'abbesse satisfaite de l'effet produit par sa pieuse ruse, avait retrouvé son maintien plein de noblesse et de dignité; elle songeait à se retirer, quand elle jeta les yeux sur les Consuls avant de leur adresser un dernier remercîment. Malheureusement leurs physionomies, agitées de passions opposées, offraient une expression si plaisante, que Béatrix ne put retenir un léger sourire qui vint contracter ses lèvres et leur imprimer un caractère décidé de moquerie et de malice. Ainsi, dans un paysage d'un aspect sombre et sévère, ou parmi les ruines imposantes d'un temple égyptien, l'illusion cesse tout à coup pour ce

voyageur (1) moderne, enthousiaste et peintre, s'il voit errer, à travers l'immense colonnade, une jeune et belle Anglaise, au spencer rose, orné de rubans noirs, au chapeau bas et cylindrique et à la taille de guêpe; aussi hors de propos, au milieu de ce faste et de cet appareil dominateur, fut le sourire de Béatrix; il désenchanta subitement les Consuls et les rappela aux sentimens terrestres du dépit et de la vengeance.

XXXII.

Par l'éternelle lumière du Saint-Esprit, ce qui vient de se passer me semble une amère dérision, s'écrie enfin D'Albi en se rappelant et ses frayeurs et sa chute et les nouvelles meurtrissures qui en seraient les inévitables conséquences. — « Malédiction sur la femme » imprudente ou insensée qui s'est jouée de

(1) M. de Forbin. (Voyage dans le Levant).

» ce qui existe de plus saint sur la terre,
» l'assistance accordée aux faibles, et le res-
» pect dû à une tête chauve et blanchie par
» les ans! Désormais, et par sa faute, la voix
» du suppliant ne sera plus écoutée; son sang
» répandu n'appellera plus la vengeance des
» hommes; le pacte est à jamais rompu; »
et en laissant échapper ces funestes paroles, de ses lèvres tremblantes d'indignation, le vieillard, d'un signe de son épée, ordonna la retraite. L'anathème ne parvint pas jusqu'aux oreilles de Béatrix. Dès les premiers mots prononcés par D'Albi, elle avait prévu que l'orage allait éclater; elle se hâta de saluer de la main et de disparaître. Pensifs et occupés des sarcasmes qui les attendaient au foyer domestique, soldats et chefs reprirent le chemin de la ville, plus tristement que s'ils avaient eu à déplorer la perte de quelques braves tombés avec honneur sous le cimeterre musulman; de leur côté, les braconniers, pour se distraire et s'indemniser, dépouillè-

rent de leurs fruits nombre d'oliviers qui croissaient sur les terres de l'Abbaye, et ils s'en retournèrent à leur tannière aussi gaîment qu'ils étaient venus; pour eux cette partie n'était autre chose qu'une chasse sans gibier. Un homme seul les vit successivement défiler, et demeura immobile sur le tertre qu'il occupait. Le premier, il avait entendu l'annonce du danger; le premier, il s'était assuré qu'aucun péril réel ne menaçait la royale communauté; mais curieux de savoir le motif et la fin d'une si étrange aventure, il attendait patiemment quelque incident qui vînt lui donner l'éclaircissement désiré. Cet homme était le pâtre qui, deux mois déjà passés, avait attiré les regards de la noble Béatrix.

XXXIII.

C'était en effet un homme étrange que cet habitant des montagnes. Comme tous ceux de sa profession, il se plaisait dans la solitude

et marchait silencieux ; il aimait à reposer ses membres robustes sur les roches anguleuses qui bordent le golfe ; il y passait des journées entières, et bien souvent y saluait le retour des astres de la nuit. Au contraire de ces pasteurs qui toutes les années viennent des Vallées Alpines passer l'hiver sous un ciel moins rude, le soin de ses nombreux troupeaux ne l'occupait guère. Personne ne le connaissait ; seulement on soupçonnait qu'il était venu de bien loin par delà le haut plateau de Colmars. Deux serviteurs qui surveillaient ses chèvres et ses brebis eussent été questionnés en vain. Taciturnes comme celui qui semblait leur maître, non par son costume, mais par le despotisme de ses manières, ils évitaient avec soin toute communication avec les habitans voisins qui savaient, je ne sais trop comment, que depuis peu ils étaient à son service, et que, l'année expirée, ils seraient remplacés par d'autres qui ne pourraient en apprendre davantage. Au reste, ce

pâtre était un homme pieux et remplissait avec exactitude ses devoirs de religion. Ce jour de sanctification qu'on accorde au repos et au plaisir, il le consacrait à de saintes méditations. La tête baissée sur sa poitrine et les mains jointes, il se tenait dans le coin le plus sombre de la chapelle du couvent, et mêlait sa voix grave aux voix argentines qui célébraient l'Éternel. On avait remarqué qu'il cherchait surtout à marier la sienne à celle de l'illustre Abbesse. Certes, cette conduite n'était pas celle d'un de ces esprits inquiets et audacieux qui ont fait pacte avec le noir génie du mal, comme quelques-uns étaient tentés de l'en accuser.

XXXIV.

Le pâtre jetant un dernier regard sur la cloche muette, descendit jusqu'au rivage, résolu d'attendre le lever de l'aurore; ou bien voulait-il essayer si le bruit monotone du flot

qui pousse le flot amènerait le sommeil réparateur qui souvent le fuyait sur sa couche solitaire. Rêveur, il s'était appuyé sur un vieux pin, jusque là respecté des tempêtes, et semblait absorbé par ses sombres idées, lorsque tout à coup il se voit enveloppé par des hommes armés : l'un d'eux s'avance pour le saisir : le pâtre, un moment surpris, se débarrasse de son manteau et prend lui-même une attitude offensive; un glaive large et tranchant des deux côtés brille dans sa main. En plein jour, un œil exercé aurait reconnu la lame trempée en Orient; il aurait jugé, par sa monture simple et massive, qu'il avait appartenu à l'un de ces preux chevaliers conquérans de la Palestine. Comment elle se trouvait en possession d'un pâtre, c'est vraiment ce que j'ignore. Quoi qu'il en soit l'arme terrible n'eut pas plutôt décrit dans l'ombre un cercle dont l'homicide éclat se répéta trois fois, que les assaillans reculèrent épouvantés; d'autres revinrent à la charge, et dirigèrent

vers la poitrine du robuste pasteur la pointe de leur hallebarde ; mais le fer grossier roule sur l'arène, coupé par l'acier supérieur, aussi facilement que la coignée du bûcheron entame et tranche les tendres branches du tilleul. — Il nous faut emmener ce Sarrasin, mort ou vif, s'écrie le chef qui se tenait loin des combattans, et qui paraissait vouloir s'assurer au moins un prisonnier. Le pâtre reconnaissant la méprise, laisse retomber le glaive prêt à se rougir du sang humain : ami, dit-il en pur provençal à celui dont il épargnait la vie, un chrétien peut seul pardonner à ta folle audace ; tes compagnons et toi semblez peu faits aux jeux de la guerre ; ceux que vous cherchez, et que vous êtes heureux de n'avoir point rencontrés, ne se sont montrés sur aucuns points du rivage : plaise à Dieu qu'ils n'y paraissent jamais! Après ce laconique avertissement donné au Viguier et à sa troupe, le pâtre ramasse son manteau, traverse le rang de ses nombreux ennemis, qui lui demandent

en vain des explications plus détaillées, et s'engage et se perd dans les sinuosités de la montagne.

XXXV.

Quarante jours s'étaient passés au couvent, plus longs et plus tristes que pour le reste du monde; car ils s'étaient passés en récriminations, en plaintes et en tardifs et inutiles repentirs. Derrière le cap Sicié, le soleil s'était couché plus coloré que de coutume. De larges bandes d'un rouge de sang se déchiraient dans l'atmosphère et laissaient passage comme à de langues de feu; le ciel offrait à coup sûr de sinistres présages; car s'il n'annonçait point malheur à tous les hommes, au moins le vieux matelot pouvait y découvrir pour le lendemain le pronostic d'un vent impétueux; aussi tous ceux qui à cette heure se trouvaient sur l'élément perfide, regardaient-ils, non sans inquiétude, la voile déjà usée, le mât qui

avait tenu bon contre plus d'un orage, mais dont l'existence ne pouvait être éternelle, et les flancs du vaisseau disjoints en plus d'un endroit. Ces soins occupaient sans doute aussi l'équipage de deux bâtimens qui, dans le lointain, semblaient deux mouettes légères glissant sur la surface de l'onde. Plus tard, alors que la baguette magique du génie de la nuit eut métamorphosé en objets fantastiques les nuages de l'horizon et les rochers de la côte, ces deux bâtimens, avec leurs blanches voiles, prirent la forme de deux spectres menaçans, qui lentement se promenaient sur le golfe, et vinrent s'arrêter immobiles et grandissants, en regard des gothiques croisées de l'Abbaye.

XXXVI.

Tenue éveillée par un effroyable pressentiment, l'abbesse parcourait à grands pas le riche appartement qu'on appelait sa cellule;

elle attendait avec impatience l'heure de matines, sa tête était brûlante, sa poitrine se soulevait avec peine ; elle veut respirer l'air pur des nuits ; mais, contre l'ordinaire, l'atmosphère est épaisse et humide ; au moment où, plus oppressée, elle se disposait à quitter l'immense fenêtre, deux chaloupes qui, poussées par la brise, nageaient silencieusement vers le rivage, attirent son attention. A travers les franges argentées de son voile de nuages, la lune projetait assez de clarté pour lui laisser distinguer d'épais turbans, des cimeterres nus, des piques et des haches ; les chaloupes abordent.... Elle compte.... Trente guerriers ont atteint la grève. Matines sonnent; ce ne sont plus les louanges du Seigneur qui vont monter vers le Ciel, mais des cris, des sanglots, des exclamations lamentables, des gémissemens étouffés, des grincemens de désespoir. C'est alors que les cloches s'ébranlent pour raconter de véritables terreurs, des angoisses qui ne sont pas feintes, et qui ne

doivent finir que pour être remplacées par la certitude du déshonneur et de la mort. Oui, les cloches s'ébranlent : Oui, les sons d'alarmes répétés de nouveau par celles du couvent voisin, traversent rapidement les airs: oui, dans la ville, les gardes de nuit les entendent; ils sont émus de la violence et de la continuité des battemens du marteau d'airain; ils courent, s'écrient, instruisent la population. Inutile avertissement, personne ne bouge. Enfin la voix de bronze a cessé de se faire entendre de l'Abbaye de Saint-Pierre; mais la sentinelle postée sur le donjon de la forteresse, prévient qu'un vaste incendie dévore le couvent.

XXXVII.

Quelles scènes d'horreur éclairait-elle cette flamme qui, dans le miroir vacillant des eaux, se répétait plus menaçante et plus vive! Du sein des deux vaisseaux s'élevaient des cris d'une joie digne de l'enfer : Allah Hou! Allah

Hou! et sur le tillac on voyait, à travers une
rougeâtre vapeur, les démons qui n'avaient
pu prendre part à la fête, s
dir et danser comme les sorci
Sabbat. Leurs farouches et avic
avaient à peine touché le sol,
vu se diriger vers les portes c
traînaient une énorme machine
massifs et lourds battans leur
Ébranlés de nouveau, ils cède
et leur laissent un libre passag
un torrent débordé, ni le lou
gerie, ni la hiène aux ongles
dans le cimetière, bondit de j
cadavre qu'elle vient de déterr
sons faibles. C'est pis que tout
des hommes avides d'or et de sa
vieillards, chargés de cultiver
l'Abbaye, leur opposent en va
tance qui ne fait qu'accroître
un moment ils ont parcouru le
loir, les cellules, les caves; les
filles, forcées dans les obsc... retraites

qu'elles s'étaient choisies, cherchent à fuir. Quelques-unes y parviennent, la plupart de-
ient la proie du féroce agresseur. Palpi-
s et étendues sur le sol, elles vivent
e. Patience! Demain on les retrouvera
es de honte et de désespoir. Oh! si les
s de celle-ci, qui tour à tour, se débat
plie, si ses larmes pouvaient, en sillon-
on visage, y laisser une trace corrosive
ilante qui la rendît hideuse aux yeux
usulman, combien peu elle regretterait
tard ses attraits qu'elle maudit aujour-
. Béatrix elle-même, poursuivie, s'est
iée au pied des autels d'un Dieu qu'elle
re..... et qui la repousse; elle espère
l'obscurité échapper.... Une main brû-
la saisit.

XXXVIII.

cri déchirant qu'elle a poussé, une
e de Maures, gorgés de vin et le regard
nmé, pénètrent dans le sanctuaire; les

misérables, tenant d'une main la torche incendiaire, et de l'autre le riche butin dont ils se sont chargés, laissent échapper un rire affreux en apercevant la pâle Béatrix, que pressait dans ses bras hideux un noir enfant des déserts de l'Afrique. Retrouvant des forces dans sa fureur et son effroi, l'infortunée créature se débarrasse des étreintes du monstre, et court se jeter aux genoux des Musulmans. Ceux-ci, surpris de la beauté de la céleste houri, remercient Mahomet de cette nouvelle faveur. L'Africain, tel doit être le tigre au temps de ses sauvages amours, l'Africain réclame sa proie, la saisit; le combat s'engage. Assailli par ses compagnons d'armes et de rapines, de sa hache il frappe et atteint les plus hardis, les autres reculent et se consultent. Le vainqueur soulève sa victime et l'emporte; mais à peine il a fait quelques pas, qu'il se sent arrêté par un bras plus vigoureux que le sien. Il n'a point eu le temps d'envisager son nouvel ennemi que déjà le froid de la mort glace son sang, et que son ame atroce

s'échappe par je ne sais laquelle des trois larges blessures qu'il a reçues coup sur coup. Un Chrétien se trouvait enfin en présence des élus du faux prophète.

XXXIX.

Eperdue et pantelante, la fille des Rois se penche et s'appuie sur son vengeur..... Un pâtre..... un grossier conducteur de troupeaux. Imposant dans son attitude, il attend les forbans qui fondent sur lui en poussant d'insolentes clameurs; plusieurs tombent à ses pieds, les autres appellent à l'aide; le pâtre embouche la conque marine suspendue à sa ceinture; un son rauque et prolongé ébranle la voûte, comme autrefois la trompe d'airain du Paladin Roland apprend à Roncevaux sa gloire et sa défaite. De nouveaux combattans apparaissent dans l'arène sacrée : d'un côté, des Sarrasins fatigués de carnage et qui, satisfaits de leurs captures, cherchent plutôt à regagner leurs navires qu'à tenter encore de

périlleux hasards; de l'autre, ce sont deux énormes chiens velus comme les ours des Alpes, leurs habituels adversaires; au son accoutumé de la conque, ils sont accourus vers leur maître qu'ils avaient hésité à suivre à travers d'épais tourbillons de flamme et de fumée.

XI.

C'était une chose merveilleuse que la manière dont ce pâtre maniait l'arme redoutable qu'il tirait de son fourreau pour la seconde fois. Soit qu'il attaquât, soit qu'il se défendît, je ne sais si dans un tournois, le meilleur chevalier de Provence, c'est dire du monde entier, eût déployé plus de force et d'adresse. Il a déposé son précieux fardeau dans l'angle d'un triple pilier, et libre dans ses mouvemens, il méprise le nombre, le trépas plane sur l'ennemi, le trépas certain, prompt, inévitable. Ses fidèles et loyaux compagnons s'élancent, la gueule ouverte, sur le guerrier assez

agile pour éviter le fer, et bientôt ses os broyés, ses chairs déchirées, son visage couvert de morsures et d'une sanglante écume, ne laissent plus voir sur le sol qu'un méconnaissable cadavre. Cependant l'un des deux, frappé d'un coup mortel, se débat contre son sort, se roule avec rage, et sentant sa fin prochaine, se traîne aux pieds de son maître, auquel il adresse son dernier regard. Le pâtre a distingué le meurtrier..... Le noble animal est vengé.

XLI.

Quelques branches enflammées du pin résineux éparses çà et là sur les dalles du chœur, achèvent de se consumer, et ne répandent plus sur la tragique scène qu'une incertaine clarté. Du milieu des mourans, un Sarrasin se lève; il rampe dans l'ombre, il approche, il épie un instant favorable. Par un coup heureux, l'héroïque pasteur venait de décider la victoire; les lâches tournaient la tête, ils franchissaient le

seuil de la porte; le vainqueur les poursuit, il lève le bras..... Pour la dernière fois..... Au moins les ennemis de Dieu ne l'auront vu ni chanceler, ni pâlir, ni tomber; il est étendu sur la froide pierre; son sang s'écoule à flots pressés; le Musulman qui l'a frappé, a épuisé toutes ses forces. Il meurt non loin de sa victime avec la hideuse expression de la haine satisfaite.

XLII.

Béatrix avait suivi des yeux les pas de l'assassin : sa rapide pensée avait prévu la fatale catastrophe; elle eût voulu voler au secours de son protecteur, une puissance invincible la retenait à sa place; elle eût voulu s'écrier, elle se trouvait muette. Ainsi, dans un sommeil pénible nous nous croyons poursuivis, et nous sommes forcés de nous arrêter; nous voulons élever la voix, et de notre poitrine ne s'échappent aucuns sons. Une main aveugle a conduit le poignard. Le pâtre atteint d'un coup mor-

tel, le charme s'est rompu. Béatrix court .... il est trop tard. Il est vrai que le cœur bat encore, que les yeux se sont ouverts, que la bouche a murmuré; quoi? un touchant adieu... non; des paroles plus mystérieuses, des paroles que l'abbesse n'a jamais répétées. A genoux auprès du mourant, elle implore le ciel en faveur de l'ami qu'il a daigné lui susciter; et cependant le râle qui l'effrayait et qui vient de cesser, aurait dû l'avertir que toutes prières et tous soins étaient désormais inutiles. Le pâtre est là gissant sur le sol. Ce chien haletant qui léchait ses pieds, ses mains et son froid visage, ne s'y est point trompé; son hurlement aigu et prolongé, c'est l'expression de l'instinct : il sait que son maître n'est plus.

XLIII.

D'Arcussia, malgré son grand âge, était monté jusqu'aux derniers degrés de la plus haute tour, pour s'assurer si l'Abbaye était

en effet la proie des flammes. Pénétré de cette affreuse vérité, un long et pénible combat s'était livré dans son ame, entre son amour-propre offensé et tout ce que le cœur de l'homme renferme de grand et de généreux. Enfin, il se décida à rassembler, non les habitans qui ne l'auraient pas suivi, mais les gens de sa maison et peu d'amis, car la plupart le blâmaient de ce qu'ils osèrent appeler sa faiblesse. Faiblesse! Grands Dieux! L'oubli des injures; la plus touchante et la plus difficile des vertus du christianisme. Il arrive; deux navires levaient l'ancre; il put entendre encore les cris perçans qu'envoyaient pour adieux au rivage de la patrie tant de femmes désolées qui ne devaient plus le revoir. Toutefois un spectacle plus douloureux vint frapper la vue du vieux chevalier, alors qu'avec l'aide des siens, il eut arrêté les ravages du feu, et qu'il fut parvenu dans ce funèbre jardin qu'entourent les portiques du cloître, et dont la croix de fer et les noirs cyprès, plantés çà et là,

indiquent assez la destination. L'abbesse d'Almanare, debout devant un corps souillé de poussière et de sang, et récitant à voix basse les Prières des Morts, deux hommes, vêtus de l'étoffe brune et grossière des montagnards, creusaient une fosse devant laquelle se tenait, la tête basse, l'animal ami de nos foyers. Sans se détourner de sa pieuse occupation, de sa main droite l'abbesse fit au Consul et à sa suite le signe imposant de ne point l'interrompre.

XLIV.

Les serviteurs fidèles placèrent avec précaution le corps du maître dans la tombe; et au moment où ils se disposaient à répandre sur lui la sainte terre, l'abbesse prononça ces mots d'une voix lente et solennelle : « Homme noble » et généreux, j'ai rempli ta dernière volonté; » celle dont tu sauvas l'honneur et la vie t'a » enveloppé d'un linceul arrosé de ses larmes. » Comme tu l'as demandé, et comme je l'ai

» promis dans un moment où rien ne s'oublie,
» les prières d'une femme coupable et repen-
» tante accompagneront ta grande ame au
» séjour éternel. Si ton existence fut humble,
» c'est que telle tu l'avais choisie. En traçant
» le livre de ta destinée, tu méprisas les gloires
» humaines et tu pouvais prétendre à toutes.
» Quel Monarque n'eût été fier de te compter
» dans les rangs de son armée? Quelle femme
» n'eût été orgueilleuse de te voir porter ses
» couleurs? Meurs donc tout entier puisque
» tu l'as voulu; un seul être sur la terre conser-
» vera le secret de ta vie et de ta mort ». Et elle tomba affaissée sur l'humide gazon. Ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à entraîner loin de son cloître la malheureuse abbesse, et elle ne consentit à suivre le bon et compâtissant chevalier, que lorsqu'elle aurait acquis quelque certitude sur le sort de ses tristes compagnes.

XLV.

A la pointe du jour, on vit errer ça et là,

dans la montagne, celles de ces timides vierges qui avaient su échapper à l'effroyable sort qui les attendait dans les murs du couvent. On courut vers elles; d'abord elles se mirent à fuir, mais appelées par des voix amies, elles revinrent sur leurs pas, et, au nombre de cinq, elles allèrent se ranger autour de leur abbesse; deux autres qui s'étaient tenues cachées jusqu'à ce moment, sortirent du milieu des ruines. Leurs longs voiles noirs couvraient leurs figures; des sanglots étouffés s'échappaient de leur poitrine qu'agitait un frisson convulsif; celles-là se tinrent loin de leurs chastes sœurs.... Une dernière s'avança vers la triste assemblée. Ce que plusieurs d'entre elles avaient souhaité, elle avait eu le courage de le mettre à exécution; sa main hardie avait porté sur elle-même un fer tranchant. Sans nez! sans joues! sans lèvres! Ce n'était plus une femme.... c'était un éternel objet d'horreur et d'admiration. Non plus que les autres, elle n'adressa de reproches à Béatrix. Elles se retrouvèrent sept,

et pouvaient encore former une communauté unie par le malheur et la religion. Sous la conduite de D'Arcussia, elles se mirent en marche pour la ville : certains, à l'humeur vindicative, s'apprêtaient à leur adresser de grossières et indécentes railleries; mais il y avait dans la physionomie des religieuses tant de douleur et tant de résignation, que chacun se sentit ému jusqu'au fond de l'ame. Au sein de cette population, dont elles s'étaient jouées, personne ne se leva pour les accuser et leur jeter la première pierre; et cependant elles eurent à traverser toute la ville pour se rendre chez de saintes filles d'un autre Ordre qui, sur la montagne voisine, leur offraient un sûr asile, et leur promettaient un touchant accueil.

XLVI.

Durant son séjour dans ce lieu désert, Béatrix ne prononça pas une parole. Elle avait donné l'ordre d'acheter dans la ville un vaste

emplacement pour y bâtir un nouveau Monastère; sa volonté fut faite. Elle puisa dans les trésors de sa famille les sommes énormes qu'exigeait l'érection du pieux édifice. Dès qu'il fut achevé, elle s'y rendit suivie de ses compagnes. Hélas! ce n'était plus l'abbesse si vaine et si légère. Sur elle, le malheur avait étendu sa main, qui fane et qui dessèche; un mal secret la minait sourdement; ses yeux encore brillans ne jetaient plus qu'un trompeur éclat; des mots sans suite, des phrases sans idées eussent annoncé un esprit égaré, si les sœurs ne lui eussent vu suivre exactement une voie de piété et de sanctification. Un soir, on la trouva sur la plus élevée des trois terrasses qui forment le jardin actuel de l'Abbaye, dans l'attitude du plus profond recueillement; elle était assise sur un banc de pierre, lieu de prédilection. De ce point, on découvre la plage et l'on peut deviner la place qu'occupait l'ancien couvent. Sa tête s'appuyait sur ses genoux, ses mains pressaient son cœur; puis, quand

on s'approcha d'elle, machinalement sa tête se releva, ses mains se contractèrent, ses yeux se tournèrent vers le Ciel, et reportés vers la terre, ils y restèrent attachés....., et elle ne se réveilla plus.

XLVII.

Plus d'un siècle après, Sicarde de Valbelle, vingt et unième Abbesse des Bénédictines d'Hyères, faisant réparer ou reconstruire ce monastère, dont les ruines récentes attristent les regards, il arriva qu'on fut obligé de déplacer plusieurs tombes, et d'en exhumer les tranquilles habitans. La dernière de toutes, que couvrait une pierre plus pesante, attira l'attention des travailleurs. On y lut ces mots à demi effacés: *Béatrix de Baux. Pleurez sur moi, priez pour moi.* — La pierre massive résista aux efforts des hommes, comme si une puissance supérieure l'eût scellée pour l'éternité; mais elle fut brisée dans les tentatives faites pour la soulever. O surprise! Le blanc

linceul couvrait une morte que n'avait point flétri le temps, que n'avaient point rongé les vers; son visage était empreint du caractère d'une incomparable douleur; sa bouche entr'ouverte semblait exhaler un soupir; ses mains avaient été jointes, un lien brisé en donnait la certitude; et cependant la droite, posée sur son sein, n'avait point laissé échapper une boucle de noirs cheveux, peut-être ceux d'un père mort avant l'âge, ou ceux d'un frère qu'elle avait beaucoup aimé. Sa main gauche fixait sur sa poitrine la croix d'or suspendue à son col. Les nobles filles de saint Benoît accoururent et osèrent contempler un moment le froid cadavre; puis entre elles, il fut décidé qu'il ne pouvait appartenir qu'à une sainte. Or, le peuple se rappelant la tradition, put assigner une autre cause au surprenant phénomène; il dit, et je suis tenté de penser comme lui; il dit, et il se trompe rarement; il dit que l'ame de la pécheresse, condamnée à errer toutes les nuits sur la terre,

se trouve obligée de reprendre, pendant le jour, son enveloppe mortelle, qui ranimée sans cesse par le flambeau de la vie, doit se conserver intacte jusqu'au pardon de Dieu. S'il en est ainsi, bonnes ames qui avez pleuré sur elle, pour elle priez quelquefois.

NOTES.

1. *Sur les ruines d'une cité romaine.* — Il paraît aujourd'hui prouvé par suite des savantes et judicieuses recherches, de mon excellent ami M. Toulouzan, que ces ruines sont celles de Pomponiana, lieu de station pour les galères romaines, cité dans l'itinéraire d'Antonin. M. Victor E. est celui à qui l'on doit cette importante découverte, et tous les jours elle acquiert un plus haut degré de certitude. Le voyageur y rencontre à chaque pas des débris de poterie grossière, de tuiles, d'amphores, d'urnes cinéraires; des médailles en assez grand nombre, et même quelques figurines en bronze y ont été trouvées il y a peu d'années. Au reste des fouilles que la nature du sol rendraient peu coûteuses, mais qui demanderaient à être suivies avec intelligence et assiduité, mettant bientôt au jour des monumens enfouis depuis des siècles, éclairciraient promptement la question et dédommageraient sans doute amplement les personnes qui se livreraient à ces travaux. Quant à la certitude de la position géographique de Pomponiana, le lecteur, s'il désire plus de détails qu'une simple assertion de ma part, peut consulter avec fruit, l'article inséré sur ce sujet par M. Toulouzan, dans un des premiers numéros de *l'ami du bien.*

2. *Fière de ce qu'un sang royal coulait dans ses veines.* — La famille de Baux ou Balbs était l'une des plus illustres de Provence, et ce fut sans contredit la plus riche et la plus puissante. Outre leurs droits contestés à la souveraineté du pays, comme descendans par Estevenette, de Gilbert comte de Provence, de la race des Bozons, rois d'Arles, les princes de Baux possédaient soixante-dix-neuf villes ou villages, sans compter la majeure partie de la vicomté de Marseille. Raymond de Baux, l'un d'eux, aliéna sa portion qui lui venait du fait de sa femme Adelazie, en faveur de la communauté de cette ville,

qui la lui paya en raison de ses besoins. D'autre part, je crois ne pas me tromper en rappelant que ce fut par l'alliance d'un prince de cette famille avec Tiburge, héritière des titres et des biens de Guillaume au court nez ou plutôt au cornet, que la principauté d'Orange vint en leur possession. L'on voit en 1226 un Guilhem de Baux, surnommé Delcournai, installé roi d'Arles et de Vienne par l'empereur Frédéric-Second, et plus tard un autre Guillaume de Baux, prince d'Orange, rendre hommage à Charles d'Anjou. On sait que les chefs de cette noble maison jouissaient du privilége de marcher enseignes déployées depuis les Alpes jusqu'au Rhône, et depuis l'Isère jusqu'aux plages de la Méditerranée, ils possédaient en outre le droit de faire battre monnaie à leurs coins et armes, droit qui leur fut reconnu par Louis XI, acheteur de la souveraineté.

3. *Elle aimait à se faire redire pourquoi l'étoile à seize raies d'argent brillait dans ses armes.* — Ici s'élève une difficulté que je prendrai la liberté de résoudre à l'avantage de mon héroïne, il s'agit de savoir si cette étoile projette seize rayons ou seulement douze. On voit que la question est importante, de Maynier dans son histoire de la principale noblesse de Provence penche pour la seconde opinion, mais Nostradamus, Louvet, Bouche, etc., accordent une comète à seize rayons. Il y aurait bien encore ici matière à une petite contestation qui ferait tressaillir d'aise les d'Hosier de nos jours, car enfin une comète n'est point une étoile et vice versa, on voit quel parti on aurait pu tirer d'une pareille question dans le siècle passé. Au reste pour ne point soulever une polémique dans laquelle je serais certainement battu, je déclare croire fermement aux seize rayons et reconnais, 1.° que la généalogie de l'antique famille de Baux fabriquée par Joseph de la Pise et confirmée par Pavillon, est établie sur des bases certaines; 2.° que les Baux descendent de Balthasar, roi des Indes, descendance qui en vaut bien une autre et qui ne pourrait trouver de contradicteurs que parmi quelques *ghataka* généalogistes des nobles familles de l'Inde; et à coup sûr ces importans personnages qui sont en outre entremetteurs d'unions conjugales sont trop occupés pour me lire, ou pour feuilleter les gros livres des auteurs que je viens de citer et dont je ne suis que l'humble copiste.

4. *Ce fut un magnifique spectacle en la ville d'Aix que celui de cette imposante cérémonie.* — Cœsar de Nostradamus donne quelque part une liste des nobles religieuses renfermées au 14.e siècle dans le monastère de Notre-Dame de Nazareth. On y trouve le nom de Béatrix de Baux, ce ne peut être en vérité que notre héroïne.

5. *Sept fois elle fit le signe de la croix du Sauveur, neuf fois elle humilia son front dans la poussière.* — Il n'y a qu'une voix parmi les historiens sur l'importance qu'attachait la famille de Baux aux nombres sept et neuf. C'est même pour cette raison, disent-ils, qu'elle ne voulût posséder que soixante-dix-neuf villes, bien qu'elle eût eue l'occasion et la possibilité d'en acquérir un plus grand nombre. Si le fait était vrai, ce serait chose curieuse de voir la superstition l'emporter sur les vues ambitieuses des princes de Baux; mais les traditions sont souvent plus vraies que les historiens et dans le cours de chaque siècle, elles nous représentent cette puissante et orgueilleuse maison, fomentant au-dedans la guerre civile pour établir ses droits à la couronne, et au-dehors acceptant de la munificence royale force terre et villes en Italie et au royaume de Naples. Or quand les titres et diplômes viennent à l'appui des traditions, il n'y a rien à dire, sinon que l'idée de l'influence mystérieuse des nombres sur la destinée des hommes est tout à fait poétique et que l'auteur a bien fait de s'en emparer.

6. *Et d'ailleurs à cette remarquable époque, ce n'était pas tout à fait une triste existence que celle menée par les nones.* — On n'attend pas de moi, j'espère, que j'entre ici dans plus de détails sur les scandales de la vie intérieure de certaines communautés religieuses; ceux qui sont curieux de ces sortes de lectures, peuvent, entre autres documens, recourir aux actes des Synodes provinciaux des 12.e, 13.e et 14.e siècles, ils y verront quels étranges abus s'étaient introduits dans les cloîtres et combien il fallait qu'ils y fussent enracinés, puisque pour parvenir en partie, à leur extirpation, il ne fallut rien moins que la commotion violente donnée par la réforme que prêchèrent avec une si juste ardeur Zuingle, Luther et Calvin.

7. *Voilà qu'une noble abbesse vint à quitter la maison terrestre de Saint Pierre, etc. etc.* — Le monastère de Saint Pierre d'Almanare appartenait primitivement aux bénédictins et fut occupé par des religieux de cet ordre jusqu'en 1220. A cette époque le pape Honorius III, instruit du relâchement qui s'y était introduit et jugeant que le mal était trop étendu pour que de simples monitoires pussent y remédier, chargea Conrad, évêque de Porto, de leur faire connaître la sentence qui supprimait leur maison. Les moines furent sécularisés ou dispersés dans d'autres communautés, et peu de temps après on accorda le couvent et les biens qui en dépendaient aux religieuses de Saint-Pons de Gémenos, qui suivaient aussi la règle de Saint-Benoît.

8. *D'énormes quartiers d'une lave dure, noire et scoriée, qui s'étaient séparés de la masse volcanique sur laquelle est bâti Evenos.* — Papon avance à tort qu'Evenos est le cratère d'un ancien volcan, cette masse de laves est une coulée qui vient de beaucoup plus loin; elle repose sur un calcaire à gryphites. Le minéralogiste peut trouver dans les souflures de certains blocs qui se sont arrêtés sur le flanc de la montagne, des Cristaux ou des Concrétions de *Wollastonite*. M. A. de Buch a aussi indiqué la dolomie dans cette contrée. Cette substance composée de magnésie carbonatée intimement unie à la chaux carbonatée se rencontre sur le versant méridionnal un peu au-dessous des blocs de lave. Quant au calcaire qui forme la base de la montagne, il contient des bélemnites, des térébratules et des huîtres. Ce sont à peu près là les seuls fossiles déterminables qu'on puisse se flatter d'y ramasser. Le château d'Evenos, dont les plus anciennes murailles (d'après le caractère apparent de leur construction) remontent à une époque fort reculée, est presque entièrement bâti avec ces pierres volcaniques sur lesquelles reposent ses fondations; de la profondeur des vaux d'Ollioules l'œil du voyageur se porte avec inquiétude et curiosité sur ce noir édifice, qui dans les temps anciens défendaient ces thermopyles provençales, et qui pour cette raison eut à soutenir nombre de siéges. L'un des derniers et des plus mémorables eut lieu en 1567. Lesdiguières après avoir fait jouer inutilement son artillerie pendant plusieurs jours abandonna le projet de s'en emparer et se retira, non sans perte, dans le Dauphiné, que menaçait le duc de Nemours. Aujourd'hui cette forteresse que sa position rendait presque

imprenable, n'offre plus que de vastes ruines. La commune d'Evenos elle-même, jadis plus importante, ne compte guère qu'une population de sept cents habitans répandus ça et là sur un vaste territoire, mais aride, pierreux et coupé par épouvantables ravins. On y récolte un peu de vin, d'huile, de figues et surtout d'amandes renommées. Plus heureuse pourtant dans sa pauvreté que beaucoup de villages du Var, elle possède une école publique, ouverte et tenue par un brave officier de l'ancienne armée, dont l'Etat a cru récompenser les longs services et les nombreuses blessures par une modique pension de cinq cents francs, retraite un peu moindre que celles accordées à tel ou tel garçon de bureau du ministère des affaires étrangères ou de la direction des contributions indirectes.

9. *Toulon, non moins fière alors qu'elle ne l'est aujourd'hui de son port et de ses arsenaux.* — Quoiqu'en dise le poéte, que j'aime mieux supposer un peu partial plutôt que mal instruit, Toulon ne commença à prendre de l'importance réelle que vers le 15.e siècle. Il est vrai d'ajouter qu'au contraire de beaucoup de villes du même pays, elle s'accrut rapidement à dater du jour où la Provence rentra sous la domination de nos rois. Plus qu'eux tous, Louis XIV comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de son admirable position et ce monarque se plut à l'agrandir et à la fortifier avec une magnificence dont ses successeurs recueillent les fruits. Cette ville est aujourd'hui l'une des plus belles et des plus fortes places de l'Europe et notre plus sûr rempart contre les entreprises militaires qui menaceraient nos côtes méridionales ainsi que notre commerce dans le Levant; mais ce n'était pas une raison pour lui accorder une existence de 17 à 18 siècles antérieure à sa fondation réelle. C'est ce qu'a prétendu faire M. l'abbé V. dans un ouvrage qui vient de nous tomber entre les mains, et qui, s'il faut ici le dire, nous a paru faible sous le rapport de la saine critique en matière d'antiquité. Nous croyons devoir renvoyer l'auteur à l'étude du traité des preuves et du dictionnaire de diplomatique de Dom de Vaines. M. Zenon-Pons, archœologue distingué, n'a cru pouvoir mieux répondre à cette brochure évidemment dirigée contre lui, qu'en faisant réimprimer sa piquante et ingénieuse notice intitulée *Recherches sur l'Origine de Toulon.*

10. *On avait voulu lui faire éviter la rencontre des gens de guerre grossiers et insolens, qui dans ces temps de trouble, etc.* — L'auteur veut sans doute parler des partisans et des soldats de Raymond de Turenne, qui occupèrent le fort de Breganson, situé à deux lieues d'Hyères et bâti sur un rocher escarpé que baigne de tous côtés la mer. Or si l'on veut savoir à quelle espèce de gens il servait de repaire et quel genre de danger pouvait courir la jeune abbesse, qu'on lise le passage suivant extrait de Nostradamus : « S'accompagna Raymond, « de tous les forussits, criminels et bannis du pays, formant « une gendarmerie composée des faux monnoyeurs, enchan- « teurs, empoisonneurs, vagabonds, ribleurs, batteurs de « pavés et telle canaille de gens prévenus de justice : lesquels « étant entrés en Provence, occupèrent par force presque toutes « les marches et les places plus fortes et tenables; exerçant « des actes horribles et de sanglantes cruautés contre tous sexes « et conditions de personnes : voire estant tellement desnaturé, « sanguinaires et barbares, qu'ils abattaient et desmolissaient « temples, maisons sacrées et monastères, saccageaient villes « et cités, fondaient édifices et habitations champêtres, rasaient « tours et forteresses, rez pied, rez terre, passant tout au fil « de l'épée et mettant tout à feu et à sang. »

(Nostradamus, 5.e partie, page 501).

11. *Et après de longs détours ils arrivèrent au pied du rocher sur lequel est bâti l'ancien château d'Hyères.* — En disant que la forteresse qui domine Hyères date du 7.e ou 8.e siècle, je ne prétends pas combattre l'opinion qui assigne à cette ville une ancienneté dont malheureusement on ne fournit pas assez de preuves. Mais si les Phocéens établirent en ces lieux une de leurs colonies; si cette cité devint assez importante pour être mentionnée par les plus anciens géographes sous le nom d'Olbia, comment se fait-il qu'on n'y rencontre pas comme à Antibes, à Nice, etc. etc., un plus grand nombre de médailles greques et marseillaises; j'ai vu seulement deux de ces dernières trouvées à Porquerolles. M. V. E. en possédait aussi deux autres qu'il assurait être le fruit de ses recherches et des fouilles qu'il avait entreprises dans le haut de la ville. Quatre médailles et quelques tombeaux, ouvrage des romains du bas-empire ne suffisent pas pour établir un fait; c'est-à-dire qu'Hyères est l'antique Olbia. J'attendrai donc que la chose soit mieux et plus anthentiquement prouvée et je ne parlerai que de la cité

des temps modernes. Sa position, la richesse de son sol, l'importance qu'attachèrent à sa possession les divers souverains de la Provence, tout lui assigne un rang distingué dans la géographie historique du moyen âge. Ce n'est guère que dans le douzième siècle que l'on rencontre dans les chartes et diplômes le nom de la ville ou plutôt du château d'Hyères; *Nobile castrum arœarum.* Hyères, son territoire et ses îles faisaient alors partie de la vicomté de Marseille et furent donnés en appanage dans l'année 1140 à la maison de Foz, qui les posséda en toute souveraineté et les défendit même contre les armes et les prétentions des princes de Barcelonne. En 1192, les troupes d'Ildephons I, comte de Provence, s'étant emparées du château sous je ne sais quel prétexte d'alliance et d'amitié; Amelin de Foz, Foz ou Fossis, surnommé le Grand Marquis, prévenu par de fidèles sujets de cet évènement imprévu, quitte Marseille, lieu habituel de sa résidence, ramasse à la hâte quelques troupes, et favorisé par les habitans d'Hyères qui se lèvent en sa faveur, accourt et met le siége devant la forteresse. De son côté le comte de Provence vole au secours des siens enfermés dans la place : il présente la bataille, est vaincu et se voit obligé de fuir devant un sujet; le château capitule et Amelin rentre dans ses droits et possessions. Ses enfans en surent jouir jusqu'en 1257, où après un siège de cinq mois et de nombreux assauts, ils furent obligés d'en venir à un accommodement avec Charles d'Anjou.

Ce prince, par traité du 15 octobre de la même année, leur concéda en échange de la ville et du château, plusieurs terres estimées à la valeur de dix mille sols royaux. Ce fut ainsi que Bormes, Lamole, Collobrières, Laverne, Cavalaire, Pierrefeu, le Canet, Claret, Curban, etc. etc., devinrent propriétés de Roger et Bertrand de Fos et de Mabile leur sœur, et que depuis lors Hyères appartint réellement à la couronne de Provence. Cependant on voit encore dans l'histoire certains noms suivis des titres de seigneurs et co-seigneurs d'Hyères; il faut croire qu'ils étaient purement honorifiques. Tout le monde sait que St. Louis débarqua dans cette ville à son retour de la terre Sainte. La tradition veut, et ici la tradition a tort, que le pieux et sage monarque ne trouva rien de mieux pour se distraire et se reposer, que de se faire agréger au tiers ordre de St. François. Cette erreur repose sur l'identité du nom des deux Saints Louis, celui qui prit le titre de cordelier et qui fut élevé par un moine de cet ordre, n'est autre que St. Louis évêque, né à Brignolles et mort je crois dans la même ville en 1297, à l'âge de vingt-trois ans. Retournant

au fait d'Hyères comme dirait un ancien historien, je ferai remarquer que cette ville suivit toujours la fortune de Marseille et que dans la longue suite des guerres civiles et religieuses qui désolèrent la Provence, elle embrassa aussi le même parti. Nous voyons ses habitans, généreux et humains dans le mémorable procès des Templiers, fidèles et dévoués à la cause du faible et de l'opprimé, dans la sanglante querelle qui s'éleva entre la reine Marie et Charles de Duras, ennemis du désordre et de l'anarchie au temps de Raymond de Turenne, faibles et irrésolus pendant l'invasion de Charles-Quint, ardens ligueurs sous Henri III et Henri IV, et enfin sous Louis XIV soumis et disposés à laisser raser leurs remparts; car ce fut seulement à l'époque du règne de ce prince, qu'on procéda à cette démolition. Je viens de retracer en peu de mots l'histoire politique d'Hyères. Le lecteur, s'il veut plus de détails sur cette cité, les trouvera épars dans Nostradamus, Gaufredy, Louvet, Bouche et Papon.

12. *Hyères, qui jadis appartint à des princes de la maison de Baux.* -- « Il se trouve, dit Nostradamus, une vieille pan-« carte portant encore ces mêmes enseignes. -- Vaccant l'em-« pire (par suite de l'excommunication de l'empereur Frédéric « II), avec le scel de plomb y pendant des seigneurs de la ville « d'Hyères, du surnom de Fossis, race très-noble et très-« puissante de Provence, où était bossé d'une part un lion issant « avec ces paroles en lettres gothiques *sigillum dominorum*, « et de l'autre la comète à 16 rayons des princes de Baux, parce « que ceux de cette tant illustre maison étaient seigneurs de « Fos, avec ces autres mots en mêmes caractères : *de Arœis*, « qui est autant à dire comme le cachet des seigneurs d'Hyères. »

13. *Que pendant le règne du soleil ce lac paisible d'ou s'élevait, etc. etc., n'était plus qu'un marais empesté.* -- Qu'on se garde bien de croire que les choses et les lieux soient restés *in statu quo*. Ce lac, aujourd'hui desséché, offre à l'œil du voyageur un immense terrain couvert de riches moissons ou de vertes prairies. Les fièvres endemiques ont disparu et avec elles, les oiseaux aquatiques aux plumages variés, etc. Toute fois un autre étang en communication avec les eaux de la mer subsiste encore; mais ses eaux ne laissent point échapper comme celles de l'ancien lac, d'exhalaisons insalubres, et le terroir d'Hyères, *ce parterre dans lequel la bouquetière Glycera se perdrait en voyant une si grande abondance de fleurs*, pour

me servir des expressions d'enthousiasme d'un vieil historien, le terroir d'Hyères est à présent aussi sain à habiter pendant l'été que son séjour est doux et favorable pendant l'hyver. Fodéré, professeur de médecine à la faculté de Strasbourg et qui avait pendant plusieurs années exercé sa noble profession à Nice, s'exprime de la manière suivante dans son livre intitulé : *Voyage aux Alpes Maritimes.*

« La ville d'Hyères, qui est éloignée de la mer d'une lieue, « pourrait sous certains rapports obtenir la préférence (des « Phtysiques), et paraîtrait même être un peu plus chaude en « hyver et moins exposée que celle de Nice aux variations brus- « ques de la température » ; et plus bas il continue : « ainsi que « dans tous les climats où la chaleur favorise la transpiration, « les habitans d'Hyères ne sont sujets ni à la goutte, ni aux « rhumatismes, ni à l'asthme, et les étrangers qui sont attaqués « de ces maladies et qui viennent y passer l'hyver, sont presque « sûrs, de même que sur le littoral des Alpes-Maritimes, d'y « éprouver un grand soulagement. L'absence des pluies et des « brouillards et l'exercice qu'on peut faire tous les jours dans « cette saison au milieu d'une belle végétation, rendent cer- « tainement ce séjour très-recommandable ». J'ai cru devoir mettre sous les yeux du public ces paroles remarquables d'un illustre médecin, non pour favoriser une sotte rivalité, ni jeter du discrédit sur le séjour de Nice, mais pour répondre aux allégations sans preuves de certain professeur de la faculté de Paris qui, dit-on, sans jamais avoir vu ni étudié les lieux, recommande aux élèves qui suivent son cours d'Higiène, de bien se garder d'envoyer leurs malades à Hyères. »

Qu'on me pardonne cette digression, qui intéresse une classe si nombreuse d'individus et qu'on me permette de revenir au sujet de la note, en ajoutant que l'on doit ce bienfait du dessèchement des marais aux soins et aux travaux constans de MM. Louis Aurran et d'Ivernois, citoyens recommandables, que nulles faveurs n'ont récompensé, et qui méritaient par le seul fait de leur entreprise, une honorable distinction ; mais en général dans notre siècle de philantropie, on distribue honneurs et cordons à ceux dont le métier est de tuer les hommes, et non à ceux dont les efforts tendent à les conserver.

14. *La chapelle dédiée à la mère du Sauveur.* — Ce pieux monument, sous l'invocation de Notre-Dame de Consolation, est d'un temps assez reculé; mais il a été tant de fois restauré, qu'il est impossible d'assigner, d'après le caractère

de son architecture, l'époque précise où il a été fondé. Il se compose de trois nefs que tapissent des *ex voto* de toute espèce; au-dessus du maître-autel se trouve un tableau qu'on attribue au Puget, car c'est l'usage en Provence de mettre sur le compte de ce laborieux artiste, tous les objets de peinture ou de sculpture qui décorent les plus pauvres églises de village. Quoi qu'il en soit ce tableau, qui représente une assomption, tout médiocre qu'il est, faillit occasionner une plaisante querelle entre les habitans et des ennemis victorieux. En 1707, lors du siége de Toulon, par le duc de Savoie et l'armée commandée par le prince Eugène, il fut pris et porté à bord du vaisseau amiral de la flotte anglaise qui croisait dans la rade. Le peuple fit grand bruit, les consuls réclamèrent, le commodore se fâcha, de plus hautes autorités intervinrent et l'on restitua le tableau probablement quand on s'aperçut qu'il ne valait pas grand chose. Surcharger d'ornemens la statue en bois qui représente la Vierge, est encore le but des offrandes religieuses des habitans de la campagne. Autrefois le chevalier Thomas de Châteauneuf, bailli de l'ordre de Malte, mort à un âge fort avancé, eut l'idée bizarre de lui faire présent de sa grande croix de l'ordre, enrichi de diamans. On accepta, au nom de la Vierge, comme on peut bien le croire, et l'on ne manquait pas d'en parer la sainte image les jours de cérémonie, où on la promenait avec pompe couverte de vêtemens brodés en or et en argent, portant boucles d'oreilles et bagues au doigt. Avant la révolution l'ermite de Notre-Dame guérissait les écrouelles. Je ne sache pas que l'ermite actuel possède le même pouvoir.

L'INVASION

DE

CHARLES-QUINT.

Poème-Nouvelle.

L'INVASION

DE

CHARLES-QUINT.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHATEAU DE CARCES.

I.

Pélerin, bon pélerin, qui venez de Notre-Dame des Anges[1], par grace arrêtez vos pas, et prenez place à nos côtés, sous ce pin séculaire; à l'heure de midi ce sont bonnes choses à rencontrer, qu'un morceau de venaison, un pain de pur froment et un large flacon contenant un vin généreux. Eh quoi! ne nous direz-

vous pas si la mère de Dieu est toujours favorable à notre belle Provence, promet-elle d'abondantes moissons, annonce-t-elle de riches vendanges, avez-vous été assez favorisé pour que d'un signe de tête elle accueillit et vos prières et vos offrandes ?

II.

Et le pélerin sans répondre à l'invitation hospitalière. — « L'aigle a poussé un long cri » de douleur sur la montagne de Pignans, car » le pâtre a renversé son aire. La source sainte » s'est tarie, l'incendie a dévoré le bois sacré, » le loup en hurlant a quitté sa retraite, il » est descendu dans la plaine; mille tempêtes » enveloppées de nuages effrayants ont plané » sur la croupe des plus basses collines, au » milieu de l'obscure chapelle, un dernier » rayon du jour pur des cieux a permis au » pélerin de contempler l'image de la vierge, » mais il l'a trouvée triste et sévère ».

III.

Pélerin, bon pélerin, qui venez de Notre Dame des Anges, sauriez-vous dire, si comme au jour de ses saintes douleurs, la mère de Dieu a pleuré des larmes de sang, si sa bouche entr'ouverte laissait échapper des sanglots, si ses genoux fléchissaient, si ses mains étaient jointes comme pour implorer le sauveur? Il y a déjà bien des années, pareil avertissement vint d'en haut, nul n'en voulut tenir compte, nul ne songea à de saintes expiations, et d'effroyables malheurs pesèrent sur nos heureuses contrées : le frère s'arma contre le frère, l'ami frappa l'ami, l'époux s'est séparé de l'épouse, la mère a maudit son fils.

IV.

Voyageur, répondit l'homme de Dieu à celui qui l'interrogeait et qui, parmi les autres, semblait un éminent personnage, voyageur,

j'ai vu ce que tes pères ont vu ! Retourne au sein de ta famille, réunis tes enfans et défends-les comme l'aigle défend ses aiglons, mets en lieu sûr, l'or et l'argent acquis par tant d'années de travaux, et les riches joyaux de ta noble femme et de ses filles, car un hôte dangereux est déjà sur le seuil de ta porte et ce que tu lui refuseras il le saura prendre, et ce qu'il aura pris, ami voyageur, ne te sera jamais restitué.

V.

Et le pélerin passa rapidement près du voyageur qui s'était levé pour lui rendre honneur. Et passant près de lui, il étendit sa main vers l'Orient, posa un doigt sur son front, comme pour l'avertir de ne point oublier son mystérieux avertissement, salua en inclinant sa tête chauve et passa son chemin. Depuis on a ajouté que sa face avait paru comme celle d'un séraphin, rayonnante de clarté et qu'en s'échappant il avait laissé de la terre au

ciel, une longue trace enflammée; mais les gens sensés n'en croyaient rien ; ils aimèrent mieux penser que c'était la grande ombre de Romée de Villeneuve[2], ministre fidèle et prévoyant dont le nom est encore en honneur au pays de Provence.

VI.

Bien peu de jours s'étaient écoulés, et le voyageur se rappela les paroles prophétiques du pélerin. Un cri de guerre avait retenti des rives du Var jusqu'à l'embouchure du Rhône, les montagnes depuis Nice jusqu'à Barcelonnette, l'avaient répété ; les flots bruyans de la Méditerranée l'avaient mugi sur les côtes. Charles[3] venait de traverser le fleuve, limite naturelle de la France et de l'Italie. Orange, du Cuast, Gonzague et d'Albe guidaient, à travers nos campagnes, de nombreux bataillons d'Allemands et d'Espagnols. Doria promenait son orgueilleux pavillon sur l'élément qu'il avait appris de bonne heure à dompter.

VII.

Si nous ne pouvons savoir quel était ce pélerin si bien instruit des choses que déroulait l'avenir, au moins dirai-je le nom du haut personnage qui l'avait interrogé. Or ce voyageur c'était le comte de Carces[4] le noble Pontevez; l'avis qu'il avait reçu il l'avait mis à profit, non pas comme tant d'autres eussent faits, en cachant à l'avidité du soldat les richesses que lui procuraient tous les ans d'immenses domaines. Un projet plus digne de son nom couvait dans cette grande ame.

VIII.

Le temps que la plupart emploient à mûrir leurs desseins lui suffit pour concevoir et exécuter les siens. Il convoque comme à un festin joyeux tous ses amis et ceux qui se disaient tels. Peu s'y rendirent, car les temps n'invitaient point aux plaisirs. On fut à l'aise dans la

grande salle du château, les gais refrains ne se trouvèrent répétés que par des voix tristes, le choc des verres résonna d'une manière discordante, à la suite des propos de politique et de guerre. Quand chacun se trouva prêt à partir, l'hôte prit la parole.

IX.

— Amis, pendant des siècles entiers notre Provence fut un glorieux et puissant état, et tel queplus d'un ambitionna la couronne de Comte à l'égal du bandeau des rois. Plus d'un aussi en essaya la conquête; mais en ce temps-là existaient des hommes qui furent nos pères et qui surent tout à la fois défendre leurs franchises, leur territoire et les souverains de leur choix. Ce qu'ils ont fait alors, il le faut faire aujourd'hui; nous nous sommes donnés au roi de France, prouvons-lui qu'il a acquis mieux que des terres et que nous sommes encore un peuple.

X.

— Oui, prouvons-lui que nous sommes encore un peuple; mais le comte de Carces espère-t-il vaincre Charles et une armée si nombreuse que le chef ignore, dit-on, le nombre de ses soldats. —La faim sait calculer, elle les décimera, et le fer et le feu achèveront les comptes. Devant nous, amis, sont les fruits accumulés de plusieurs années d'abondance, je possède cent bonnes métairies et vingt châteaux qui tous en contiennent autant, et qui tous.....

XI.

Apprenez comment on peut vaincre l'étranger. Et par ordre du comte, la flamme obéissante se mit à dévorer les riches gerbes amoncelées, les verts fourrages, puis elle tarit le vin qui coulait à grands flots des tonnes brisées; puis elle atteignit de ses langues immenses le faîte du château et rien ne demeura plus de l'im-

mense édifice. Ainsi ferez-vous, s'écrie alors le noble Pontevez. — Ainsi nous ferons. Mais cinq se tenaient à l'écart et entre eux ils murmurèrent : ainsi nous ferons et peut-être mieux encore.

XII.

Et ces cinq qui étaient-ils?[5] Balbi, Chateauneuf, Castellane, Albod, d'Escragnolles. La fête terminée, ils remercient le comte qui n'avait point douté de leur courage, ils le louent du bon exemple qu'il avait publiquement donné et se disposent à partir. Quel est leur but? nous le saurons plus tard; d'avance génie puissant qui fait passer dans nos ames l'amour sacré de la patrie, divinité de tous les peuples et de tous les âges, prépare-leur tes palmes brillantes, car ta religion compte aussi ses martyrs.

XIII.

Si des pensées diverses agitaient en ce moment leurs ames, nul n'aurait pu le savoir ;

cependant le plus jeune d'entre eux, Castellane, s'était approché à plusieurs reprises de Pontevez, comme s'il eût voulu lui adresser la parole, et dominé chaque fois par une idée contraire, chaque fois il avait rejoint ses amis. Ceux-ci, une main appuyée sur le dos de leurs coursiers, les flattaient de l'autre pour modérer leur impatience, et ils attendaient en silence qu'il se fût décidé; déjà deux d'entre eux étaient en selle. Enfin à cet instant de tumulte et de bruit où vingt groupes se dissipent et se reforment, où les écuyers se croisent et s'appellent, où les armes se mêlent et s'entrechoquent, où les chevaux hennissent et frappent du pied la terre, le jeune chevalier s'avança rapidement vers Pontevez et lui parlant à voix basse et entrecoupée : on put entendre cependant qu'il s'agissait entre eux de grace à obtenir, de puissante intervention auprès du souverain, peut-être de l'oubli d'une profonde offense. La physionomie naturellement fière et impérieuse du jeune homme s'était

contractée presqu'au point de paraître soumise et humble. Par fois un sourire amer errait sur les lèvres du comte de Carces, par fois aussi son front devenait soucieux et ses regards s'allumaient comme du feu d'une vieille haine, de ces haines chaudes et constantes comme elles vivent au cœur des hommes du midi, de ces haines qui n'oublient jamais.

XIV.

— Noble comte, vous venez de faire à la patrie tant de sacrifices que vous en demander un dernier c'est peut-être trop présumer de vos forces et de votre générosité; si votre froid accueil me le fait craindre, votre grand caractère me laisse un reste d'espérance. — Des contrées habitées par les infidèles nous arrivent maints poignards dont la lame d'acier disparaît sous les ornemens et fleurons d'or, dont les surchargent d'habiles ouvriers ; ces armes n'en sont pas moins d'excellens instru-

mens de mort : ainsi sont vos paroles, jeune homme, car elles me reportent, toutes dorées qu'elles soient, à des souvenirs qui me tuent : l'homme pour lequel vous m'implorez subit dans son exil une juste peine. Ce n'est pas seulement l'ennemi particulier du comte de Carces, à ce titre je lui pardonnerais, c'est l'ennemi de l'état, son pays le repousse.

XV.

Alors Castellane s'éloigna ;..... mais revenant une dernière fois sur ses pas. — Voilà vingt ans, dit-il, qu'un homme autrefois votre rival de gloire et de fortune, autrefois votre ami, mange amer de ses larmes, le pain de l'étranger, voilà vingt ans que cet homme s'appelle le proscrit. Il ne réclame aujourd'hui ni ses honneurs passés, ni ses châteaux, ni ses domaines spoliés, mais seulement une tombe au sol de la patrie. — Que nous puissions nous rencontrer, fut-ce même au jour

de la mort.... jamais, s'écria Pontevez. — Et cependant vous l'avez revu, et tellement le malheur a altéré ses traits, que l'ami des premières années, non plus que l'ennemi des dernières, n'ont pu le reconnaître. Pontevez, si ce n'est pour cet homme, que ce soit pour sa fille, ange de piété et de résignation. Ici l'œil gris et perçant du comte de Carces se fixa sur le jeune chevalier, et il avait rejoint ses compagnons d'armes que ce regard pénétrant le poursuivait encore.

XVI.

Pontevez passa la nuit à rassembler et à instruire une troupe peu nombreuse, mais fidèle et résolue. Au point du jour il se mit en marche et avec lui la dévastation. Semblable à la trombe, ce fléau de l'air, qui assaillit et renverse, qui brise et soulève, qui arrache et pousse devant elle, les chênes de la forêt, et les arbres plus précieux des riches vergers.

566736

Ainsi le comte se trace une effroyable route à travers les habitations des hommes ; alors que ses métairies et ses châteaux ne furent plus que ruines fumantes, il commença sa retraite victorieuse.

XVII.

L'armée impériale s'avançait lentement, on eut dit que c'était à regret qu'elle foulait le sol de la Provence. Le jour elle se dirigeait avec effroi vers les rideaux de chaudes vapeurs qui s'étendaient à l'horizon, et se multipliaient et s'épaississaient devant elle, la nuit elle s'arrêtait craignant de s'engager dans ce labyrinthe de feu. Car le sacrifice devint complet. Le paysan dit adieu à sa chaumière, et d'une main courageuse il lança le brandon enflammé qui allait laisser sans abri sa famille errante et désolée, et lui-même, dont l'histoire ne racontera peut-être pas un jour ni le nom, ni le noble dévouement.

XVIII.

Héros obscurs de mon pays, je louerai Pontevez et ses nobles amis, je célébrerai dans mes chants le grand holocauste qu'ils viennent d'offrir sur l'autel de la patrie. Mais à vous je dois mon admiration, car quelles faveurs de la cour ont payé vos exploits? Quelle bouche royale vous a remerciés de vos loyaux services? Quels trésors se sont ouverts pour vous indemniser? Non. Pour vous la récompense est toute entière dans ces paroles si simples que vous répétiez en reconstruisant vos cabanes. —En naissant nous avions trouvé une patrie, la patrie nous a trouvés. Aussi depuis bien des siècles le nom de cerf n'avait avili l'homme de Provence[6], la terre qu'il cultivait était à lui, sa chaumière il la laissait à ses enfans.

DEUXIÈME PARTIE.

L'EXILÉ. [7]

XIX.

Et les cinq que devinrent-ils? ils s'étaient dirigés vers la forêt antique de Lesterelle; tantôt s'arrêtant, tantôt revenant sur leurs pas : car pour la première fois ils se retiraient devant l'ennemi sans l'avoir combattu, et c'était pour eux un profond désespoir de laisser même des ruines en la puissance de l'orgueilleux empereur. Des bandes de paysans armés, des femmes, des enfans suivaient la même route et chassaient devant eux leur bétail mugissant. Castellane promenait un regard pénétrant parmi ces fugitifs, et l'arrêta satisfait sur une jeune fille dirigeant les pas

d'un vieillard chancellant; après eux venait un serviteur conduisant un cheval chargé d'effets et de provisions; ils gravirent avec peine les roches escarpées qui courent vers le couchant et cherchèrent un asyle parmi leurs cavités. Quand vint la nuit, le silence fut troublé par mille voix confuses qui s'élevaient pour se plaindre, se consoler, ou s'engager à goûter un trompeur repos.

XX.

Ce vieillard, cette jeune fille et ce serviteur bienveillant s'étaient joints tout à coup à la troupe désolée, sans qu'on pût dire d'où et comment ils étaient venus, toute fois on se sentait ému de respect et de pitié au spectacle touchant qu'offrait leur groupe, dans ce tableau où chaque douleur, chaque affliction trouvait sa place. Inattentif à ce qui se passait autour de lui, le vieil homme s'arrêtait souvent, non de lassitude, car chaque fois il reprenait son chemin avec une force nouvelle, mais il rallentissait son pas ou res-

tait en arrière, contemplant avec satisfaction certains vieux arbres de la forêt dont les formes, respectées du temps, avaient peu subi d'altération. De loin en loin, on le voyait s'appuyer ou s'asseoir sur les saillies de quelques-uns des grands rochers granitiques qui bordent la route et y chercher comme des souvenirs. — Donc tout change hormis les images gravées au fond du cœur, s'était-il écrié une fois en jetant les yeux avec tristesse sur une vaste clairière, ouvrage des paysans défricheurs, et qui trois mois auparavant était encore l'endroit le plus touffu du bois. Puis il s'était pris à pleurer amèrement en apercevant la nouvelle direction donnée aux eaux d'une source voisine, dont l'ancien lit était déjà sec et comblé. — Comme moi détournée de son cours, avait-il ajouté d'une voix lente et solennelle.

XXI.

Les pasteurs émigrans, les pêcheurs de rivière, les gardes des bois, les chasseurs de

chevreuils auraient pu dire seuls, non pas quel avait été cet homme au front chauve, aux regards éteints, à la taille voûtée, non pas davantage qu'était la jeune fille aux joues fraîches quoique pâles, à la blonde et ondoyante chevelure, au cou de neige, son inséparable compagne; mais quelle dure et triste vie avait choisi ce banni, comme on l'appelait de l'autre côté du Var. Ainsi qu'il est de ces plantes, même parmi les plus robustes, qu'on ne déracine point impunément pour les porter ailleurs, on rencontre des ames qu'on ne saurait éloigner du sol natal sans qu'elles n'en éprouvent souffrance. L'exilé, depuis l'époque déjà reculée où s'était élevée une barrière entre son pays et lui, n'avait point quitté les rives du fleuve ou la chaîne des vieux monts qui séparent la Provence des vallées piémontaises. Vivre là, c'était à la fois pour lui un supplice rongeur et comme la plus douce des consolations.

XXII.

Tantôt assis immobile sur la cîme des mon-

tagnes neigeuses des Alpes maritimes, il pleurait sa chère Provence qui, durant les jours d'hyver, lui apparaissait tant verdoyante et favorisée du ciel; si riche, si parée, si dorée de moissons ou de fruits mûrs pendant la chaude saison. Si, de temps à autres portée d'échos en échos, la voix des pâtres arrivait jusqu'à lui, son oreille saisissait avidemment les sons de l'idiome national, et voilà qu'il s'endormait rêvant le retour aux champs de la patrie. Pour compléter son énivrante erreur, sa fille alors s'éloignait sous le prétexte de cueillir quelques fleurs, et en s'éloignant répétait quelques chants favoris, quelques airs doux et monotones comme ceux dont on avait bercé son enfance. Par pitié pour les hommes qui se souviennent, je tairai le moment du réveil, et les cris déchirans de l'exilé, et ses plaintes touchantes, et ses bras tendus vers le soleil de la patrie et ses reproches au ciel.

XXIII.

Tantôt encore dirigeant une frêle barque,

il descendait le Var par un beau jour d'été, il était doux pour lui de visiter des yeux les anses les plus retirées de la rive opposée du fleuve, de s'arrêter quelques momens sur les îlots formés si fréquemment par ses ondes vaseuses; cette terre peut-être avait été détachée du sol de la patrie. Mais ce bonheur était passager, car à quelques jours de là la masse emportée par les flots turbulens, allait grossir les sables de la mer. Une jouissance pour lui plus vive et plus durable, c'était la brise du soir embaumée des parfums de la Provence, et il la respirait avec délices. En un mot s'il ne pouvait l'habiter, il voyait et écoutait, il sentait la patrie. C'était alors que s'abandonnant en entier à ses pensées d'amour et de regrets pour elle, sa main reposant sur le gouvernail donnait à la barque la direction de l'ame. Sourd aux avertissemens de sa fille, dont les paroles se perdaient dans le murmure des eaux, il s'en allait toucher terre, quand rappelé à lui-même par la voix rauque et inflexible des gardes-côtes, il lui fallait regagner

en hâte l'autre bord et n'envoyer qu'un douloureux adieu au rivage envié.

XXIV.

L'homme blessé près du cœur et dont la plaie devient chaque jour plus profonde et plus saignante, a bientôt reconnu son dangereux état. Alors les consolations des autres hommes lui sont des déchiremens, il les fuit, les dédaigne, ou s'en rit avec amertume, quand de hasard il les écoute. Aussi l'exilé vivait seul. Cependant ce devait être un personnage important. Plus d'une fois, bien qu'à de longs intervalles, mais surtout aux temps de trouble et de désordre, aux jours d'invasion et de guerre, des comtes et des barons lui avaient été députés pour se concerter avec lui sur de vastes et sanglans projets. C'était un bruit général que ces envoyés s'étaient toujours retirés peu satisfaits de lui.

XXV.

Néanmoins je voudrais bien faire savoir, sans trop pourtant le dire, qu'à certains jours du mois, de la rive de France se détachait une frêle nacelle que montait un seul homme, que cet homme encore fort jeune était interrogé et écouté avec un vif intérêt par le vieillard curieux ; mais si les paroles étaient pour lui, les regards à qui s'adressaient-ils ? C'est ce que toute jeune femme ou jeune fille devineront sans peine, car toutes savent la puissance de deux beaux yeux, d'une gracieuse démarche et d'une voix douce à l'âme.

XXVI.

Une seule fois depuis son long exil et même le fait était assez récent, on croit que le vieil homme se hasarda à franchir le fleuve. Quel moyen il avait pris, quel costume il avait adopté pour se soustraire à la surveillance des

postes de la côte, c'est ce qu'on a long-temps ignoré. Toujours est-il que pendant son absence on put remarquer que le jeune homme traversait plus souvent le fleuve que de coutume, que son feutre rabattu était orné d'un diamant et d'une plume blanche, que son ample manteau avait été remplacé par la riche cape de velours, telle qu'on la portait à cette époque à la cour du roi François I, que ses chausses étaient plus élégantes et mieux faites à sa taille, qu'un tour de chaîne d'or brillait sur son pourpoint noir; et bien que les bois, les rochers, les plus frais vallons eussent entendus de secrettes confidences, de ces aveux qu'on laisse échapper mais qu'on voudrait retenir, de ces mots d'amour qu'on se plaît à tracer sur le sable, mais qu'on prononce rarement. La réputation de la belle jeune fille n'avait point été ternie : or tous les personnages de cette histoire se trouvaient réunis au bois de Lesterelle.

TROISIÈME PARTIE.

LESTERELLE.

XXVII.

Les cavaliers avaient fait halte comme les autres, et leurs chevaux cherchèrent bientôt une chétive nourriture autour des buissons qui servaient d'abri à leurs maîtres. Non loin vinrent se grouper nombre de campagnards, qui peu à peu se rapprochèrent et finirent par les entourer : résolus à se défendre, ils songeaient à se choisir des chefs. « Là-bas sur les collines » orientales, s'écria l'un d'eux d'une voix vé- » hémente, là où brillent tant de feux rap- » prochés, une armée est campée; ici des » hommes non moins braves, sont parqués » comme des troupeaux. Que nous manque-

» t-il donc pour opposer demain une armée » à une armée, braves seigneurs, que nous » manque-t-il ? »

XXVIII.

— Ce qui nous manque, chevaliers, ce sont des têtes expérimentées capables de commander à des gens de guerre assez novices sans doute, mais qui, guidés par de nobles panaches, marcheront à l'ennemi mieux peut-être que des soldats aguerris. Il faut que ces Brabançons remportent dans leurs fangeuses prairies, un durable souvenir de leur dangereuse promenade à travers nos montagnes. Et comme il achevait ces mots, un homme couvert de sueur et de poussière se précipite vers eux ; il est bientôt suivi de plusieurs, la joie et le courage brillent dans leurs yeux noirs et perçans. D'un autre côté et sur le chemin d'Antibes[8] on voit accourir une troupe en désordre, c'était les légionnaires de la Provence ; leurs chefs avaient en vain cherché

à les rallier, la terreur régnait dans leurs rangs; tous s'arrêtèrent enfin à la voix de leurs compatriotes.

XXIX.

Les premiers arrivaient triomphans, ils avaient repoussé Fernand et sa cavalerie italienne; Pontevez les envoyaient pour en répandre la nouvelle. La route de Grasse était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux. Les seconds se présentaient vaincus et consternés, et cependant la fortune avait laissé tomber sur les lâches un regard d'encouragement. Trois cents Espagnols, restes des vieilles bandes du grand Gonsalve, étaient venus mourir au pied d'une redoute élevée à la hâte, avant que vingt de ses défenseurs eussent trouvé une mort glorieuse; mais ils avaient fui le danger pour rencontrer la honte! Le danger! qu'une heureuse audace suffit pour éloigner.

XXX.

Les nobles amis n'hésitent plus, bien que de puissans motifs d'inquiétude et de tendres affections les rappellent au sein de leurs familles, ne fusse que pour quelques heures; ils resteront.... pour raffermir des courages ébranlés ou pour modérer des ardeurs trop téméraires. Albaud et Chateauneuf s'apprêtent à faire tête à l'ennemi dont il faut à tout prix retarder la marche. Escragnolles et Balbi par une adroite manœuvre se perdant ou se montrant tour à tour dans les ondulations des collines, présenteront l'aspect de nombreux et formidables combattans. Si Charles sort vainqueur de l'attaque qu'il médite. Il n'est plus qu'un seul espoir.... Castellane désigné par le sort, devra tout préparer pour la fête de leurs sanglantes funérailles, ils se quitteront sans tristesse, sans regrets, certains qu'ils sont, de se trouver au rendez-vous où les convient la gloire, la patrie et la mort.

XXXI.

Ce secret demeure enseveli dans leur sein, et toute fois un bruit sourd se répand parmi ces hommes qu'un même sentiment anime, la haine de l'oppression étrangère, les cinq, disait-on, avaient juré la mort du sombre et sévère empereur. On ajoutait que pour s'affermir davantage dans leur héroïque résolution, un serment redoutable prononcé aux pieds des autels, les avaient liés pour l'éternité. Ils attendaient l'instant d'agir sans le désirer, sans le craindre : comme ces religieux qui, creusant eux-mêmes leur tombe, voient d'un air calme et satisfait, la tâche sur le point d'être achevée. Ames pieuses et dévouées, qui ne cherchent point à retarder d'une heure, l'inévitable moment.

XXXII.

On pouvait encore compter de braves jeunes hommes parmi ces légionnaires qu'avaient

étonnés la valeur espagnolle. Au nombre de quinze ils se présentent à Castellane, ils le conjurent de leur permettre de marcher sous ses ordres, ils espèrent, dans une tentative périlleuse et prochaine, laver la tache qui souillait leur étendard. Amis, leur dit à voix basse le hardi chevalier, consultez-vous ; des mains que la crainte rendraient faibles et tremblantes me prêteraient un inutile secours, il faut que la balle sortie du mousquet, aille frapper le but sans dévier d'une ligne, et puis il faut..... s'être disposé à paraître devant le trône du tout-puissant; si vous avez adressé un éternel adieu aux joies et aux peines de ce monde, suivez-moi, la tombe est assez grande pour nous contenir tous.

XXXIII.

Et il descendit rapidement un tortueux sentier qui venait se perdre au milieu de la plaine sur laquelle est bâtie Fréjus, la ville des Cé-

sars, et que respectera leur successeur. Une seule fois il tourna la tête, s'aperçut avec satisfaction qu'il était suivi, et s'arrêta non loin de cet ancien aqueduc, impérissable monument de la grandeur romaine. Du sein de l'antique cathédrale, des prières ferventes, des chants de détresse montaient dans les airs; les prêtres cherchaient à intéresser le ciel à la cause des souverains légitimes. Le lendemain les mêmes voix s'élevèrent, ce n'était plus le même nom qui sortait de leur bouche, ils invoquaient dieu, mais en faveur de l'orgueilleux conquérant.

XXXIV.

Le jeune chevalier appuyé sur sa longue épée demeurait pensif et silencieux, les légionnaires se tenaient à une respectueuse distance, attendant ses ordres. Pour la première fois de sa vie Castellane se sentait ému à l'aspect des beautés d'un site devant lequel il avait passé vingt fois sans s'arrêter, il lui semblait

que la nature ne lui avait jamais souri sous un ciel plus brillant et plus pur, et que jamais non plus le soleil ne s'était levé plus réjouissant et plus radieux; son œil perçant eut bientôt découvert sur sa gauche la chaîne des Basses-Alpes et leurs sommets verdoyants, c'était là que s'élevait le château de ses pères[9], il s'en approche, y pénètre, presse sur son cœur pour la dernière fois des objets révérés, s'arrache à leurs embrassemens et se retrouve au poste de l'honneur. La vision avait cessé, il était toujours à la même place; mais son regard était fixé sur la forêt qu'il venait de quitter.

XXXV.

Le mugissement du bronze vint appeler son attention sur un autre spectacle, la flotte de Doria s'éloignait de l'île sainte du Lerins[10], d'où le chef, après y avoir planté sa bannière, cinglait à pleines voiles dans une nouvelle et

menaçante direction. A cette vue Castellane oublie qu'il est fils, qu'il est frère, qu'il est..... amant peut-être. — Il appelle autour de lui ses fidèles compagnons, et à travers les élégantes arcades de l'aqueduc, il leur montre les grands arbres verts et feuillus qui dessinent dans la plaine, le cours de la rivière d'Argent. C'est sous leur ombrage épais qu'ils vont cheminer, car ce qu'ils doivent craindre par-dessus toute chose, c'est d'attirer une attention perfide.

XXXVI.

Enveloppés de leur cape, ils marcheront isolés; mais où doivent se porter leurs pas? Le chevalier étend sa main vers Roquebrune, qui renvoyait au loin dans la campagne la lumière pourprée dont l'inondaient les premiers rayons du soleil levant; une étroite et longue caverne s'ouvre et s'enfonce dans les entrailles de la montagne [11], elle leur offre une retraite sûre et facile à défendre, connue de

tous les habitans de la contrée, bien peu se hasarderaient à en approcher : aujourd'hui les enfans du hameau voisin ne craignent pas de s'égarer dans ses profondeurs, et l'écho répète souvent les éclats de leur joie bruyante.

XXXVII.

Le chevalier achève à voix basse de confier à sa troupe ses dernières instructions, et chaque soldat s'éloigne plein de confiance en son chef et en lui-même. C'est un beau privilége de l'homme de cœur, que celui de verser son ame et de la répandre autour de soi sans jamais l'épuiser, c'est ainsi qu'il régénère de sa force des esprits affaiblis, c'est ainsi qu'il puise lui-même une audace nouvelle dans ces regards qu'il vient d'enflammer, en prononçant les magiques paroles d'honneur, de gloire et de patrie. Et c'est ce même homme qu'un soupir émeut, qu'une larme trouble, qu'une pensée bouleverse et que fait tressaillir le son

plus rapproché des couleuvrines dont les boulets vont se perdre inutiles au milieu de la vaste forêt, que l'empereur vient de faire attaquer.

XXXVIII.

Un esprit exercé à démêler les traces fugitives des sentimens de l'ame sur une figure qu'animait habituellement une expression guerrière, aurait pu dire seul, combien il en avait coûté au jeune Castellane pour abandonner la clairière où se reposait un objet plus cher à son cœur que tous les trésors du monde, mais moins cher que sa gloire. Déjà long-temps ses compagnons d'armes l'avaient quitté qu'il prêtait encore une oreille attentive au bruit continu de l'arquebusade et de l'artillerie, on eût dit qu'il cherchait à distinguer une voix parmi toutes ces voix plaintives, qui sur l'aile des vents arrivaient jusqu'à lui.

XXXIX.

Thecla, Thecla, murmura-t-il, il eût mieux

valu pour tous deux, dire oui, devant le prêtre et presser de ta douce main le gantelet de fer d'un noble chevalier, que de diriger les pas d'un vieillard obstiné. Qui sait s'il voudra consentir à quitter cette funeste enceinte, le malheureux était si faible..... Honte à moi! pourquoi ne pas l'avoir pressé de monter ce vigoureux coursier; pourquoi ce bras protecteur ne s'est-il point étendu et pour servir d'appui à la pieuse fille et pour parer les coups que lui porte un inexorable destin, et quand tous leurs yeux se seraient tournés vers moi, qui eût osé dire en face à un Castellane, qu'il n'ennoblît ou ne réhabilite pas sa compagne? et d'ailleurs je maintiens, moi, qu'elle est digne d'un trône d'amour et d'admiration.

XL.

Et le fougueux jeune homme plus passionné, mais aussi plus irrésolu que jamais, s'élance sur le dos de son rapide coursier et le pous-

sant dans la direction de Lesterelle, on put croire un moment que son intention était de revoir ses frères d'armes, mais on l'aperçut bientôt s'arrêter court, tourner bride et reprendre lentement la route de Fréjus. Son front était pensif, son attitude celle du désespoir. — Et c'est là qu'est le danger, et ce n'est pas là que je dois mourir ; non, non, s'écriait-il, je ne saurais m'éloigner, il faut que je la voie encore une fois, une seule et dernière fois ; la douleur est superstitieuse, mais il me semble que couverte d'un voile de deuil, elle s'élance dans l'éternité.

XLI.

Comme il prononçait ces mots, un homme dont l'éperon d'or annonçait le rang, passa près de lui, il était suivi d'une troupe peu nombreuse des habitans de cette contrée montueuse, inculte et presque déserte qu'on appelle la chaîne des Maures ; rassemblés à la hâte, ils étaient venus s'offrir au seigneur

de Collobrières pour marcher sous ses ordres. Celui-ci, digne en tout de la famille et du nom de Boniface et l'ami sincère et courageux de Castellane, le reconnut et s'arrêta. — Qu'est-ce, dit-il avec une légère expression de surprise, arrivons-nous trop tard, ou la massue d'or de tes sauvages, ajouta-t-il en faisant allusion aux armoiries de son frère d'armes, ou la massue d'or a-t-elle tant brisé de cimiers et de hauberts que ces braves gens n'aient plus que des morts à dépouiller.

XLII.

Ami, lui répond le jeune chevalier, je ne t'ai point adressé de message et pourtant je t'attendais, j'ai compté sur toi plus que sur moi-même, elle est là-bas, sauve-là et reviens périr avec nous.... ou plutôt.... mais non... vas, cours, vas trouver Chateauneuf et d'Albi, Albaud et d'Escragnolles, dis-leur que je ne m'appartiens pas; dis-leur que toi mon ami,

mon frère, tu tiendras ma place, dis-leur que je ne cherche point à préserver des jours qui sont comptés, mais que mon cœur n'est point comme les vôtres assez pur, assez dégagé d'autres intérêts pour me permettre de partager leur mort glorieuse; vas, cours, bientôt peut-être il ne serait plus temps. Pour la troisième fois le bronze, signal du carnage et du meurtre vient de se faire entendre.

XLIII.

Le duc d'Albe et de Horn s'étaient présentés pour forcer le passage. Leurs bataillons serrés venaient en diminuant leurs fronts s'engager dans la route étroite qui s'ouvrait devant eux. Eclairées dans leur marche par d'agiles et intrépides piémontais qui battaient le bois, les troupes impériales s'avançaient d'un pas mesuré, mais avec confiance, quand tout-à-coup mille flèches lancées par de puissantes arbalettes pleuvent sur les Brabançons,

muets d'étonnement; ils voient tomber chefs et soldats sans que leurs regards aient pu discerner l'ennemi qu'ils auront à combattre. La corde de l'arme homicide a résonné de nouveau.....

XLIV.

Ce n'est plus des hauteurs du ciel que descend la mort, c'est de la profondeur des vallées que la flèche monte en rasant la pente de la colline et vient frapper obliquement le but à découvert. Des clameurs de triomphe remplissent la forêt. Pas un mouvement d'effroi ne se manifeste parmi les soldats de Charles, vieillis dans les combats; dans leur froide valeur ils ne s'élancent point en avant, ils continuent de marcher droit devant eux. Saint-Pons! Saint-Pons! Malédiction et mort aux hérétiques! A ce cri de guerre, des paysans Provençaux, les Brabançons, s'arrêtent et se signent de la croix du Sauveur; les Allemands qui les suivent, se rient des catholi-

ques et se frayent un chemin à travers leurs rangs.

XLV.

Les vaillants fils du Nord allaient atteindre le sommet de la montagne, lorsqu'enfin se découvrent Albaud et Chateauneuf, ils offrent à l'ennemi un front terrible; l'épée semble flamboyante entre leurs mains, et comme l'éclair, elle brille en même-temps qu'elle donne la mort. Tels nos livres saints nous dépeignent ces archanges sévères qui défendent l'entrée du céleste Eden : tels apparaissent les deux amis. Derrière eux leur troupe immobile présentait un rempart de longues piques et de hallebardes; les légionnaires rangés en bon ordre sur un plateau qui commandait l'entrée du défilé, avaient ajusté leurs arquebuses, ils attendaient le signal.

XLVI.

Les deux chefs étendent la main, une ex-

plosion prolongée comme le déchirement d'une montagne, annonce qu'ils ont été compris de leurs jeunes milices ; pour être peu exercés aux jeux de la guerre, leur coup-d'œil n'en est pas moins juste ; les rangs ennemis s'éclaircissent. Avant qu'ils ne se resserrent, rapides comme une pensée de colère, Albaud et Chateauneuf se sont élancés au milieu des allemands troublés ; adroits dans l'escrime italienne, tour à tour dans cet espace étroit, ils frappent du poignard et se garantissent par l'épée ; mais pressés par de nombreux ennemis, ils élèvent par intervalles leurs voix tonnantes, la troupe y répond en s'ébranlant; les deux amis redoublent d'efforts et lui préparent une facile victoire.

XLVII.

Pour la première fois depuis qu'ils étaient entrés dans la carrière des conquêtes, pour la première fois les impériaux se voient forcés de revenir sur leurs pas, il leur faudra passer

de nouveau en ce fatal endroit du défilé, où tantôt la mort plane invisible au-dessus de leur tête, tantôt se cache au fond des abîmes: aussi hésitent-ils; puis commencent leur mouvement de retraite, puis enfin s'arrêtent, préférant mourir en tenant tête à un ennemi qu'ils peuvent voir en face. C'est alors que la mêlée devient épouvantable, que les armes se choquent, qu'elles se brisent dans la main du brave, resté sans défense à la merci d'un impitoyable vainqueur; c'est alors que le sang coule à flots, et qu'aux cris de miséricorde répondent des accens de rage, qu'aux murmures des mourants succèdent des chants de victoire.

XLVIII.

D'Albi a vu sans sourciller la défaite entière de ses bataillons; il se rend auprès de son empereur : celui-ci en apprend la nouvelle avec le même calme; et cependant quinze cents guerriers dorment déjà pour bien des siècles; ils ne se lèveront plus qu'aux terribles accens

de la trompette du jugement dernier, mais quand ces ames belliqueuses croiront se réveiller pour de nouveaux combats, la voix tonnante du tout-puissant leur apprendra qu'elles sont condamnées à vivre au sein d'un éternel repos. Charles d'un coup-d'œil s'élance dans les profondeurs de la forêt, il devine et désigne les sommités de la montagne qui lui semblaient devoir être plus faiblement défendues; l'adroit capitaine n'a point été la dupe des stratagèmes de Balbi et d'Escragnolles, il fait avancer ses lansquenets.

XLIX.

Gaspard de Fronsberg se présente le premier; l'empereur veut voir planer son aigle messagère de gloire, au-dessus des dangereuses positions dont il devra s'emparer. L'allemand ne sait qu'obéir; et la forêt retentit bientôt de la marche pesante et mesurée de sa troupe. Charles prête l'oreille; le combat vient de

s'engager sur un nouveau point, et la nature elle-même se plaît à répéter et à agrandir les fracas de la guerre ; l'écho lui rapporte des sons inattendus : ce sont encore des cris de terreur que poussent ces hommes de fer que n'avaient intimidé ni le maure de Tunis, ni le suisse le plus brave des mercenaires, ni le hollandais qui se battait pour sa liberté. Quels ennemis ont-ils donc rencontrés? contre quelles armes les leurs vont-elles s'émousser ? C'est ce que va lui apprendre ce chef que rapportent sur une litière de branchage ses soldats consternés.

L.

— Noble empereur, dit d'une voix affaiblie Marc de Bertein, dont un quartier de roche avait fracassé les deux jambes, maître révéré, donnez-nous des hommes à combattre et mes lansquenets et moi nous nous ferons jour à travers les phalanges les plus épaisses ; que nous importe l'idée de mourir en marchant

d'innocentes victimes foulées aux pieds du soldat ; déjà des cheveux blanchis par l'âge, souillés de sang et de poussière, appellent sur la tête des meurtriers la vengeance du ciel, que celle plus terrible et plus prompte des femmes, a fait justice de la barbarie de ces lâches agresseurs. Enhardies par l'exemple et les discours de la vierge intrépide, rugissantes comme des lionnes, elles bravent et la balle et le tranchant du sabre ; armées de la faucille des moissonneurs, elles s'acharnent plusieurs sur un seul et jonchent bientôt la terre d'une moisson de cadavres tronçonnés et de membres palpitans.

LIII.

Victorieuses, elles contemplent avec une joie mêlée d'horreur et d'étonnement, les effets inattendus de leur courage, puis elles courent à leurs enfans, à leurs vieux pères, les embrassent, les pressent sur leur cœur, et comme la vague à l'heure du flux reprend

le rivage qu'il n'a abandonné que pour y revenir avec plus de fureur, elles s'élancent et vont établir leur front en avant de leurs premières positions. Le hardi piémontais n'avait point échappé à leur œil de Lynx, il est entourré, mille bras se lèvent..... mais l'être surnaturel dont elles reçoivent et attendent les ordres s'écrie et les arrête : femmes de Provence, laissez la vie à ce misérable, qu'il aille apprendre à son maître quelles sont les fêtes que vous lui préparez, les faveurs qui l'attendent.

LIV.

Le piémontais avait depuis long-temps cessé de parler que Charles écoutait encore; enfin il se réveille, frémit de colère, et de sa bouche et de ses yeux s'échappe un ordre irrévocable. — Je vous avais prévenu, sire, que vous trouveriez des sujets indociles, lui dit un français transfuge [12], mais rappelé par le récit du soldat au sentiment profond de

l'amour du pays ; il se permettait là une amère allusion aux propres paroles du conquérant prêt à traverser le Var. L'empereur écoute froidement l'imprudent gentilhomme, sourit et calcule. Le lendemain il veut être dans la ville des Césars ; il sourit de nouveau alors qu'il s'aperçoit avec quelle promptitude ses arrêts ont été exécutés.

LV.

Le vent s'était élevé avec violence et servait à souhait les desseins de l'homicide empereur. Au contraire des volcans qui de leur cratère fumant laissent échapper des torrens de lave enflammée et des rocs brûlants, et inondent les vallées sous une mer qui se solidifie ; l'incendie[13] allumé par les ordres de Charles décrivant du pied de la montagne un immense cercle de feu, s'en allait montant avec une effrayante rapidité vers le sommet couronné de vieux arbres. En vain on eût

voulu arrêter la flamme dans sa marche, à chaque pas, elle grandissait nourrie d'alimens nouveaux.

LVI.

La nuit vint ajouter à l'horreur et à la magnificence du spectacle : l'épouvante, l'affreux désespoir et la mort planaient comme des vautours au-dessus de cet immense obélisque de feu ; la terre calcinée se fendait avec un bruit semblable aux déchiremens de la foudre, les arbres éclataient et lançaient avec fracas dans les airs des milliers de brandons enflammés. C'était avec stupeur que les soldats du froid espagnol, applaudissaient aux ravages de leur nouvel auxiliaire. On en vit qui s'élançaient à travers ces dédales brûlants dans le noble espoir de sauver les victimes de la trop sévère vengeance de leur maître; mais ils revenaient bientôt, le corps sillonné de larges brûlures qui attestaient leur généreux et inutiles efforts. Lorsque la

flamme eut gagné tout à fait le sommet de la montagne, alors s'éleva un cri déchirant qui domina la voix mugissante de l'incendie, amis et ennemis, émus de pitié et d'indignation, se précipitèrent par mille sentiers nouveaux jusqu'au lieu où tant d'êtres vivans subissaient des supplices plus affreux que ceux de l'enfer.

LVII.

Le premier Castellane, oubliant de plus sacrés, si ce n'était de plus impérieux devoirs, est apparu au milieu de ces scènes d'horreur, un moment il s'est montré à ses amis étonnés; interrogé sur la cause de son retour. — Elle est là, s'est-il écrié d'une voix tremblante de désespoir et de rage, et vous auriez voulu que loin d'ici, patiemment, j'attendisse l'issue d'un douteux combat; l'homme peut-il se garantir des armes et de la colère du plus terrible des élémens; mais tous ne me sont pas contraires, les vents m'ont apporté sur leur aile rapide,

des cris si douloureux et si supplians, des accens si connus, que je n'ai point hésité; je lui ai promis foi, protection et assistance, j'accours pour remplir mes sermens.

LVIII.

Le jeune chevalier avait dit, et déjà on ne l'appercevait plus. Se frayant une route audacieuse à travers mille périls inaccoutumés, il venait d'atteindre le sommet embrasé de la montagne : quel spectacle s'offre à ses yeux ; je ne chercherai point à le retracer, car qui pourrait donner à chacune des physionomies de ces femmes si diversement agitées, l'expression qui lui convient. Pas une n'était résignée à la mort, une seule excepté, cette jeune fille qui naguères excitait ses compagnes au meurtre et au carnage, semblait, dans ce terrible moment, une sainte acceptant avec joie le martyr ; le vieillard qu'elle entourait de sa sollicitude la conjurait envain de fuir et de l'abandonner ; elle répondait avec fermeté, la

fuite est impossible, Dieu seul pourrait nous sauver.

LIX.

Et derrière un rideau de flamme, Castellane l'aperçut bientôt seule et à genoux devant son vieux père qui, pour la dernière fois, la bénissait, il croit avoir franchi la distance qui le séparait d'elle, d'épais tourbillons de fumée la dérobent à sa vue. — Thecla, Thecla, que ta voix me guide. Et haletant, et aveuglé, le sang s'échappait de ses yeux, de sa bouche, de ses oreilles.... ses pieds foulent des cadavres à demi consumés. Il frémit, il recule, il va succomber lui-même, s'il ne respire pas un air moins chargé de vapeurs. Revenu à la vie, il s'élance de nouveau dans la direction qu'il a d'abord suivie, il doit être près de Thecla, des mains s'élèvent vers le ciel, un cri perçant se fait entendre, une femme tombe à ses pieds; le chevalier charge sur ses épaules le précieux fardeau, il descend rapidement la

colline, dirige ses pas vers une source d'eau pure et limpide, bien connue des voyageurs. Il arrive, l'onde est tarie; dans son désespoir il dépose sur le sol desséché son précieux fardeau, jette les yeux sur la victime qu'il croit avoir arrachée au trépas, ce n'est plus qu'une morte, et sur ce visage inconnu et sillonné par le feu, il cherche envain les traits de Thecla.

LX.

Le voilà gravissant de nouveau les roches escarpées que ceignent le front brûlant de la montagne, la flamme n'ayant plus rien à dévorer sur ce point s'éteint rapidement Un morne silence a succédé aux cris de détresse, le vent seul balayait par intervalles des cendres légères, c'est tout ce qui reste de ces corps qu'animaient tant d'ames héroïques, et il les disperse comme un nuage dans cette contrée qu'elles devaient rendre féconde en ennemis de l'oppression étrangère. Je l'avoue, mon

œil eût aimé à découvrir sur le sommet de cette montagne quelque colonne monumentale sur laquelle on eût gravé l'histoire de ce noble dévouement ; mais que dis-je, les traditions populaires en ont perpétué la mémoire, des traits semblables ne s'oublient point au cœur des nations.

QUATRIÈME PARTIE.

LA TOUR DU MUY.

LXI.

Charles, soucieux et pensif, était enfin entré dans les murs de Fréjus, les fêtes s'y succédaient, l'empereur daignait y assister, mais son esprit était occupé ailleurs et de bien plus graves intérêts. Tandis qu'il partageait entre ses chefs les terres déjà conquises [14], peut-être songeait-il à abandonner la conquête. D'un côté l'armée de François s'approchait, comme son roi, impatiente de combats et de gloire; de l'autre, Pontevez préparait et exécutait chaque jour de hardis coups de main; et puis les cinq vivaient encore, car toujours cinq ils étaient; le seigneur de la Molle avait remplacé le

bouillant et infortuné Castellane, tous avaient promis vengeance aux mânes de leur ami, car ils le croyaient mort. Si, un instant surpris de la grandeur imposante de leur adversaire, du noble dévouement de ses troupes, de la franchise et de la bravoure de ses chefs, ils avaient abandonné leur homicide projet, le combat et l'incendie de l'Esterelle, la haine de la population survivante, tout leur rappelait leur serment et leur faisait une loi de le mettre à exécution.

LXII.

Des traîtres, riches et nobles, appelaient Charles au cœur de la Provence; de pauvres gentilshommes, des paysans plus misérables que les valets de son armée, mais pleins de courage et de loyauté, lui défendaient l'approche du sol sacré de la patrie; malheureusement dans le cercle des choses humaines courage et loyauté ne sont pas toujours suivis de succès. L'empereur calcula sur ces chances, et l'armée re-

çut l'ordre de marcher en avant et de déployer son front. Divisée en trois corps, elle s'étendit depuis la rivière d'Argent, fameuse par la réunion d'Octave de Lépide et d'Antoine, jusqu'au Nartubi. Chacun se mit à fuir devant elle. Malheur, trois fois malheur au guerrier qui s'avance précédé de la dévastation et de la cruauté; il sera salué à son approche comme à son départ, des cris de haine et de malédiction. Les alimens que le villageois lui prépare il les goute avec crainte, l'eau qu'il lui présente il lui trouve une saveur étrange et repoussante, il craint que le lit sur lequel il s'étend pour gouter le repos ne devienne sa tombe, le sommeil ne lui présente dans ses songes que meurtre et que sang. Telles sont les justes représailles exercées sur l'homme de guerre impitoyable, par sa conscience; sa conscience! divinité protectrice des lois d'humanité et de miséricorde.

LXIII.

La terre qui résonnait au loin sous les pas

des nombreux bataillons impériaux, semblait donner aux habitans des campagnes le solennel avertissement de fuir ou de défendre le sol pied à pied. Aussi les campagnes sont-elles couvertes de femmes, d'enfans, de vieillards éperdus, mais pas un homme armé ne marche au-devant de l'ennemi. Cependant à quelques pas de la route même de Fréjus, un peu hors l'entrée d'un village autrefois fortifié, s'élève une vieille tour, aux crénaux dégarnis. Rien n'indique non plus que des braves songent à s'y défendre. Peut-être en prêtant une oreille attentive pourrait-on distinguer le pas cadencé de la sentinelle vigilante, peut-être si la nuit était moins sombre pourrait-on voir jaillir de sa noire enceinte quelques éclairs rapides, le feu des fers de lance ou des lames d'épée. La sentinelle s'est arrêtée.

LXIV.

Depuis quelque temps immobile et les yeux fixés sur la plaine qu'on apercevait à travers

la meurtrière, quand vint son heure d'être relevé, le soldat sans prononcer un mot, étendit sa main vers l'Est et indiqua à son remplaçant, silencieux comme lui, deux hommes qui semblaient avec peine se diriger vers la tour. Bientôt après personne de ceux qui y étaient renfermés, n'eut plus à douter de leur dessein. Trois coups retentirent sur la porte ferrée, et le mot de passe articulé d'une voix sourde et affaiblie apprirent aux chevaliers que ces deux hommes venaient réclamer l'honneur de mourir avec eux; mais aussi que leur secret n'en était plus un. Excepté Castellane, nul ne pouvait savoir les paroles mystérieuses qui, prononcées donnaient accès dans la tour, et ce ne pouvait être lui, car au dire de plusieurs, après l'incendie du bois on l'avait revu à cheval, enveloppé d'une troupe nombreuse de Brabançons. Son panache avait quelque temps encore flotté dans la mêlée, puis on n'avait plus rien distingué, ni panache, ni cheval, ni cavalier.

LXV.

Et cependant c'était lui, son casque fendu portait la rude empreinte des coups nombreux sous lesquels il était tombé, sa cuirasse faussée en plus d'un endroit indiquait assez qu'il avait eu à se défendre contre de vigoureux assaillans; à la souillures de ses bottines, de ses genouillères et de ses gantelets on aurait dit un homme qui venait de se traîner dans le sang. Une écharpe de soie dont on ne pouvait distinguer la couleur, tant elle était noircie ou brûlée, passait sur son épaule et venait se joindre et se nouer sur son cœur. Questionné par ses frères d'armes, il ne répondit que par un mot : morte! s'était-il écrié d'une voix éclatante de rage. Et la voix plus émue et brisée de son compagnon avait murmuré cet horrible mot avec une expression déchirante. Quant à cet homme, la visière de son casque resta baissée et il se tint immobile et glacé au milieu de ses hôtes; cependant des sanglots et parfois de

sourdes imprécations permettaient de penser que sous cette enveloppe de fer, que dans la profondeur de cette statue, se trouvait un homme ayant vie, chaleur et sentiment.

LXVI.

Tout-à-coup, sans que personne ait crié aux armes, un moment de tumulte où chacun prit son poste, excepté le triste fantôme, succéda au silence qui régnait dans la faible enceinte et chacun prit son poste; mais l'attente sera longue encore, l'armée ennemie n'est point sortie du nuage de poussière qui l'enveloppe. Pourtant voilà que l'œil exercé des chevaliers commence à discerner des chevaux, des chars, des riches manteaux, des armes brillantes, des étendards flottans. Les nobles paysans, les hardis braconniers regardent de leur côté : ce n'est pas qu'ils veuillent compter l'ennemi; mais c'est avec plus de soins qu'ils examinent les lourds mousquets dont ils sont munis, ils leur sourient avec confiance comme à l'heure du danger on

sourit à un ami fidèle et ils regardent leurs chefs.

LXVII.

Une première troupe, c'était la cavalerie commandée par Gonzagues, défile indifférente devant la tour, dont l'apparence ruinée ne permet pas d'imaginer qu'elle recelle une poignée de héros qui vont porter le deuil au sein de cette armée. Un second corps, guidé par un vieux chef espagnol, jette en passant un regard méfiant et inquiet sur ce poste dont la prise et la possession va coûter tant de vies, et passe enfin, non sans hésiter; un troisième corps s'arrête et l'on propose, avant de s'aventurer au-delà, de fouiller la vieille enceinte, mais les rires moqueurs des hommes d'armes qui les avaient précédés et de ceux qui les suivent, les détourne de leur résolution prudente. Enfin s'avance sans ordre, non une troupe, mais une compagnie de nombreux et brillans cavaliers. L'un d'eux monté sur un coursier napolitain,

qu'il a peine à contenir, marche de quelques pas en avant de ses compagnons de gloire. Un manteau de pourpre, relevé de broderies en or, et plus que toute cette vaine parure, l'air respectueux et soumis de ceux qui l'entourent ou le suivent, indiquent un personnage d'un rang éminent..... l'empereur.....

LXVIII.

Le signal est donné, et percés de trente balles, l'homme et le cheval tombent, le haut panache du noble seigneur balaye la poussière, son manteau s'est rougi d'une pourpre nouvelle. A ce coup inattendu, les premiers escadrons inquiets reviennent sur leurs pas, on s'élance, on se heurte, on s'écrie, on prodigue des secours, il n'est plus! la mort a tiré le rideau sur les scènes glorieuses d'une grande vie, d'une vie pleine encore d'avenir. Un nouveau drame se prépare où les meurtriers doivent jouer un rôle sanglant. Toutes les

passions furieuses en annoncent et vont en amener la catastrophe. — A l'assaut, à l'assaut. — Malheur aux vaincus. — Point de merci, point de grace, telles sont les clameurs non interrompues qui s'élèvent à la fois des rangs pressés de cette armée. Est-ce donc un sang royal qui vient de couler, que des flots de sang ne sauraient entrer dans la balance quand il faudra compter.

LXIX.

C'est un prince de la maison de Nassau qui meurt, sa science des combats, sa fermeté, son courage héréditaire n'ont pu le sauver. Les Provençaux ne vont savoir que trop vîte que Charles-Quint qu'ils croyaient avoir frappé, est encore debout. Ils vont apprendre que cet empereur d'Occident qu'ils ne connaissent encore que par ses ordres sanguinaires, ses manque de foi, ses larges rapines, n'existe que trop bien. Avant le commandement de leurs chefs, les Brabançons se sont élancés tumul-

tueusement vers la tour qui semble ne devoir leur offrir qu'une faible résistance ; mais tout-à-coup les crénaux se garnissent ; de nouvelles détonnations annoncent des hommes disposés à vendre chèrement leur vie.

LXX.

Un monceau de morts et de mourans encombre déjà le fossé d'enceinte ; Charles s'indigne : ces énormes machines inventées par le génie de l'homme pour détruire en un clin d'œil ses monumens les plus solides, s'avancent suspendus sur d'énormes roues, et mille tonnerres s'échappent de leurs flancs de bronze ; le mur battu jusque dans ses fondemens s'ébranle, une pierre se détache, puis cent, puis mille, et bientôt une ouverture capable de laisser pénétrer trois hommes de front, invite les bataillons de Charles à un nouvel assaut ; mais aussi de l'intérieur de la faible forteresse, la flamme qui jaillit est

suivie de la mort ; cette ouverture semble la porte des enfers, pas un de ceux qui s'y présentent n'en revient, et cependant le goufre ne se comble pas.

LXXI.

La mort exerçant ses terribles représailles s'échappe aussi du camp de Charles, et sous la forme d'un globe de feu décrivant une courbe immense jusque sur la plate-forme où tiennent encore les fiers provençaux, terrible elle éclate; quelques-uns sont tombés, mais les cinq chevaliers sont encore debout, on dirait qu'un ange les garantit du péril et disperse leurs ennemis. Cependant la dernière heure a sonné pour plusieurs d'entre eux. Le jeune d'Albi et le seigneur de la Molle meurent avec le jour qui s'éteint et au moment où les assaillans fatigués de tant de résistances, remettent au lendemain l'attaque de la tour et la punition exemplaire réservée à ses braves défenseurs.

LXXII.

La nuit était fraîche et pure, mille étoiles scintillantes éclairaient le ciel, privé des doux rayons de la lune; dans le camp tout était trouble et tumulte; dans la tour deux hommes seuls veillaient pour le salut de tous; Albod et Chateauneuf, appuyés sur la hache de combat, se regardaient avec sérénité. Le bon sire d'Escragnolles, abattu par la fatigue de la journée, goûtait un sommeil tranquille, une seule fois, et peu de temps avant son réveil, sa voix convulsive avait laissé échapper ces paroles : « Enfans, je vous lègue mon exemple ». Au point du jour trente hommes se trouvaient encore vivans et debout; les clairons et les trompettes les avertirent de l'heure de la prière. Dans le camp ennemi, leurs adversaires, se mettent à genoux et prient, eux aussi, mais eux sans plus d'espérances terrestres, le Dieu commun à tous; après quoi ils s'embrassent

sans distinction de titres et de rangs, et se préparent à la mort.

LXXIII.

Castellane, quoiqu'affaibli par ses blessures récentes, avait vaillamment combattu. Pour reprendre haleine et force, il s'était assis à l'angle d'un créneau. Quelques coups d'arquebuse dirigés sur lui ne l'avaient point atteint. Quand son taciturne compagnon, qui n'avait pas pris part au combat, sortit subitement de l'état de torpeur dans lequel il était plongé, et vint couvrir de son corps le jeune chevalier. Encore une fois utile, dit-il d'une voix mourante, et il tomba sans vie entre l'embrasure de la muraille. Ce ne fut pas tout de suite qu'on s'aperçut de sa mort, et que, par un sentiment de curiosité qui n'abandonne jamais les hommes quelque périlleuse que soit leur position, quelques-uns de ces braves cherchèrent à reconnaître ce vieillard dont l'attitude martiale avait contrasté si bizarrement avec son

inactivité pendant l'attaque. Ses traits paraissent farouches et durs, son front a été sillonné par le malheur. — C'est le pélerin, dit Albod à Chateauneuf, après l'avoir long-temps considéré, c'est en effet le pélerin, mais c'est aussi le banni, répéta Castellane, qui jetta son manteau sur sa noble face, la paix de l'ame lui soit enfin rendue ; et chacun s'éloigna.

LXXIV.

Car l'attaque commençait d'une manière furieuse, et les impériaux n'aperçurent bientôt plus le panache blanc et noir de Chateauneuf; celui d'Albod disparut peu après, ces deux ames guerrières s'attendirent sans doute pour s'élancer ensemble vers les cieux ; Castellane les suivit de près. Déjà la gloire d'un vol rapide les avait devancés tous trois, elle avait inscrit leur nom sur le livre éternel de la renommée. L'assaut était général, l'ennemi repoussé d'un côté, de l'autre surmontait le mur. Escragnolles, armé de sa longue lance, défendait la

brèche, les chasseurs des Maures avaient épuisé leurs munitions, l'arbalette ou le mousquet n'était plus dans leurs mains qu'une arme inutile; ils avaient fait assez pour la patrie, c'était sans lâcheté qu'ils pouvaient se résoudre à demander et à accepter la vie. Dans un moment où le combat se trouva suspendu, d'Escragnolles voyant qu'il restait encore huit de ses intrépides compagnons, se présente sur la brèche la pique renversée, et demande qu'on laisse la vie à sa troupe, sous condition de remettre le fort qui n'offre plus qu'une ruine fumante.

LXXV.

L'empereur accepte, il ignorait la force de la garnison, et il donne et il engage sa royale parole. C'était assez pour d'Escragnolles, le loyal chevalier n'avait jamais manqué à la sienne, il a dû capituler pour ses compagnons d'armes, quant à lui sa grande ame est peu

faite aux lois de la servitude, et il n'a obtenu que la vie. Amis! s'écrie-t-il, dites à mes fils comment est mort leur père, et du haut de la plate-forme il se précipite sur des faisceaux de piques et de hallebardes. Les braves hommes qui restaient se mettent en devoir de quitter le poste; sur huit, trois étaient blessés, les cinq autres leur servaient de guides et d'appuis, c'était toute la garnison.

LXXVI.

L'empereur impatient et irrité attend pour occuper la place qu'elle soit vide de ses défenseurs, il n'y rencontrera plus que des cadavres, mais des cadavres enveloppés d'un linceul d'immortalité. A la vue de la faible garnison il baisse les yeux, rougit, croit laver sa honte en infligeant à ces braves un honteux supplice: «Qu'ils périssent par la corde, c'est une mort digne de ces assassins», s'écria-t-il. Et sur cet ordre, muet comme l'instrument de mort, s'avança gravement le grand prévôt de l'armée; et huit

potences sont dressées. Les héroïques paysans en mesurèrent la hauteur; ils pensaient que de là haut, le maître de tant de peuples leur paraîtrait bien bas, l'un d'eux en fit publiquement la remarque, tous se mirent à rire et marchèrent gaiement au supplice.

LXXVII.

Quand Dieu a manifesté ses ordres suprêmes, quand du trône de l'univers il daigne parler aux hommes par les actions des hommes; alors une profonde obéissance à ses augustes décrets doit être la réponse qui lui prouve qu'il a été compris. Il avait voulu dans sa sagesse éclairer l'orgueilleux empereur, sur les conséquences insensées de son entreprise au sein de l'antique royaume de France, et il avait prêté une étincelle de sa force et du feu contempteur des hasards à une troupe qui malgré sa faiblesse l'arrêta dans sa marche victorieuse; la leçon avait été sévère, pourtant

ses yeux n'étaient pas tout à fait dessillés. dans son aveuglement, il osa continuer sa course rapide; deux mois après, repoussé d'Arles et de Marseille, harcellé par Pontevez et Brissac, il est forcé de regagner Nice. Dix-huit mille soldats le suivaient, débris d'une armée la plus nombreuse et la plus vaillante qu'on eût vu depuis bien des siècles.

LXXVIII.

Le sombre empereur étouffa ses remords sous le poids d'autres trophées, égara les reproches de sa conscience à travers ses rèves d'ambition et de conquêtes. Mais quand un jour fatigué des gloires de la terre, il se permit d'aspirer au repos de l'ame, en attendant les quiétudes du ciel; quand s'essayant au mépris des grandeurs du monde, il se vit forcé de dérouler sa propre histoire; on dit qu'il aperçut avec effroi combien le caractère du monarque avait dénaturé le cœur de l'hom-

me, et qu'il se prit à pleurer amèrement sur des traits d'incroyables folies, de rigides extravagances, de cruautés inouies, parmi lesquelles se retracèrent sans cesse à son souvenir ces deux faits si honteux pour sa gloire; l'incendie de Lesterelle et la capitulation de la tour du Muy. [15]

NOTES.

1. *Pélerin, bon pélerin, qui venez de Notre-Dame-des-Anges.*

Notre-Dame des Anges est le nom d'une montagne située dans le territoire de Pignans.

Castrum de Pignans. — Il existe à Pignans une très-ancienne église collégiale fondée dans le 6.e siècle, maintenant des chanoines réguliers de l'ordre de St. Augustin sous le titre de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Si la charte de la fondation de l'église collégiale de Pignans est véritable, il y a apparence que Théodoric ou Thiery, fils de Clovis, y remporta une grande victoire, puisque cette charte dit qu'une forêt de pins existait au lieu où est maintenant l'église, qu'il y a eu un combat entre lui et les Visigots, et qu'en reconnaissance des faveurs du ciel dans cette journée, il fit bâtir et dota cette église en l'honneur de la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de Consolation.

Il paraît que ce fait eût lieu en 508 et non en 502 ainsi que le porte la charte.

C'est à la fureur des guerres de religion qu'on dut la destruction de pièces historiques qu'on regarderait aujourd'hui comme précieuses. La maison capitulaire des chanoines de Pignans ne fut pas à l'abri des ravages de la guerre. Le 8 juin 1591 la ville de Pignans fut prise, pillée et saccagée; la maison des chanoines abattue et nombre de documens brûlés par le baron de Montaud, seigneur gascon.

Il y a en Provence plusieurs lieux de pélerinage appelés Notre-Dame des Anges, et il ne faut pas les confondre; l'un des plus fameux est sans contredit celui situé au terroir de Mimet, près Aix (Bouche 193, tom. 2). Dans l'ancienne législation

du comté de Provence, passé sous la domination des rois de France, les pélerinages hors du royaume sans permission expresse du roi, étaient punis des galères à perpétuité. (Édit du 7 janvier 1686.)

2. *C'était la grande ombre de Romée de Villeneuve*, etc. Avant celui du roi Réné aucun nom n'était plus populaire en Provence que celui de Romée, ou plutôt Romieu de Villeneuve. Romieu veut dire pélerin, c'est-à-dire celui qui a visité Rome, la ville sainte. Les historiens et les traditions rapportent que sous le règne du dernier des princes de la maison de Barcelonne Raymond Bérenger; arriva en Provence, et à sa cour, un étranger le bourdon à la main et le roquet sur le dos, qui venait de St. Jacques en Galice, *personnage doué des graces du corps et des vertus de l'âme*. Il plut tellement au vieux comte, que bien que son nom et sa patrie fussent inconnus, il le chargea de l'administration de ses états et du soin de ses finances. Ce nouveau et singulier ministre étouffe les troubles civils, bat le comte de Toulouse et le force à la paix; puis il augmente le domaine de son souverain, promulgue force *belles ordonnances* dans l'intérêt de l'instruction du peuple et des mœurs publiques, traite avantageusement avec la république de Gênes, et enfin marie les quatre filles du maître qu'il s'est choisi, avec trois rois et un empereur. « L'envie n'abandonne point les grandes vertus, elle les suit comme l'ombre suit le corps, dit un vieil historien. Aussi Romieu fut-il bientôt calomnié des grands et en défaveur auprès de Raymond. Il ne lui fut pas difficile de prouver qu'il n'avait jamais manqué à ses devoirs; car il rendit ses comptes, et malgré ses prières et les ordres du prince s'éloigna de la cour. A cette époque la chambre des pairs, n'offrait point une retraite aux ministres disgraciés ou démissionnaires, ni une inscription de rentes sur le grand-livre de la dette publique. Aussi quand Romieu de Villeneuve entra dans le palais de Raymond pour lui faire ses adieux, il avait repris son bourdon, son roquet et son escarcelle vide, et il lui dit ces paroles mémorables : *pauvre* je suis venu, *pauvre* je m'en retourne; on ajoute que Raymond Bérenger eut grand déplaisir de son départ, et nous le croyons facilement. De semblables ministres sont assez rares. Toutefois est-il qu'il lui écrivit et lui dépêcha un courrier qui le rencontra à quelques journées de la Provence, faisant son chemin à pied, sans autre équipage qu'un petit mulet chargé de besaces probablement vides comme son escarcelle.

Or après avoir prié le gentilhomme de remercier Raymond de l'honneur qu'il lui faisait de le rappeler, il le renvoya avec la réponse suivante :

« Monseigneur,

« La vie de la cour est si pleine de traverses et d'ennuis » « qu'autant de temps qu'on y emploie, autant on en ôte de « la vie naturelle; alors seulement on commence à vivre « quand on commence à quitter la cour. Cette vérité ne m'a « pas tant obligé d'en partir que la connaissance que j'ai, « Monseigneur, que votre état, par votre sage conduite, « est en tel point de félicité qu'il n'a besoin pour sa manu- « tention que des prières à Dieu. Je continuerai les miennes « pour sa conservation et votre longue et heureuse vie. »

Delà il continua son chemin, sans qu'on ait su depuis ce qu'il devint.

On trouve ces belles choses et bien d'autres encore dans Villani, Masson, etc. etc. et surtout dans un ouvrage assez rare dont voici le titre qui ne l'est pas moins.

Histoire de l'incomparable administration de Romieu, grand ministre d'état en Provence quand elle était en souveraineté; où se voient les effets d'une grande sagesse et d'une rare fidélité, ensemble, le vrai modèle d'un ministre d'état et d'un surintendant des finances; par le sieur Michel Baudier du Languedoc, gentilhomme de la maison du roi, conseiller et historiographe de S. M., à Paris 1635.

Il est inutile d'ajouter ici que la descendance du grand Romieu est revendiquée par la famille actuelle de Villeneuve; mais je dois dire que si en Provence il n'en est pas de plus ancienne et de plus illustre, historiquement parlant, il n'en est aucune ayant souffert plus d'altération, plus d'enclouure et plus d'usurpation, et en son nom et en ses armes, que la famille de Villeneuve. L'auteur anonyme d'un manuscrit qu'on trouve à la bibliothèque de Draguignan et qui est intitulé *Critique du Nobiliaire de Provence*, prétend qu'on doit l'attribuer à ce qu'il existe en Provence trois villages du nom de Villeneuve, dont se sont parés à plusieurs reprises, non seulement les seigneurs de ces différens lieux, mais encore nombre de roturiers qui y avaient pris naissance. Le fait est qu'il est parlé dans quelques chartes du dixième siècle d'une famille de Villanova, qui fournit à la croisade de Clermont en l'an 1096 trois chevaliers de ce nom, frères ou cousins germains, aux ar-

mes parlantes d'or, à une ville d'azur entourée d'un fleuve d'argent. Or cette famille était entièrement éteinte à la fin du onzième siècle. La famille actuelle remonte à Raymond de Villeneuve, qui vivait dans le douzième siècle, et à Raymond II, baron des Tourettes, nommé le premier comme son neveu, dans le testament du grand Romée, pièce dont l'authenticité renverse l'échaffaudage tout fabuleux de l'histoire du pélerin. Il en existe sûrement une copie certifiée à la bibliothèque de Paris, mais elle doit se trouver en original à Grasse, dans les archives ou dans les greniers de l'hôtel-de-ville. C'est là du moins qu'elle avait été déposée. Quant à la prééminence des deux branches, celle des marquis de Trans et celle des Tourettes près Vence, elle est peu importante pour l'histoire et je ne m'en occuperai pas.

3. *Charles venait de traverser le fleuve, limite naturelle de la France et de l'Italie*, etc. etc. Ce fut le 25 janvier 1536 que l'armée de Charles-Quint, augmentée du contingent fourni par le duc de Savoie, entra en Provence : elle séjourna huit jours entre St. Laurent et Villeneuve avant de se mettre en marche; les historiens ne savent à quoi attribuer ce retard, il est probable qu'il attendait les résultats de l'ordre qu'il avait donné à Doria de ravager les côtes et de répandre ainsi l'effroi au milieu des populations Provençales. Mais il en arriva autrement que ce qu'il espérait, et les déprédations, et les brigandages commis par la flotte ne firent qu'augmenter l'animosité, et le courage des paysans et des gentilshommes et amenèrent un peu plutôt le jour des représailles. Strabon, Pline, Pomponius Mela ont mentionné le Var dans leurs écrits. De leur temps comme aujourd'hui ce fleuve était regardé comme déterminant d'une manière précise les frontières de la Gaule et de l'Italie. Bouche Honoré, assure que beaucoup de de personnes disent et pensent que le nom *Var* vient du verbe latin *variere*, qui veut dire changer, « d'autant, ajoute-t-il, « qu'il n'y a point de rivière peut-être dans tout le monde qui « change si souvent de gué et de lit que celle-ci, etc. » Je me permets de ne pas être de son avis, et de penser que *Var* vient de *Vara* ou *Bara*, qui, dans les langues antérieures à la formation de la langue romaine, veut dire cours d'eau rapide. Au reste, le fleuve n'a point sa source sur le territoire de France, mais en Piémont; cependant il est considérablement grossi, avant de se jeter à la mer, par les eaux de l'Estaron, de la Vaire et du Coroms. Papon a remarqué que Charles avait combiné sa marche de ma-

nière à faire concourir le jour où il passa le Var avec celui où il avait abordé sur la côte d'Afrique. Napoléon aimait beaucoup aussi à rencontrer de ces anniversaires, et il se plaisait même à les préparer.

4. *Or, ce voyageur était le comte de Carces, le noble Pontevez.*

En 1490, l'antique famille de Pontevez allait s'éteindre dans la famille de Jean-Baptiste de Pontevez, qui ne laissait aucun enfant, quand il institua pour son héritier Durand d'Amalric, à la charge de porter son nom et ses armes. C'est donc de cet Amalric que sont descendus tous ces Pontevez, comtes de Carces, si célèbres pendant les guerres civiles de Provence. Celui que nous avons mis en scène pourrait s'appeler à juste titre le Montrose provençal, mais il est moins fameux encore que Durand de Pontevez, seigneur de Flassans, zélé ligueur et fidèle au duc de Mayenne jusqu'au dernier moment. Il avait reçu du parti, le surnom de chevalier de la Foi.

5. *Et ces cinq, qui étaient-ils?* etc.

Ce n'est point ici un nobiliaire de Provence, mais je suis bien aise de faire remarquer qu'en outre de Castellane, qui appartenait à la plus ancienne noblesse du pays, ces cinq gentilshommes étaient tous descendans de familles illustres. Jusqu'à l'époque de la révolution on célébra au Muy, chaque année, une messe funèbre en l'honneur des Cinq et de leurs compagnons. Les enfans du sire d'Escragnolles y avaient seuls droit à une place dans le chœur.

6. *Aussi depuis bien des siècles le nom de serf n'avait avili l'homme de Provence.*

Le dernier ouvrage de M. Raynouard a été assez répandu et a jeté, sur l'histoire de l'établissement des communes en France un assez grand jour, pour que personne n'ignore aujourd'hui que la Provence était dès long-temps une terre de franchise et de liberté, quand on s'avisa, dans quelques localités assez peu importantes de la vieille France, de réclamer les droits municipaux. Cet esprit d'indépendance des Provençaux se conserva jusqu'aux jours de la révolution française.

Les rois de France, en montant sur le trône, promettaient de prendre dans toutes les lettres adressées à la Pro-

vence le titre de comtes de Provence, et dispensaient de leur obéir lorsqu'ils ne le prendraient pas. Deux édits, l'un de janvier 1636 et l'autre de mars 1649, rétablirent pour les communautés de cette province le droit de nommer leurs consuls et officiers de ville, droit antique et précieux que quelques-unes avaient laissé perdre.

7. *L'exilé.*

Une délicieuse page de M. de Châteaubriant, que je me plairais à citer si elle n'était pas connue de tous ceux qui lisent, m'a fourni le sujet de cet épisode. L'illustre et grand écrivain rapporte en quelques lignes, l'histoire touchante d'un émigré qui, repoussé alternativement du sol français et du territoire allemand, avait acheté une barque du peu d'argent qui lui restait. Nomade d'une nouvelle espèce, il vivait avec sa famille, et seulement de sa pêche sur le fleuve qui sert de barrière commune aux deux états. J'ai entendu aussi conter cette histoire sur les bords du Rhin : je ne sais si elle est vraie, mais elle remue tellement l'âme, elle y éveille tant de bons sentimens de commisération et de pitié, qu'elle mérite de l'être.

8. *D'un autre côté sur le chemin d'Antibes.*

Tout le monde est d'accord sur ce point, que les légionnaires de Provence ne firent pas en cette occasion ce qu'on pouvait en attendre, et que ces milices lâchèrent pied. Mais encore faut-il rendre justice à la mémoire de Roux de Cormis, gouverneur de Saint-Paul-lez-Vences, qui les commandait; ce vieillard, âgé de plus de quatre-vingts ans, préféra mourir de la main de l'ennemi plutôt que de se rendre.

9. *C'était là que s'élevait le château de ses pères.*

L'auteur aurait pu dire les châteaux, car on attribue au premier baron de Castellane, qui se rendait célèbre en 980 par la défaite des maures, l'érection des châteaux forts de Taulane, d'Emandols, Peyroles, Ubraye, Lagarde, Soleihas, Eouls, Robion, Taloire, Chastueil, dont on voit encore quelques ruines sur les hauteurs qui dominent Castellane. Quant à la citadelle qui défendait la ville, la description que j'en vais donner fera juger qu'elle était presque imprenable. Au bout d'une vallée d'environ deux mille pas, monte perpendiculairement dans les airs un rocher de plus de six cents

pieds d'élévation sur environ deux cent cinquante de face, il est isolé et absolument inaccessible excepté au levant; il ne s'agissait donc de le défendre que de ce côté-là; on le fit par quatre enceintes de murailles fortes qu'on y bâtit en les conduisant d'un précipice à l'autre, depuis le nord jusqu'au midi. On lia au-dedans ces quatre enceintes par des murailles qui les traversent, afin d'arrêter plus long-temps l'ennemi dans le cas où il aurait forcé une de ces enceintes. La première porte, qu'on appelait de fer, était gardée par deux bonnes tours dont on voit encore quelques traces, dit l'historien de Castellane, qui écrivait en 1775; et après cette porte il s'en présentait encore trois autres. Vers le sommet et un peu au-dessous de la plate-forme, au midi, s'élevait un grand et vaste château flanqué de tours, de demi-lunes, de retranchemens, etc. etc. On voit qu'une pareille forteresse offrait une retraite assurée aux habitans de la contrée; aussi y accouraient-ils en foule de tous les points de la province; émigration qui donna à Castellane une importance dont on ne saurait aujourd'hui avoir l'idée.

10. *La flotte s'éloignait de l'île sainte du Lerins*, etc.

André Doria s'étant rendu maître de la place forte d'Antibes, pilla et saccagea tous les lieux marquans de la côte jusqu'à l'embouchure du Rhône, excepté la ville d'Hyères, pour la quelle il avait toujours témoigné une grande prédilection.

11. *Une étroite et longue caverne s'ouvre et s'enfonce dans les entrailles de la montagne.*

L'auteur a voulu parler du Saint-Trou, qu'on voit dans le terroir de Roque-Brune et que vont souvent visiter aujourd'hui les voyageurs et les curieux qui s'arrêtent au Muy, mais ils passent indifférens devant sa vieille tour sans imaginer que cette masure est un monument historique des plus glorieux pour la Provence. Le gouvernement pourrait l'acquérir à bon marché et la préserver, par des réparations bien entendues, du démolissement dont un jour elle ne peut manquer d'être menacée.

12. *Je vous avais prévenu, sire, que vous trouveriez des sujets indociles.*

Charles-Quint, avant de passer le Var, prenait insolem-

Errata.

INTRODUCTION.

Pag. 9 lig. 19 brûlait sans consumer, *lisez* brillait.
14 25 la pérepétie, *lisez* péripétie.
15 26 la tête ornée de chapaux de fleurs, *lisez* chapeaux de fleurs.
19 13 des guirlandes de vert feuillage qui viennent de nouer, *lisez* des guirlandes de vert feuillage viennent.
22 1 du Merindol, *lisez* de Merindol.
id. 27 de cest affaire, *lisez* de cette affaire.
23 21 de gens de l'église, *lisez* des gens de l'église.
26 12 et fut bien mal advisée, *lisez* fus bien mal advisée.
id. 18 il eut grand trouble, *lisez* il y eut grand trouble.
id. 27 un canton suisse, *lisez* un canton des Suisses.
28 1 a sa défense, *lisez* à sa défense.
30 5 de vrai, *lisez* du vrai.
id. 8 où s'avancent à l'aise peu d'auteurs qui s'y distinguent encore, *lisez* on s'avance à l'aise: peu d'auteurs s'y distinguent encore.

L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE D'ALMANARE.

19 53 d'un air gravité, *lisez* d'un air de gravité.
53 21 traverse le rang, *lisez* traverse les rangs.

L'INVASION DE CHARLES-QUINT.

91 16 du Cuast, *lisez* du Guast.
101 12 en naissant nous ayons, *lisez* nous avons.
id. 14 le nom de cerf, *lisez* le nom de serf.
129 15 d'Albi a vu, *lisez* d'Albe a vu.
131 15 Marc de Bertein, *lisez* Marc de Berstein.
133 4 idem idem.
149 9 et chacun prit son poste, *à supprimer.*
155 18 mais eux, sans plus d'espérance terrestre, le dieu, *lisez* sans plus d'espérance terrestre implorent le dieu, etc.

NOV 17 1928